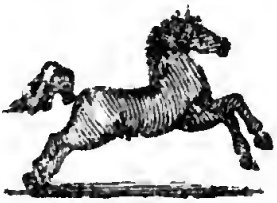
DO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio VI



Palchetto G

Num.° d' ordine 12-2-6

NAZIONALE
B. Prov.
VITT. EM. III
1376
NAPOLI

St. Paul
II
1376

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CELEBRES.

6,10.17

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siécles et de toutes les nations.

Contenant leurs Portraits, gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages; par une Société de gens de lettres.

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France, à Rome; seul propriétaire de l'ouvrage.

TOME VI.

A PARIS,

Chez C. P. Landon, quai Bonaparte, n.° 1.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

1806.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

Duplessis pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

GLUCK.

Christophe Gluck, chevalier, pensionnaire de la cour de Vienne, et depuis 1774 de l'Académie de musique de Paris, naquit, en 1712, dans le Haut Palatinat, sur les frontières de Bohème. Il apprit, dans son enfance, les premiers principes de la musique à Prague, et se distingua par son habileté à jouer de divers instrumens. Il passa ensuite en Italie, et, s'étant fixé à Milan, il étudia la composition sous J. B. San-Martino, maître de chapelle, et fit exécuter son premier opéra. Se trouvant à Venise, en 1742, il y donna son Démétrius. D'Italie, il passa, l'an 1745, en Angleterre où il porta son opéra de la Chute des Géans, qu'il fit représenter avec plusieurs autres. Revenu ensuite à Vienne, il y séjourna longtemps sans interruption.

Dès l'époque de son séjour à Londres, il avait abandonné ce que l'on entend communément par le *genre italien*; et, soit pour plaire aux Anglais, soit pour suivre son propre goût, il avait adopté, en la modifiant, la manière établie par le D. Arne, compositeur alors très-célèbre en ce pays; manière qui consiste à écarter tous ces vains ornemens dont l'usage perpétuel peut bien faire briller le chanteur et flatter

un moment l'oreille de l'auditeur, mais dont l'effet infaillible est de faire oublier l'action, et par conséquent de détruire l'intérêt, et de faire bientôt naître l'ennui.

D'après le système qu'il s'était fait, Gluck composa à Vienne, en 1764, ses opéras d'Orphée, d'Alceste, d'Hélène et Pâris, et ce fameux drame qui, en 1765, fut exécuté pour la célébration du mariage de Joseph II. L'archiduchesse Amélie représentait Apollon, les archiduchesses Elizabeth, Josephine, et Charlotte, trois des Muses, et l'archiduc Léopold tenait le clavecin.

Le bailli Du Rollet l'ayant connu à Vienne, en 1772, l'engagea à mettre en musique, pour le théâtre de Paris, son opéra d'Iphigénie en Aulide. Gluck y consentit; et, en 1774, à 60 ans passés, il partit pour Paris où, par la protection de la reine Marie Antoinette, il parvint, malgré toutes les cabales, à faire représenter son ouvrage. Iphigénie en Aulide fut jouée, pour la première fois, le 19 avril 1776; elle excita un enthousiasme qui ne se réfroidit point aux représentations d'Orphée, d'Alceste, d'Armide, et d'Iphigénie en Tauride.

Le succès de cet ouvrage fut le dernier coup porté sur la scène tragique à l'ancienne musique française, déja exclue du théâtre comique par les

chef-d'œuvres de Duni, de Philidor, de Grétry. Mais si Gluck triompha sans peine de Lully et de Rameau, il trouva dans Sacchini et Piccini des concurrens plus redoutables. Sa rivalité avec ce dernier, arrivé en France peu de temps après lui, fut le sujet de discussions très-vives que le public semble avoir terminées en partageant la palme entre les trois concurrens.

Gluck, de retour à Vienne, y mourut, le 15 novembre 1787, d'une attaque d'apoplexie, laissant une fortune d'environ 600,000 fr.

Sans exciter en Italie et en Allemagne un enthousiasme aussi vif qu'en France, Gluck a obtenu dans ces pays de très-grands succès. Il y a aussi trouvé des censeurs : de ce nombre était le fameux Handel qui, soit jalousie, soit conviction réelle, n'a jamais parlé de lui qu'avec mépris. Quelques maîtres allemands refusent à Gluck le titre de classique ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que, même en Allemagne, on lui a reproché de s'être sans nécessité privé des ressources que présentent le goût et la science musicale, de ne point assez sacrifier aux grâces, de courir après l'originalité, de rencontrer le baroque, le dur, et de tomber quelquefois dans le bas et le trivial. Sans examiner jusqu'à quel point ces reproches sont fondés, et quels motifs peuvent les avoir dictés, on n'hésite point à regarder comme

certain et comme universellement reconnu que personne n'a jamais été supérieur à ce grand homme, en ce qui concerne la peinture des passions; qu'il a une énergie admirable dans les sujets terribles, une douceur infinie dans les sentimens tendres; qu'il est éminemment dramatique, et qu'il sait toujours intéresser et plaire. Aussi les amateurs s'empressent-ils d'entendre ses ouvrages; quoiqu'ils ne soient pas toujours exécutés comme ils devraient l'être, ces chef-d'œuvres seront à jamais la richesse et la gloire de notre scène lyrique.

C.

ed by Google

GODEFROY
DE BOUILLON.

N.r pinx.t Landon direx.t

Digitized by Google

GODEFROY DE BOUILLON.

Parmi cette foule de princes, de seigneurs et de guerriers illustres qui se distinguèrent dans la première croisade, Godefroy de Bouillon paraît tenir le plus haut rang. Cependant nul monument historique n'atteste qu'il ait eu le commandement général des croisés. Mais la supériorité qu'il n'exerça point comme chef principal, il la dut à son habileté dans l'art de la guerre, à son intrépidité, à ses vertus, à toutes les grandes qualités qui font les héros, et il eut sans contredit, plus de part que tous les autres, aux travaux et à la gloire de cette grande expédition. Il était fils d'Eustache II, comte de Boulogne, et d'Ide, sœur de Godefroy le Bossu, comte d'Ardennes, de Bouillon, et duc de la Basse Lorraine. Sa mère hérita de la fortune de ce prince, et lui, en prit le nom.

Avant que les prédications du célèbre Pierre l'Hermite eussent donné à l'Europe entière cette impulsion subite et générale, dont la politique des princes et des papes sut profiter dans la suite, Godefroy s'était déja illustré par des exploits particuliers, soit à la tête des troupes, soit en champ clos. Il avait rendu des services signalés à l'empereur Henri IV; et il venait de reconquérir,

par sa valeur, Verdun et Bouillon, dont on lui disputait la possession, lorsqu'il se montra des premiers à prendre la croix. Animé de ce zèle qui ne calcule rien, il vendit tout son patrimoine, se forma une armée aussi considérable que bien choisie, envoya devant lui ces hordes vagabondes que Pierre l'Hermite lui avait amenées, et tandis qu'elles recevaient de la part des peuples qui les exterminaient la juste punition de leurs dissolutions et de leurs brigandages, il s'avança en bon ordre, le long des rives du Danube, et vint camper devant Constantinople. Là, réuni aux autres chefs de la croisade, il triompha des obstacles que suscitait contre cette expédition, le perfide empereur des Grecs, Alexis Comnène; il le força de fournir tous les secours nécessaires pour le transport de l'armée au delà du Bosphore, et passa enfin en Asie où bientôt se trouva réunie l'armée la plus nombreuse et la plus florissante que les chrétiens eussent jamais vue. Parmi les places célèbres dont les croisés se rendirent maîtres, Nicée et Antioche furent les plus importantes. Antioche leur coûta beaucoup de monde et de peines, et ne put être prise que par intelligence.

Dans toutes ses expéditions, Godefroy se distingua toujours par sa valeur, sa constance, sa magnanimité, et par des faits d'armes qui le

disputent à ceux des héros les plus fameux dans les temps héroïques. Il sauva l'armée entière dans la Vallée Gorgonienne, et assura la victoire la plus mémorable qui ait été remportée par les croisés.

Parvenue enfin devant Jérusalem, l'armée qui, au siége de Nicée, montait à plus de 600,000 combattans, se trouvait réduite à 20,000 fantassins et 1,500 cavaliers. Godefroy n'en persista pas moins dans le projet d'attaquer cette ville défendue par toutes les ressources de l'art et du courage. En cinq jours elle fut emportée d'assaut. D'un consentement unanime on proclama Godefroy roi de Jérusalem, et huit jours après il s'assura la possession tranquille de ce nouveau royaume, par une victoire complète remportée à Ascalon sur l'armée formidable du soudan d'Egypte. Mais il n'en jouit pas longtemps. Il mourut dès la première année de son règne, âgé de 40 ans, et laissa le trône à Baudouin, son frère.

Godefroy fut un prince accompli. Aux talens et aux vertus qui font les hommes supérieurs, il joignit ces dons extérieurs et cette valeur brillante qui entraînent les suffrages de la multitude. Si quelquefois, il fit jouer le grand ressort de la superstition, ce ne fut au moins que pour porter les peuples à des actions généreuses, ou

calmer leurs craintes ainsi que leurs fureurs. Il fut tel, en un mot, que le Tasse n'eut besoin que de copier l'histoire pour tracer en lui, dans son poème immortel, le portrait du personnage épique le plus parfait que l'Epopée ait produit.

L. G. T.

GOLDONI.

BIBLIOTECA NAZIONALE

Piazzetta Venetus pinx.t *Landon direx.t*

GOLDONI.

On doit ajouter Charles Goldoni, né à Venise en 1707, et mort à Paris en 1792, au petit nombre d'hommes célèbres à qui la nature a tracé leur vocation par une impulsion irrésistible. Il était né pour illustrer la carrière du théâtre, vers laquelle son goût ou plutôt son génie l'entraînait sans cesse. En vain d'autres états lui offraient la fortune et des distinctions flatteuses : celui d'homme de lettres lui promettait la gloire, il eut la préférence. Né avec le génie de l'observation, et secondé du plus heureux naturel, ce Molière de l'Italie conçut le projet de tirer la scène italienne de l'état déplorable où elle était réduite. Sa fécondité était égale à son talent. Venise applaudissait la première représentation d'une de ses pièces, tandis que Rome, Florence et Milan avaient le même avantage : il donna dans une seule année seize comédies nouvelles, qui obtinrent toutes un succès brillant. Bientôt plusieurs tragédies et plus de cent comédies le firent admirer comme le premier et le meilleur poète dramatique de sa patrie. Sa renommée avait pénétré dans les cours étrangères, plusieurs souverains cherchèrent à l'attirer dans leurs états. Goldoni résista quelque temps et finit enfin par céder aux invitations de la France. Arrivé à Paris en 1761, et nommé la même année maître d'italien des tantes du roi, il ne se borna pas à enseigner cette langue

à ses illustres écolières, il voulut étudier à fonds celle du peuple avec lequel il allait vivre; il en connut bientôt le génie, et se confiant dans son talent, il osa composer dans cette langue, qui n'était pas la sienne. *Le Bourru bienfaisant* obtint le plus grand succès. Le naturel des sentimens et du dialogue, la vérité des tableaux, et le piquant des situations, ont mérité à cette jolie comédie les éloges des gens de goût. L'idée du principal personnage n'appartient pas tout-à-fait à Goldoni, il la doit au caractère original de *Freeport*, dans la comédie de *l'Ecossaise*; mais les détails sont à lui, et ici la forme l'emporte sur le fonds.

Goldoni semble n'avoir étudié que deux livres, le monde et le théâtre; il s'est fait en conséquence des préceptes particuliers, il regarde la comédie comme l'imitation de la vie humaine, il a raison; mais il prétend que l'on doit imiter toutes sortes d'actions, introduire toutes sortes de personnages, même les plus bas et les plus vicieux; il a tort. En faisant ce reproche à Goldoni, on doit reconnaître que ses qualités l'emportent sur ses défauts, qu'il fut toujours exact dans ses peintures, toujours comique dans ses intrigues, et toujours vrai dans son dialogue.

Cet auteur a publié sa vie et l'histoire de ses productions dramatiques en 3 vol. Ses Œuvres ont été recueillies à Venise, en 17 vol. in-8°, et réimprimées à Turin en 44 petits vol. in-12.

PH. L. R.

GOLDSMITH.

C. del.t Landon direxit.

NAZIONALE VITTORIO EMANUELE ROMA

GOLDSMITH.

Olivier Goldsmith fut toute sa vie une énigme inexplicable. Il était à-la-fois pauvre et prodigue, joueur et moraliste ; il avait la simplicité d'un enfant et l'orgueil d'un grand seigneur ; enfin, il était bon, généreux, sensible ; sombre, chagrin et quelquefois jaloux : c'était un contraste perpétuel.

Sa vie fut aussi agitée que son caractère était indéfinissable. Né à Elphin, dans le comté de Roscommon en Irlande, en 1729. Il étudiait en médecine lorsqu'il eut l'imprudence de cautionner un de ses amis aussi pauvre que lui. Ne pouvant payer ni l'un ni l'autre, Goldsmith fut arrêté : mais délivré quelque temps après, il s'embarque, arrive à Rotterdam, et parcourt la Hollande, les Pays-Bas et l'Alsace.

De retour à Londres, sans amis, sans protecteurs, il écrivait pour vivre, et les libraires lui donnaient tout juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim ; lorsque Johnson, qui était déjà l'oracle littéraire de son pays, lut quelques-uns de ses écrits, en devina tout le mérite, alla le trouver dans son grenier, et devint en un instant son bienfaiteur et son ami.

Depuis ce moment Goldsmith aurait pu vivre dans l'aisance, s'il eût eu autant de conduite que de talent ; mais sa funeste passion pour le jeu, et son

excessive prodigalité, l'empêchèrent de sortir de la misère.

Deux pièces qu'il fit jouer à Covent-Garden lui rapportèrent cependant plus de 27,000 fr. dans une seule année ; mais le jeu absorbait tout ; et le poète était alors obligé de travailler pour les libraires, et de compiler divers abrégés qui sont estimables, mais qui n'ont pas fait sa réputation.

Goldsmith mourut à quarante-cinq ans, le 4 avril 1774.

Comme poète, comme prosateur, cet écrivain s'est acquis une gloire immortelle. *Le Vicaire de Wakefield* fut mis, du vivant de l'auteur, au rang des ouvrages classiques. On lit, relit cent fois cet excellent traité de morale, qui, sous la forme d'un roman, développe d'une manière admirable cette belle pensée : « Craignez heureux, espérez infor- « tunés » ; il porte dans l'ame une douce consolation, il fait du bien aux cœurs souffrans, c'est le bréviaire des malheureux. Ses poésies, dont le style est un modèle de grace, de douceur, d'élégance et de force, sont dans la mémoire de tous les amis de beaux vers. *Le Voyageur* fut regardé par Johnson comme le meilleur poëme qui eût paru depuis la mort de Pope. Goldsmith prouva quelque temps après qu'il pouvait faire mieux encore, en publiant *le Village abandonné*, le chef-d'œuvre des tableaux descriptifs ; et *la Romance de l'Hermite*, la meilleure des romances anglaises.

De L.

GOLTZIUS.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

Goltzius pinx.t *Landon direx.t*

HENRI GOLTZIUS.

Goltz, ou Goltzius, naquit à Mulbrecht, dans le duché de Juliers, en 1558. Son père, peintre sur verre, lui enseigna les premiers élémens du dessin; et un nommé Coornhert, ceux de la gravure. Désirant faire des progrès dans son art, et rétablir sa santé altérée par quelques chagrins domestiques, Goltzius parcourut l'Allemagne, se déguisant sous l'habit de son valet, dans l'intention de savoir ce qu'on pensait de ses ouvrages, et pour profiter ainsi des observations des artistes et des connaisseurs. Dirigeant ensuite ses pas vers l'Italie, il séjourna à Rome et à Naples, où il s'appliqua à l'étude de l'antique, et à celle des ouvrages de Raphaël, mais surtout de ceux de Michel-Ange.

Goltzius, très-savant dans le dessin, a gravé beaucoup de sujets de sa composition, dans lesquels on remarque un burin hardi et vigoureux, peut-être un peu maniéré, des sens de tailles quelquefois bizarres, et en général peu d'harmonie dans ses effets. Mais, malgré ces défauts qui tiennent autant à son siécle qu'à son école, on peut regarder ce maître comme celui qui a montré la vraie route aux graveurs au burin; et, encore aujourd'hui, ses ouvrages sont les premiers modèles qu'on offre aux jeunes élèves qui entrent dans la carrière.

Varié dans ses travaux, donnant à toutes ses

productions l'ame, la vie, et le caractère qu'il lui plaisait, il réussissait à merveille à contrefaire la manière des autres artistes. On distingue de lui, en ce genre, six estampes connues sous le nom des chef-d'œuvres de Goltzius; l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, la Circoncision, l'Adoration des rois, et la Sainte-Famille, exécutées chacune à l'imitation de Raphaël, du Baroche, du Bassan, d'Albert Durer, et de Lucas de Leyde. La manière de graver de ces deux derniers maîtres y est rendue si parfaitement, qu'une épreuve de la planche faite dans le style d'Albert Durer, qui avait été enfumée, fut achetée fort cher par un connaisseur qui la prit pour une pièce de ce maître, jusqu'alors inconnue.

Goltzius a peint aussi quelques tableaux d'histoire, ainsi que plusieurs portraits. En général, le contour de ses figures est un peu tourmenté, mais ses compositions sont riches, et sa couleur assez vraie.

On connaît de lui des dessins à la plume, dont les figures, grandes comme nature, sont d'un assez beau caractère. Son trait de plume, large et moelleux, indique un homme consommé dans son art. L'Académie de Saint-Pétersbourg possède un de ces dessins.

Parmi le grand nombre d'élèves de ce maître, on distingue Jacques Mathan, Jean Saerdam, et Jean Muller. Goltzius mourut à Harlem, en 1617.

N. P.

N. pinx.t *London direx.t*

GONSALVE DE CORDOUE.

Gonsalve de Cordoue naquit, l'an 1443, à Venouse dont il possédait la principauté. Il fit ses premières armes en Portugal, et dans le royaume de Grenade, à la conquête duquel il contribua puissamment. Ferdinand V, roi d'Arragon, lui confia une armée et l'envoya dans le royaume de Naples où il se rendit maître de Tarente; ses soldats manquant de tout se mutinèrent, et l'un d'eux eut l'audace de lui présenter la pointe de sa hallebarde. « Camarade, lui dit Gonsalve, en détournant tranquillement le bras du rebelle, « prends garde de me blesser en badinant avec « cette arme. » Sa fermeté intimida les séditieux: il en fit pendre un la nuit suivante, et le laissa exposé aux yeux de l'armée que cet exemple de sévérité fit rentrer dans le devoir. Il la conduisit aussitôt au siége de Cérignoles; cette manœuvre savante engagea les Français à lui livrer bataille, et la victoire complète qu'il remporta dans cette occasion lui livra Naples dont il força le château l'épée à la main. Cependant, les Français reviennent contre lui avec des forces supérieures aux siennes; ses officiers le pressent de se retirer, mais Gonsalve aime mieux être tué à l'heure même, en gagnant un pied de terre sur l'ennemi, que de prolonger sa vie de cent ans,

en reculant d'un seul pas, ce sont ses expressions; et, malgré les représentations que l'on s'empresse de lui faire, il dispose son armée, prend l'avantage du terrein et triomphe encore des Français. C'est ainsi qu'il conserva le royaume de Naples à Ferdinand, qui l'en nomma connétable. Malgré ses grands services, ses ennemis l'accusèrent de vouloir usurper le royaume dont la défense lui était confiée; et, rappelé en Espagne, il obtint la permission de se retirer à Grenade, où il mourut en 1515, âgé de 72 ans, avec la réputation et le surnom de *grand capitaine*.

Gonsalve n'avait pas moins de grandeur d'ame que de bravoure; pour en donner une idée, il ne faut que rappeler l'usage qu'il fit des magnifiques présens que lui adressa la république de Venise. Elle y avait joint un parchemin sur lequel était écrit, en lettres d'or, le décret qui nommait Gonsalve, noble vénitien; il admira les présens, les envoya au roi, et ne garda que le parchemin.

D'après ce trait et beaucoup d'autres qui font autant d'honneur à son humanité qu'à sa franchise, il est permis de douter qu'il ait trahi Alphonse, fils de Frédéric, auquel il avait enlevé Naples; et qu'il se soit montré cruel envers La Palisse tombé mourant entre ses mains.

P.

Mme. DE GRAFFIGNY.

Gaucher del.t

Landon direx.t

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

M.me DE GRAFIGNY.

Fille unique d'une petite nièce du fameux Callot, et d'un major des gardes du duc de Lorraine, Françoise d'Issembourg d'Happoncourt naquit à Nanci, et, fort jeune encore, fut mariée à M. de Grafigny, chambellan du même prince.

Pendant quelques années, madame de Grafigny souffrit en silence les mauvais traitemens que son mari ne cessa de lui faire essuyer, perdit, dans leur bas âge, les enfans qu'elle en avait eus, et se vit enfin séparée juridiquement de cet indigne époux qui finit ses jours en prison.

Dégagée de ses chaînes, mais peu riche, elle fut amenée à Paris par mademoiselle de Guise qui venait y donner la main à M. de Richelieu. Elle connaissait le mérite de madame de Grafigny qui, modeste et sérieuse, montrait peu l'esprit qu'elle avait reçu de la nature. Les littérateurs la devinèrent, et ce fut à leur sollicitation qu'elle composa, en 1745, un opuscule intitulé : *le mauvais exemple produit autant de vices que de vertus*, nouvelle espagnole qui fut mal accueillie : elle répondit aux critiques par la publication des *Lettres Péruviennes*, remplies d'images vives et tendres, d'idées fortes et ingénieuses, de sentimens doux et passionnés; ces lettres seraient un chef-d'œuvre, si le dénouement

en était satisfaisant, si quelquefois des expressions trop recherchées n'ôtaient pas au style la rapidité qu'il devrait avoir. On peut faire les mêmes reproches à *Cénie*, pièce où, de temps en temps, madame de Grafigny prend un ton précieux qui refroidit le spectateur. Cependant, cette comédie réussit beaucoup, malgré sa ressemblance avec *la Gouvernante* de La Chaussée; et c'est, après *Mélanide*, une des meilleures comédies que nous ayons dans le genre larmoyant. *La Fille d'Aristide* ne fut pas aussi bien reçue, et l'on assure que madame de Grafigny, qui craignait de la faire imprimer, en corrigea la dernière épreuve, la veille même de sa mort.

Elle comptait, parmi ses amis, l'empereur et l'impératrice reine de Hongrie, le prince Charles et la princesse Charlotte qui souvent lui adressèrent des lettres et des présens. Docile aux conseils de l'amitié, elle était peu sensible à la louange, parce qu'elle croyait ne pas la mériter; mais la plus légère épigramme lui causait le plus grand chagrin.

Madame de Grafigny mourut à Paris, en 1758, âgée de 64 ans; légua ses livres à Guymond de La Touche, et ses papiers à un homme de lettres qui paraît n'y avoir rien trouvé qui fût digne de voir le jour.

F. *

Vander-Werff pinx.t *Landon direx.t*

JEANNE GRAY.

Jeanne Grey, ou Gray, douée de tous les dons de la nature et de la fortune, parée un instant d'une couronne, et périssant, à 17 ans, sous la hache d'un bourreau, rappelle la touchante image que le plus grand des poètes latins semble avoir consacrée pour peindre la Mort surprenant la Jeunesse dans tout son éclat: c'est une fleur superbe que rencontre le tranchant de la charrue, et qui tombe au moment où elle charmait les yeux. Edouard VI, après avoir donné le présage d'un roi bon et éclairé, était mort avant l'âge de 17 ans. Par le droit de succession, la couronne appartenait d'abord à Marie, fille de Henri VIII et de Catherine d'Arragon, ensuite à Elizabeth, née du même roi et d'Anne de Boulen; puis remontant à la tige de Henri VII, elle revenait à Marie Stuart, petite-fille d'une sœur de Henri VIII, et de là à Jeanne Gray, petite-fille aussi de Marie Stuart. Henri VIII avait désigné Edouard, qu'il avait eu de Jeanne de Seymour, pour lui succéder, de préférence aux filles de Catherine et d'Anne de Boulen. Edouard crut pouvoir, à l'exemple de son père, déroger à l'ordre de l'hérédité: il légua le trône à Jeanne Gray, sa cousine, avec laquelle il avait été élevé. Outre les motifs d'affection, le choix de Jeanne avait

encore été déterminé par l'influence dominante du duc de Northumberland, devenu protecteur régent, et qui ayant marié son fils, le lord Dudley-Guilfort, à Jeanne, attirait par ce moyen, la couronne dans sa famille.

Jeanne Gray n'était pas seulement étrangère à toutes ces combinaisons, mais elle avait, par sentiment et par caractère, un véritable éloignement pour l'ambition. Heureuse par la lecture de Platon et des grands écrivains de l'antiquité, amante et épouse fortunée, son bonheur était placé dans une région différente. Aussi, quand son beau-père et son mari la saluèrent reine, après la mort d'Edouard, elle répandit un torrent de larmes, et, malgré sa douceur, résista fortement. Il fallut que le duc de Suffolk, son père, joignît son ascendant aux instances de Northumberland et de Guilfort, pour qu'elle cédât. Dix jours après, la couronne lui fut enlevée par Marie. Jeanne était aimée, et Marie ne l'était pas. La religion de celle-ci inspirait de justes craintes aux réformés, c'est-à-dire à la majorité, à la partie la plus influente de la nation; mais le duc de Northumberland s'était rendu si odieux, par l'usurpation et l'abus de l'autorité, sous la minorité d'Edouard, qu'on ne vit que lui et non la cause de Jeanne. Le peuple de Londres entendit proclamer la nouvelle reine, dans le plus froid silence. Aucun moyen ne put l'échauffer. Ce fâcheux présage n'échappa point

à Northumberland, lorsqu'il traversait la capitale avec sa troupe, pour aller à la rencontre de Marie : « Plusieurs, dit-il, sortent pour nous regarder, « mais je n'en vois pas un qui dise : *Dieu vous donne « un bon succès.* » Northumberland, avec une faible armée de 6,000 hommes, se présenta devant Marie qui en avait une de 12,000. On ne combattit point. Pendant que Northumberland demandait des secours au conseil, celui-ci faisait proclamer Marie à Londres qui la reconnaissait pour reine. Jeanne rentrait sans regret, dans la condition privée. Elle fut enfermée à la tour, ainsi que son mari. Ce couple, à peine âgé de 17 ans, pouvait trop intéresser, pour que la cruauté réflechie de Marie l'immolât dans le premier moment. On dit que Jeanne et Guilfort n'étaient pas destinés à mourir, même lorsqu'ils y furent condamnés; mais que le père de Jeanne, auquel il avait été fait grâce, à cause de sa nullité, ayant pris part à une nouvelle conspiration, cette circonstance détermina leur mort. Le règne entier de Marie, et les détails du supplice de Jeanne ne permettent pas de croire à aucun sentiment de clémence. Tout-à-coup le doyen de Saint-Paul de Londres va avertir Jeanne Gray et son époux qu'ils aient à se préparer à mourir, et proposer à la première de se convertir à la croyance de Marie. Des théologiens entreprennent aussitôt de la faire catholique : ils lui annoncent un délai de trois jours pour se conver-

sion. Jeanne se plaint de ce délai qu'elle ne desire point. Elle avait d'abord répondu au doyen, qu'il lui restait trop peu de momens pour les donner à la controverse; elle repoussa par des raisons tirées de sa doctrine les argumens des théologiens, et écrivit même sur ce sujet une lettre, en grec, à sa sœur. Le jour de leur exécution, son mari obtint la permission de lui dire un dernier adieu. Jeanne refusa, disant que cette entrevue leur ôterait le courage dont ils avaient besoin l'un et l'autre. Elle vit Guilfort aller au supplice, et rencontra ses restes sanglans, lorsqu'elle y marchait elle-même. Elle leva les yeux au ciel, poussa un soupir, et reprit sa contenance assurée. Le gouverneur de la tour l'ayant priée en route de lui laisser quelque bagatelle qu'il pût conserver, Jeanne lui donna des tablettes dans lesquelles elle venait d'écrire trois sentences, en grec, en latin et en anglais, sur l'espérance qu'elle avait en la miséricorde divine. Elle remercia de son humanité le doyen de Saint-Paul, qui l'avait accompagnée jusqu'à l'échafaud. Là, elle fit un discours pathétique où se peignit encore la douceur de son ame. Loin d'accuser Marie, elle s'avoua coupable, en protestant que sa faute avait été involontaire. Elle présenta sa tête au bourreau avec beaucoup de fermeté. Tous les spectateurs fondaient en larmes.

Jeanne Gray avait été proclamée reine, le 10 juillet 1553; elle fut décapitée le 12 février 1554.

S.t GRÉGOIRE.

N. pinxt

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

Landon direxit

S. GRÉGOIRE LE GRAND.

Grégoire Ier, pape, que sa piété a placé au rang des saints, et auquel sa vertu et ses écrits ont fait donner le surnom de *grand*, naquit à Rome vers l'an 550. Il était d'une famille distinguée, et fut nommé préfet de la ville par l'empereur Justin II, et chargé de l'administration de la justice ; mais après la mort de son père, il se démit de cette place, distribua son bien aux pauvres, et se retira dans un monastère qu'il avait fondé à Rome, et dont il devint le chef. Il en fut tiré, et chargé de diverses missions par les papes Benoît Ier et Pélage II ; et après la mort de ce dernier, en 590, il fut élu à l'unanimité pour le remplacer, malgré sa résistance très-sincère. Tout son pontificat ne fut qu'une suite continuelle de travaux, auxquels il est étonnant que la faiblesse de sa santé ait pu suffire. Sans cesse occupé du soin de corriger les abus, de réprimer les désordres, de maintenir la discipline, il travaillait en même temps à réunir les schismatiques et à convertir les hérétiques : ils composait son *Pastoral*, ses *Commentaires sur Job*, et ses autres ouvrages ; il réformait l'office de l'église ; i rédigeait ses homélies, et les prononçait devant le peuple. Ce fut par ses soins que l'Angleterre devint chrétienne. N'étant encore que diacre de l'église romaine, il y avait fait envoyer une mission ; devenu souverain pontife, il y en fit passer une nouvelle,

et la conversion des habitans de cette île fut un de principaux objets de sa sollicitude. Elle s'étendait aussi sur les revenus de son église, parce qu'il les regardait comme le patrimoine des pauvres, dont il n'était que l'économe; et ses aumônes étaient si abondantes, qu'il manquait quelquefois du nécessaire. Sa bonté et sa douceur étaient inaltérables. C'était par la persuasion et non par la violence qu'il voulait qu'on ramenât les hérétiques, et il s'opposa de tout son pouvoir aux vexations qu'on exerçait alors envers les Juifs pour les forcer d'embrasser le christianisme. Cependant il était plein de courage et de vigueur, lorsqu'il s'agissait de défendre les peuples de l'Italie contre les extorsions des exarques que les empereurs d'orient y envoyaient, lorsqu'il fallait soutenir les droits de son siége contre l'empereur lui-même, qui semblait favoriser les prétentions du patriarche de Constantinople au titre d'évêque universel. Il est le premier pape qui ait pris dans ses lettres le titre de *serviteur des serviteurs de Jésus-Christ;* ce titre, qui depuis est passé en formule, n'était que la simple expression de ses sentimens. Il mourut en 604. Ses ouvrages et sa vie ont été publiés par les bénédictins.

M.

GRÉGOIRE VII.

E. del.t

Landon dirext

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

GRÉGOIRE VII.

Ce pontife, fameux par son orgueil et les efforts qu'il fit pour rendre tous les souverains du monde chrétien vassaux du siége apostolique, s'appelait Hildebrand, et naquit en Toscane vers l'an 1015. Il était d'une famille noble selon les uns, et fils d'un artisan selon les autres. Envoyé à Rome dans son enfance, il embrassa l'état ecclésiastique, passa en France à la suite de Grégoire VI, et devint prieur de l'abbaye de Cluny. En 1049, Brunon, évêque de Toul, proche parent de l'empereur Henri III, et nommé pape par ce prince sous le nom de Léon IX, rencontra Hildebrand, qui ayant fait naître en lui des scrupules sur son élection, l'accompagna à Rome, où il parvint à la faire confirmer par le clergé et le peuple. A la mort de Léon en 1054, les Romains députèrent Hildebrand à l'empereur pour obtenir la permission d'élire un pape. Ce prince s'en remit au choix du député, qui désigna le principal ministre du monarque, et le détermina, malgré sa répugnance, à se laisser couronner sous le nom de Victor II. Etienne IX, qui remplaça Victor, se sentant près de sa fin, fit jurer au clergé et au peuple d'attendre, pour lui donner un successeur, le retour d'Hildebrand alors cardinal-légat en Allemagne; celui-ci, à son arrivée, fit élire Nicolas II. Lorsque ce pape mourut, en 1061, Rome était partagée en deux fac-

tions: celle de l'empereur et celle du clergé, qui, guidée par Hildebrand, rejetait toute dépendance, sur-tout relativement à l'élection des papes. Les cardinaux et les nobles de ce parti nommèrent Alexandre II, dont l'élection, long-temps contestée, fut enfin généralement reconnue en 1067 par l'influence d'Hildebrand. Le crédit de ce cardinal devint tel, que le jour même des funérailles d'Alexandre, en 1073, il fut proclamé pape, sous le nom de Grégoire VII. Il protesta qu'il ne se laisserait point consacrer sans le consentement de l'empereur Henri IV, et lui envoya sur-le-champ des députés pour lui soumettre son élection. L'empereur, jeune et sans expérience, la confirma, contre l'avis des évêques d'Allemagne.

Grégoire semble avoir consacré tout le temps de son pontificat à l'exécution des deux projets suivans: 1° d'attribuer au seul collége des cardinaux le droit d'élire les papes, et d'ôter au peuple le droit, dont il avait joui jusqu'alors, d'intervenir dans cette élection, et aux empereurs celui de la confirmer; 2° de donner aux papes le pouvoir de disposer de l'empire d'Occident et des royaumes de l'Europe comme de fiefs appartenant à l'église. Pour parvenir à son but, sous prétexte de travailler à la réforme des mœurs du clergé et à la destruction de la simonie, il déclara coupable de ce dernier crime tout ecclésiastique qui recevrait d'un laïque l'investiture d'un bénéfice, et tout laïque qui s'arrogerait le droit de la conférer, et il fit citer par ses légats l'empereur à comparaître

devant lui pour se justifier de ce crime et de plusieurs autres qu'il lui imputait. Henri chassa les légats : le pape l'excommunia, et délia ses sujets du serment de fidélité, et l'empereur se vit bientôt forcé de venir en Italie demander l'absolution à l'orgueilleux pontife, qui ne consentit à la lui accorder qu'après l'avoir obligé de se présenter à la porte de son palais, trois jours de suite, pieds nus, et revêtu d'un cilice.

Cependant une partie des sujets de Henri s'était révoltée, et avait élu empereur Rodolphe duc de Souabe. Les deux rivaux en vinrent aux mains, et Henri fut vaincu. Grégoire l'excommunia de nouveau, et donna sa couronne à Rodolphe. Henri, de son côté, fit déposer Grégoire et nommer un antipape, et après avoir vaincu à son tour son ennemi, qui périt dans la mêlée, il marcha contre Rome en 1081. La fameuse comtesse Mathilde, souveraine de la Toscane, qui fit, dit-on, deux fois donation de ses états au saint-siége en faveur de Grégoire, prit les armes pour le secourir ; mais le pape, ne se croyant pas encore assez fort, implora l'appui des princes normands souverains de la Pouille et de la Calabre. Rome fut bloquée pendant trois ans. Enfin, en 1084, les Romains introduisirent eux-mêmes l'empereur dans la ville, et Grégoire se réfugia dans le château S.-Ange. Robert Guiscard prince de la Pouille vint à son secours, entra dans Rome, que l'empereur avait abandonnée, la pilla, et se retira à son tour, emmenant avec lui Grégoire, qui ne

se croyait pas en sûreté au milieu d'un peuple qui lui attribuait ses malheurs. Ce pontife mourut peu de temps après, à Salerne, en 1085.

L'empereur n'était point le seul prince à la souveraineté duquel il eut porté atteinte. Les rois de France, d'Angleterre, tous les souverains de l'Europe, et même ceux de la Russie, ne tenaient, selon lui, leurs états que de la libéralité du saint-siége, et lui devaient hommage et tribut, et il établit en principe que le pape pouvait à son gré disposer de leurs couronnes.

On ne peut refuser de reconnaître dans Grégoire VII un esprit capable des plus grandes choses, ferme et intrépide dans l'exécution de ses desseins, et beaucoup de zèle contre la simonie et le déréglement des mœurs; mais son orgueil et son ambition rendirent inutiles ses bonnes qualités, et causèrent aux peuples et à l'église les plus grands malheurs. Cependant son nom fut inscrit dans le martyrologe romain, par Grégoire XIII, en 1584, et en 1729 Benoît XIII fit insérer dans le bréviaire une légende, dans laquelle la conduite de ce pontife à l'égard d'Henri IV est présentée comme un sujet d'édification. Elle excita le zèle des évêques de France, qui la rejetèrent, et refusèrent d'admettre Grégoire VII au nombre des saints. Cet exemple fut suivi par les évêques d'Allemagne et par ceux de la partie de l'Italie alors soumise à l'Empire.

L. M.

GRESSET.

Nattier pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

GRESSET.

A peine *Vert-vert* eut-il paru dans le monde, que *ce phénomène littéraire*, comme l'appelait J. B. Rousseau, apprit à la France qu'elle pouvait s'honorer d'un poète de plus; et aux jésuites, que dans leur ordre ils pouvaient compter un des écrivains les plus ingénieux du 18e siècle. Gresset, né à Amiens, en 1709, était entré depuis l'âge de 16 ans dans cette société célèbre. Son goût décidé pour la poésie l'en fit sortir; mais il n'en conserva pas moins pour ses anciens confrères toute l'estime qu'ils méritaient à tant d'égards. Arrivé à Paris, il accrut encore sa renommée en publiant plusieurs pièces dont la gaieté, le bon ton et l'élégance rappellent souvent l'heureux talent du chantre de Tibur. La scène tragique, qui offre tant d'attraits aux jeunes poètes, reçut les hommages de Gresset: il n'était pas destiné à l'illustrer. Sa tragédie d'*Edouard* et son drame de *Sidney* prouvèrent seulement, par des détails heureux, la flexibilité de son talent. Thalie devait lui prodiguer ses faveurs. Doué d'un génie observateur, mais rebuté par ses premiers essais, Gresset ne perdait pas un des ridicules de la société, et ne pouvait se décider à en peindre aucun; ses amis triomphèrent de sa paresse; et, grace à leurs encouragemens, la scène française applaudit un de ses *chefs-d'œuvre*. *Le Méchant* parut en 1747. On s'étonna du parti que l'auteur avait

tiré de son sujet. Nos ridicules sont si légers et si fugitifs; ils ont tant de mobilité et si peu de corps, a dit d'Alembert, qu'il faut un génie extraordinaire pour les apercevoir et les crayonner: c'est ce qu'à fait Gresset, d'une manière admirable. Le succès du *Méchant* lui ouvrit les portes de l'académie; mais, bientôt dégoûté du monde, dont le tableau ne lui offrait que tracasseries, orgueil et bassesse, prétentions et nullité, en butte au parti philosophique, qu'il avait eu l'imprudence de catéchiser, il revint jouir, au sein de sa patrie, de la considération, du repos et du bonheur. Il occupait, à Amiens, une place très-lucrative, et avait établi, dans cette ville, une compagnie littéraire, qui l'avait nommé son président perpétuel; mais Gresset se démit de cette dignité, voulant, à l'exemple de Fontenelle, ne pas se priver du plaisir de vivre avec ses égaux. Gresset mourut subitement, à Amiens, d'un abscès dans la poitrine, le 16 juin 1777.

Cet écrivain avait abandonné le théâtre par esprit de dévotion: ce fut cette raison qui engagea Voltaire à lui donner une place dans son *Pauvre Diable*. Sur la fin de sa vie, Gresset eut la faiblesse de brûler un nouveau chant de *Vert-vert*, qu'il avait intitulé l'*Ouvroir des Nones*. Il a laissé deux autres poëmes agréables : *le Parrain magnifique* et *le Gazetin*.

De L.

GROTIUS.

N. pinx.t *London direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

GROTIUS.

Hugues Grotius appartenait à une famille illustre. Il naquit à Delft, en 1582, fit, à 8 ans, de très-bons vers; soutint, à 15, des thèses sur la philosophie, la jurisprudence et les mathématiques; vint en France avec Barneveldt, ambassadeur de Hollande, y plut beaucoup à Henri IV; retourna dans sa patrie qui le fit avocat général, et quitta cette place pour occuper celle de syndic à Rotterdam.

Alors, la Hollande était agitée par les querelles des *remontrans* et des *contre-remontrans*. Les premiers étaient protégés par Barneveldt qui eut la tête tranchée en 1619, et Grotius fut condamné à finir ses jours dans le château de Louvestein d'où il se sauva, renfermé dans un grand coffre dont sa femme s'était servie pour lui envoyer des livres. Il erra pendant quelque temps dans les Pays-Bas catholiques, chercha un asile en France; l'y trouva, et fut présenté à Louis XIII qui lui accorda une pension de mille écus à laquelle il aima mieux renoncer que d'applaudir aux productions littéraires du cardinal de Richelieu dont l'amour propre lui fit éprouver les dégoûts les plus marqués.

Grotius revint en Hollande; il espérait y être protégé par le prince d'Orange, Frédéric II; mais, bien loin d'y être accueilli, il en fut banni

à perpétuité. Demandé par les rois de Danemarck, de Pologne et d'Espagne, il donna la préférence à Christine, reine de Suède. Cette princesse le nomma conseiller d'état, ensuite, son ambassadeur en France; et, malgré les représentations de Richelieu, il fit son entrée dans Paris, en 1635. Rappelé en Suède, il repassa par la Hollande qui, revenue de son erreur, lui fit une réception dont il fut touché au point qu'il ne se rendit auprès de Christine, que pour y demander son congé. Il eut beaucoup de peine à l'obtenir; mais, prêt à rentrer dans sa patrie après laquelle il n'avait cessé de soupirer, il fut arrêté à Rostook par une maladie qui l'enleva, en 1645, à l'âge de 63 ans. On ne sait s'il est mort catholique ou protestant; et Jurieu prétend qu'à ses derniers momens, il ne répondit au ministre qui l'exhortait que par un *non intelligo*.

Grotius fut à la fois historien, jurisconsulte, théologien et poète. L'on voit, dans l'*Histoire métallique* de la Hollande une médaille sur laquelle il est appelé le *Phénix de la patrie, l'Oracle de Delft, le grand esprit, la lumière qui éclaire la terre.*

La meilleure édition de ses œuvres est celle qui a paru en 1714, 3 vol. in-fol. On y a inséré ses tragédies et ses comédies.

Z.

GUARINI.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

P. De Jode del.t Landon direx.t

GUARINI.

Jean-Baptiste Guarini naquit à Ferrare, l'an 1537, époque brillante de la littérature en Italie; ses aïeux y avaient contribué par leurs soins et par leurs écrits. Guarini marcha sur leurs traces; et, très-jeune, il fut secrétaire d'Alphonse II, duc de Ferrare, qui le députa vers différens souverains de l'Europe. Après la mort de ce prince, il passa successivement au service de Vincent de Gonzague, de Fernand de Médicis, et du duc d'Urbin; toujours fâché d'être l'esclave des grands, et voulant toujours l'être.

Il s'est rendu célèbre par son *Pastor fido*, drame ou poème dialogué en cinq actes, et dans lequel on trouve quelques ressemblances avec *l'Aminte* du Tasse qui disait hautement que Guarini lui avait volé son bien.

Des longueurs, des jeux de mots, des comparaisons outrées, des peintures trop voluptueuses, des expressions trop libres, peu d'ordre dans la conduite, telles sont les taches que l'on rencontre dans cette production qui, d'ailleurs, est remplie de détails piquans, de pensées fines, d'idées originales, souvent exprimées avec une élégance, une précision que n'offre pas toujours l'estimable traduction française de M. *Pecquet*.

Guarini a fait encore plusieurs ouvrages, entre

autres *l'Idropica, comedia;* et, parmi les nombreuses éditions que l'on a faites du *Pastor fido*, la plus rare est celle d'Amsterdam, 1678, in-24, caractères d'Elzevir, et figures de Leclerc.

Guarini mourut à Venise, en 1612, âgé d'environ 71 ans, estimé comme bon poète, mais abandonné de ceux qui l'avaient cru leur ami, et peu regretté par ses concitoyens, par ses enfans même qui, plus d'une fois, avaient eu à s'en plaindre.

Un Guarini, son grand oncle, avait acquis à Constantinople des manuscrits grecs du savant *Chrysolcras;* il en emporta une partie avec lui, et, de retour à Ferrare, il y attendait les autres avec impatience. Un soir, au moment où il allait se mettre au lit, on vint lui annoncer la perte du navire sur lequel on les avait embarqués, et la peine qu'il en ressentit, fut si vive, si profonde, que ses cheveux blanchirent dans la nuit même.

F. D.

GUICHARDIN.

M... del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

GUICHARDIN.

L'Italie, au quinzième et au seizième siécle, fut le théâtre des plus étonnantes révolutions. Divisée en petits états, elle offrait, sur tous les points de son territoire, un domaine à l'avidité, à l'ambition, à la tyrannie. Ses plus faibles républiques étaient plus agitées en dix ans que les plus grands états en dix siécles. Qu'on examine Florence qui occupe une place si médiocre sur la carte européenne, on la verra changer à chaque instant de situation, se fatiguer du gouvernement populaire, et se lasser aussi promptement de ses maîtres que de ses tribuns, pardonner à Côme, à Laurent de Médicis leur puissance en faveur de leurs talens et de leur magnificence, expulser leur indigne successeur; mais faire ensuite des efforts impuissans pour rappeler la liberté. Milan, Bologne, Gènes furent tour-à-tour honorés et affligés par les efforts de l'esprit d'indépendance et par les attentats du pouvoir. Cette terre volcanique où les productions du génie croissaient au milieu des tempêtes, était aussi tourmentée par les étrangers que par ses propres enfans, et la France, pendant deux siécles, y fit engloutir plusieurs fois une partie de sa population, sans d'autre fruit que celui d'en remporter quelques notions sur les arts, et de nouveaux vices et de nouveaux besoins.

Quel temps fécond en grands caractères, en crimes et en malheurs que celui dont Guichardin entreprit d'écrire l'histoire! Thucidide eut un sujet moins riche à traiter; et Athènes, malgré le génie de Périclès, ne déploya point autant de fermeté que Venise qui avait à lutter seule contre les principales puissances de l'Europe. Le Grec n'eut point à peindre de monstres tels que les Borgia, de politiques aussi déliés que Ferdinand, de caractères plus énergiques que celui de Jules II.

Guichardin naquit à Florence, en 1482. Il fut gouverneur de Modène et de Reggio et ensuite de Bologne; il eut même à défendre la première de ces villes. Ses ennemis prétendent qu'il ne déploya ni le courage d'un militaire ni la résolution d'un citoyen. Il se peint, au contraire, comme très-brave et très-intrépide. Quel jugement porter? Aucun sur l'homme public, et ne s'occuper que de l'écrivain.

Son histoire embrasse tous les événemens qui se sont passés en Italie, depuis 1494 jusqu'en 1532. Sa narration est élégante, fidèle; mais elle manque de chaleur et de rapidité: il s'arrête trop aux petits détails, et semble ne pas se douter que le lecteur ne veut point qu'on lui apprenne ce qu'il peut deviner ou ce qu'il ne se soucie point de savoir. Ses Harangues sont d'une prolixité que l'éloquence ne rachète point. Les discours directs donnent à l'histoire une forme dramatique; ils plaisent quand ils

peignent les véritables sentimens des personnages qu'on fait parler, quand ils préparent à de grands événemens, quand ils font tellement illusion qu'on peut croire qu'ils ont été prononcés; mais ceux de Guichardin ne sont en général que de froides amplifications.

Il n'avait d'abord que le dessein d'écrire les Mémoires de sa vie; on lui conseilla de faire l'histoire de son temps: il fit bien de suivre ce conseil. On pardonne difficilement à un homme, quelque mérite qu'il ait, d'occuper le public de soi. Il vivait dans un siècle où les accusations d'impiété étaient très-communes et encore dangereuses; on l'accusa de s'être servi du mot de *Destin*, comme s'il avait méconnu dans les événemens humains le doigt de la Providence, et tout attribué à l'aveugle hasard. Ce serait sans doute penser en impie que de nier l'action de la Divinité sur les lois générales de l'univers; mais ce serait aussi la dégrader que de la croire occupée des plus petits détails de l'administration du monde; et, comme l'Evangile qui est la base de notre croyance ne nous dit rien de positif sur cet objet, on ne pouvait mal interpréter l'opinion de Guichardin que par un abus du despotisme théologique. Quelques réflexions hardies sur la cour de Rome le firent soupçonner d'avoir du penchant pour les nouvelles doctrines qui commençaient à se manifester. Il est remarquable que les ouvrages les plus contraires au Sacerdoce ont

été écrits par des Italiens, et que même, dans des siécles de ténèbres, des lueurs de philosophie percèrent dans le voisinage de Rome.

Le Dante passa pour hérétique pour avoir écrit dans sa Monarchie du Monde, *Monarchia Mundi*, des choses très-fortes contre la papauté; le célèbre Pétrarque combattit également contre elle, et par ses raisonnemens et par les conseils vigoureux qu'il donna au tribun Rienzi; après avoir fait un juste éloge de la religion chrétienne, et du bien que sa morale a fait au monde, Machiavel ajoutait: « Rien n'annonce plus la ruine prochaine du ca-« tholicisme que de voir les peuples les plus voi-« sins de l'église romaine qui en est le chef, d'au-« tant moins religieux qu'ils en sont plus près. »

Ces citations prouvent que l'opinion de Guichardin sur cet objet ne lui est point particulière.

On l'accuse de partialité contre la France; ce reproche doit paraître singulier, quand on songe que presque toutes les guerres d'Italie avaient été suscitées par cette puissance.

Guichardin mourut à l'âge de 58 ans, et laissa un fils qui s'est fait un nom dans les lettres.

L....e

LE GUIDE.

BIBLIOTECA NAZIONALE ... NAPOLI

Le Guide pinx.t *Landon direx.t*

LE GUIDE.

Guido Reni, que nous nommons le Guide, naquit à Bologne en 1574. Son père le plaça chez Denis Calvart, peintre flamand, que le Guide quitta bientôt pour entrer dans l'école des Caraches. Louis et Annibal le prirent en amitié ; mais on prétend que dans la suite ils devinrent jaloux de ses succès ; cependant c'est Annibal qui lui conseilla de quitter la manière du Caravage qu'il avait d'abord adoptée, pour en prendre une plus agréable ; elle lui valut la célébrité dont il jouit par la suite. Rival et ami de l'Albane, il partit avec lui pour Rome où le Josépin l'accueillit comme un homme qui pouvait servir la haine qu'il portait au Caravage : en effet, il lui opposa le Guide dont la nouvelle manière fit sentir le vice de celle du Caravage. Celui-ci, par esprit de vengeance, le maltraita grièvement ; il paraît même que cela contribua à faire retourner le Guide à Bologne. Mais sa réputation croissant toujours, il fut rappelé à Rome par Paul V qui récompensa magnifiquement ses moindres productions. Pourtant le Guide, mécontent du trésorier de ce Pontife, quitta Rome de nouveau, et il fallut que le Pape entamât une espèce de négociation pour regagner cet illustre artiste. Toujours opposé par les circonstances aux meilleurs peintres de son temps, il entra en con-

currence avec le Dominiquin pour peindre le Martyre de S. André. Il sembla sortir vainqueur de cette lutte; cependant il n'eut pas le suffrage d'Annibal Carache. Le Guide est moins profond, moins naturel que le Dominiquin; mais il n'est pas moins savant, et l'on peut dire que sous le rapport de l'effet, des idées ingénieuses, de l'élégance du dessin et de la grâce du pinceau, le Guide ne le cède à aucun autre peintre. Cet artiste étalait un orgueil singulier dans son atelier où ses élèves le servaient respectueusement; il se couvrait devant les Grands qui le visitaient. « Je n'échangerais pas « mon pinceau contre la barrette d'un cardinal, « disait-il souvent. » Mais, dans la société, il était d'une modestie charmante, et il prouvait ainsi que ce n'était que son art qu'il voulait qu'on honorât en lui. Il vécut dans le célibat, et eut toujours des mœurs irréprochables. La funeste passion du jeu fut la seule cause qui troubla son existence : il perdit des sommes considérables, et la misère affaiblit son talent; il se vit abandonné de tous ses amis, et cet homme, qui avait longtemps dédaigné de mettre un prix à ses chef-d'œuvres, fut réduit, dans sa vieillesse, à travailler à vil prix, vit même ses derniers ouvrages méprisés, et mourut oublié en 1642, à l'âge de 67 ans. Suivant l'usage de la plupart des maîtres italiens, le Guide a beaucoup gravé à l'eau forte.

L.

GUILLAUME
LE CONQUÉRANT.

Forbes del.t

London direx.t

GUILLAUME LE CONQUÉRANT

Vers 1628, les habitans de Falaise reçurent leur souverain, Robert I, duc de Normandie, et lui donnèrent un bal dans lequel il devint amoureux de la jeune Harlotte, fille d'un pelletier de la ville. Il fit l'aveu de sa passion, elle fut écoutée; et, l'an 1027, sa maîtresse accoucha de Guillaume que Robert nomma pour lui succéder, lors de son départ pour la Terre Sainte où il mourut. Inquiété, quand il fut devenu majeur, par divers prétendans à son héritage, Guillaume ne parvint à en jouir qu'à l'aide des secours de Henri I, roi de France, qui, à son tour, lui déclara la guerre. Guillaume en triompha, détruisit les factions, et purgea ses possessions des brigands qui les infestaient. Il demanda la main de la belle Mathilde, fille du comte de Flandre, l'obtint, et en eut trois fils dont l'aîné osa, dans la suite, lui disputer la Normandie; mais il se repentit, Mathilde plaida sa cause, et Guillaume pardonna.

A cette époque, l'Angleterre était gouvernée par Edouard *le Confesseur* qui, à l'article de la mort fut pressé par Harold de lui laisser le trône qu'il destinait à Guillaume; Edouard expirant balbutia quelques mots qu'Harold interpréta en sa faveur; et le monarque eut à peine fermé les yeux qu'Harold se fit couronner. Non moins animé

par l'ambition que par le desir de la vengeance, Guillaume fit voile vers l'Angleterre en 1066; et, résolu de vaincre ou de périr, il s'écria, en brûlant sa flotte, au moment du débarquement: « Sol-« dats, plus de retour, voici votre patrie. » Harold eut l'imprndence de présenter le combat à Hastings; il y fut tué ainsi que ses deux frères; et les anciens Bretons, les Danois, les Anglo-Saxons subirent la loi du vainqueur qui d'abord se concilia les esprits, autant par son amabilité que par les bienfaits qu'il répandit sur toutes les classes; mais, au retour d'une course qu'il fut obligé de faire en Normandie, Guillaume trouva la fermentation poussée si loin qu'il se crut forcé de régner en despote. Les comtes Edwin et Mercar, le prince Edgar et le roi d'Ecosse prirent les armes; ils furent vaincus: privés de leur fortune, dépouillés de leurs priviléges, les amis d'Harold devinrent les esclaves du Conquérant. Il divisa le royaume en baronies qui furent la récompense de ses partisans; et, malgré les murmures du pape, malgré les plaintes du clergé, non-seulement il soumit les terres ecclésiastiques aux loix féodales, mais même à l'obligation de fournir un nombre de troupes au souverain, sous peine d'encourir la félonie.

On n'enseigna plus que le français dans toutes les écoles; c'était la langue de la cour; on l'employa dans les tribunaux, et dans les contrats; de

là cette multitude de mots français devenus anglais et qui ont enrichi un idiôme encore stérile; mais c'était trop peu pour Guillaume de changer jusqu'à la langue du pays, il ordonna que l'on déposât, dans la chambre du trésor royal, deux livres sur lesquels seraient détaillés les biens de ses nouveaux sujets; moyen sûr, dit Polydore de Virgile, « de savoir, quand on le voudrait, com-« bien de laine on pourrait encore ôter aux brebis « anglaises. »

Sans doute, la rigueur du Conquérant fut excessive; mais si d'un côté, il pesa sur l'Angleterre, de l'autre, il lui donna l'idée de s'éclairer et de s'agrandir. Aucune citadelle ne pouvait la défendre, Guillaume en fit élever dans plusieurs endroits, entre autres la tour de Londres, qui fut achevée en 1078; alors l'industrie se développa, le commerce prit naissance, et les Anglais civilisés commencèrent et entretinrent des relations avec les grands peuples qui longtemps les avaient méprisés et méconnus.

Dans l'espoir que le changement d'air diminuerait son embonpoint qui augmentait de jour en jour, malgré son incroyable activité, Guillaume repassa en Normandie, et tomba malade à Rouen. « Quand relèvera-t-il de ses couches, demanda « Philippe I, roi de France? — Cela ne tardera « pas, répondit Guillaume, et, le jour de ma sortie, « j'irai lui rendre visite avec dix mille lances en

« forme de cierge. » Le héros tint parole, entra dans le Vexin français, ravagea Mantes, s'avança jusqu'aux portes de Paris; mais, ayant été désarçonné par son cheval, il mourut de sa chute le 10 septembre 1087, âgé de 60 ans. Il y en avait 51 qu'il possédait la Normandie, et 21 qu'il régnait sur l'Angleterre. Son corps fut transporté dans l'abbaye de S. Etienne de Caen.

Adroit à tous les exercices du corps, Guillaume avait la taille haute et majestueuse, la figure agréable, l'air martial, l'esprit vif et pénétrant, le caractère noble, les manières ouvertes et gracieuses. Il était avare et vindicatif; mais, aussi instruit qu'on pouvait l'être dans son siècle, il sut se montrer juste, souvent religieux et toujours grand. On remarque qu'il s'honorait du titre de bâtard.

F. D.

GUILLAUME III.

Vander Werf pinx.t *Tardieu direx.t*

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS

GUILLAUME III.

Soit que l'on considère en Guillaume le guerrier qui, jeune encore, défendit avec succès son pays contre les formidables armées de Louis XIV; soit qu'on le contemple montant sur un trône étranger, dont il exclut le père de son épouse et la dynastie régnante, il sera toujours un des personnages le plus remarquables du dix-septième siécle, si fécond en hommes extraordinaires.

Guillaume de Nassau, prince d'Orange et roi d'Angleterre, naquit à la Haye, le 14 novembre 1650, de Guillaume de Nassau et de Henriette-Marie, fille de Charles I. Il n'avait que 22 ans, lorsque les Hollandais, attaqués par le roi de France, le nommèrent généralissime de toutes leurs forces de terre et de mer. Sa bravoure, son courage opiniâtre, le zèle avec lequel il fut secondé, et les obstacles que la nature du pays opposa aux Français sauvèrent les Provinces-Unies d'une ruine qui paraissait inévitable. A peine assuré du salut de sa patrie, Guillaume arme contre Louis une partie de l'Europe, et devient dès lors, comme l'ame d'une confédération où se trouvaient confondus tant d'intérêts et de haines; malheureux à la guerre, mais toujours prompt à réparer ses pertes; « toujours battu, jamais défait, » comme disaient alors ses partisans; il perdit, en 1674, la bataille de

Senef, contre le grand Condé; et, en 1677, il fut obligé de lever le siége de Charleroi. L'histoire lui reprocha avec justice d'avoir attaqué en 1678 le maréchal de Luxembourg, lorsque la paix venait d'être signée à Nimègue. Ce que dit alors Guillaume « qu'il n'avait pu se refuser cette dernière « leçon de son métier » est bien loin d'être une excuse valable pour le sang inutilement répandu.

L'année 1688 est célèbre dans les fastes de l'Angleterre et de l'Europe; ce fut alors que l'on vit Guillaume, gendre de Jacques II roi d'Angleterre, s'emparer de ses états et même de sa personne; et ne lui faciliter les moyens de fuir en France que parce qu'il n'aurait su comment agir envers un tel captif, dont l'éloignement servait en tous points ses vues ambitieuses.

Le suffrage du parlement et du peuple ne permet pas de confondre Guillaume avec les usurpateurs ordinaires, et ce prince se montra digne du trône, par sa prudence, sa fermeté, les sacrifices politiques qu'il sut faire à propos au vœu national, enfin par ses qualités militaires. On sait qu'à la bataille de la Boyne, en Irlande, l'an 1690, quoique blessé à l'épaule, il rassura ses troupes consternées, et remporta une victoire complète.

Guillaume, paisible possesseur de l'Angleterre, repasse en Flandre, théâtre de ses premières défaites; il y combat avec la même valeur, et ne peut parvenir à changer la fortune. Battu à Steinkerque

et à Nerwinde par Luxembourg, il tient toujours la campagne, et mérite l'estime de ses ennemis eux-mêmes, en réduisant à rien leurs plus glorieux avantages. Mais il parvient, en 1695, à en obtenir un signalé, et s'empare de la forte place de Namur, que la belle défense de Boufflers ne peut conserver à Louis XIV.

Enfin, en 1697, la paix de Ryswick mit un terme à ces longues et sanglantes querelles. Guillaume y fut solennellement reconnu roi par Louis XIV; tandis que le roi Jacques se consolait à S. Germain de la perte de sa couronne, en faisant de sa petite cour une espèce de monastère.

Après quelques années de repos, la guerre de la succession d'Espagne vint plonger l'Europe dans de nouveaux malheurs. Guillaume, implacable adversaire de Louis XIV, et qui avait si souvent réussi à lui susciter des ennemis, ne laissa pas échapper l'occasion d'accuser l'ambition du monarque français. Il rassemblait une armée qu'il se proposait de commander en personne, malgré le dépérissement de sa santé, lorsqu'une chute de cheval avança le terme de ses jours. Il mourut le 16 mars 1702, à 52 ans.

Ce prince froid, taciturne et peu accessible aux sentimens tendres, n'avait que son ambition pour guide. Le nom de Nassau, la reconnaissance des services qu'il avait rendus, et la douceur de son administration, le firent aimer des Hollandais;

mais, en Angleterre, l'amour de ses sujets fut de peu de durée; au reste, il obtint toujours d'eux tout ce qu'il voulut, lorsqu'il fut question d'attaquer la puissance de Louis XIV qu'il parvint enfin à affaiblir.

Indifférent pour les arts et les sciences, Guillaume n'eut point pour lui ces voix de la renommée qui portèrent si loin le nom de son fastueux et brillant rival; mais la postérité l'a vengé d'un mépris injuste, et, balançant ses défauts avec ses grandes qualités, elle a dit de lui, comme Duclos de Louis XI, « *C'était un roi* ! »

D. D.

FRANÇ. DE GUISE.

C. del.t Landon direx.t

FRANÇOIS DE GUISE.

François de Lorraine, duc de Guise et d'Aumale, fils aîné de Claude de Lorraine, naquit au château de Bar, le 17 février 1519. La nature, prodigue envers lui, l'avait doué à la fois des plus brillantes qualités de l'esprit, des vertus les plus rares, et d'une valeur héroïque. En 1545, il se distingua au siége de Boulogne où il reçut la blessure qui lui fit donner le surnom de *Balafré*. En 1553, la défense de Metz le rangea, malgré sa jeunesse, parmi les plus grands capitaines, et aurait suffi seule à sa gloire. En conservant à la France une place importante, il déploya ses talens militaires et les vertus de son ame. Il força Charles-Quint à lever le siége, quoique ce prince eût imprudemment juré d'y périr plutôt que de l'abandonner; les malades qui furent trouvés dans le camp après son départ n'eurent point à craindre la violence d'un vainqueur irrité; Guise leur prodigua ses soins et l'argent nécessaire pour retourner dans leur patrie. La bataille de Renti en 1554, les campagnes d'Italie et surtout la prise de Calais, en 1558, mirent le comble à sa gloire. Cette ville, que les Anglais possédaient depuis plus de 200 ans, et que l'on croyait imprenable, céda en 8 jours aux efforts de François; et Henri II reconnaissant accorda à ce brave soutien

de son empire la confiance qu'il méritait ; mais il lui laissa prendre une autorité toujours dangereuse dans les mains d'un sujet aussi habile qu'ambitieux. Ce pouvoir, déja excessif sous ce prince, devint absolu dès que François II monta sur le trône ; Marie Stuart, épouse de ce monarque, était nièce des Guise : ce titre qui ajoutait au crédit des princes Lorrains leur permit de tout entreprendre. Le Duc s'empara du commandement des armées ; le cardinal de Lorraine, son frère, eut l'administration des finances ; et François II, gouverné par ses deux oncles, leur abandonna toute son autorité ; mais une puissance si formidable causa de l'ombrage aux Français, et le prince de Condé, à la tête des mécontens, voulut opposer une digue à tant d'audace et d'ambition. Les Guise ne voulurent point mettre de bornes à leurs prétentions ; ils appelèrent à l'appui de leur querelle des étrangers toujours prêts à profiter des dissentions de la France ; et, cachant leurs intérêts particuliers sous le voile sacré de la religion, ils fomentèrent des troubles dont les suites déplorables couvrirent leur patrie malheureuse de sang et de carnage. La mort de François II n'apporta aucun changement à la prospérité du duc de Guise. Sous Charles IX, encore enfant, il se réunit au maréchal de Saint-André et au connétable de Montmorency, et crut n'avoir rien à craindre des Protestans. Ce triumvirat (car il en reçut le nom dès-lors) gouvernait despotiquement ; mais

les esprits s'échauffaient, les haines étaient plus envenimées, et un événement imprévu fit éclater l'incendie qui embrasa bientôt la France entière. Le premier mars 1562, le duc de Guise passant près de Vassy, sur les frontières de la Champagne, trouva les Réformés réunis pour le prêche dans une église de cette ville ; ses gens prirent querelle avec eux, ils en vinrent bientôt aux mains, le massacre fut général ; François lui-même y reçut une légère blessure, et les malheureux Protestans y périrent presque tous. A cette nouvelle, tous les religionnaires qui se trouvaient en force, s'arment, se réunissent ; le prince de Condé les commande, et l'on se prépare de tout côté à se défendre vaillamment. Vainqueur à Bourges, à Rouen, Guise donne, le 19 décembre 1562, la bataille de Dreux, y fait prisonnier le prince de Condé ; et aussi grand dans la victoire qu'intrépide dans le combat, il partage sa tente et son lit avec son illustre rival. Au commencement de l'année suivante, 1563, il vient attaquer Orléans, centre de la faction protestante ; il en poursuit le siége avec vigueur ; mais il devait terminer là sa carrière et ses exploits ; le 24 février, il est tué d'un coup de pistolet par Jean Poltrot de Méré, gentilhomme huguenot. François, prêt à mourir, se justifia du massacre de Vassy qu'il assura n'être dû qu'au hasard. Il fit venir Anne d'Est, son épouse, et Henri, son fils aîné, recommanda à

l'une l'éducation de ses enfans, et conjura l'autre de fuir les faveurs de la cour dont il reconnaissait trop tard les dangers et les peines. La conduite de Henri prouva qu'il ne sut point apprécier la sagesse de ces conseils. Le Laboureur appelle François de Guise, *un héros qui aimait l'état et la religion. Il reste pourtant encore indécis*, dit M. Anquetil dans son Esprit de la Ligue, *s'il aimait à dominer pour faire régner la religion, ou s'il aimait la religion pour triompher par elle :* réflexion judicieuse, qui doit éclairer sur le véritable caractère de François. Ce qui ne peut être mis en doute, c'est la grandeur et la générosité de son ame; on essaya plusieurs fois d'attenter à sa vie, et l'on sait qu'ayant été blessé par un Protestant, il lui adressa ces paroles remarquables: *Votre religion vous a ordonné de me tuer, et la mienne fait que je vous pardonne.* Voltaire les a parfaitement imitées dans la dernière scène d'Alzire.

M.

HENRI DE GUISE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

E. del.t *Langlois direx.t*

Digitized by Google

HENRI DE GUISE.

Le 31 décembre 1550 naquit Henri de Lorraine, duc de Guise, fils aîné de François de Lorraine et d'Anne d'Est son épouse. Privé de son père dès l'âge le plus tendre, il reçut de lui à ses derniers momens de sages conseils dont il ne sut point profiter. Victime lui-même de son ambition, François voulait éloigner son fils d'une carrière dont il connaissait les dangers; mais ce fut en vain, et Henri, emporté par la fougue de son caractère et par le desir brûlant de parvenir aux premiers honneurs, devint le fléau de son pays, dont il aurait fait sans doute le bonheur et la gloire, si le sort l'eût placé dans d'autres circonstances. A la figure la plus noble, à l'esprit le plus étendu, aux qualités les plus séduisantes, ce Prince joignait un nom déja cher aux Français; l'autorité acquise par son frère lui traçait le chemin du trône; il essaya d'y monter, et, sans la sanglante catastrophe qui termina sa vie, il serait peut-être parvenu à ravir la couronne à Henri III. Guise se distingua d'abord à la bataille de Jarnac, quoiqu'à peine âgé de 19 ans; et ce fut peu de temps après qu'il reçut, près de Château-Thierri, la blessure qui lui fit donner le surnom de *Balafré*. A la tête d'une armée destinée à soumettre les Protestans, il eût pu faire admirer sa valeur, s'il n'eût employé contre eux que ses

talens et ses soldats ; mais il conseilla le massacre de la Saint-Barthélemi, et, pour satisfaire sa vengeance particulière, il voulut commander lui-même la mort de l'amiral Coligny qu'il accusait du meurtre de son père. S'il n'eut pas le premier l'idée de la ligue, il sut adroitement en profiter pour combattre à la fois Henri de Bourbon, roi de Navarre, dont il craignait les vertus et les talens, et son propre souverain dont il connaissait la faiblesse. Ce fut alors que commença la guerre dite *des trois Henri*. Les Royalistes commandés par Henri III, les Ligueurs par Henri de Guise, et les Calvinistes par Henri de Bourbon. Dès ce moment, Guise ne garda plus de mesure ; on le vit successivement dicter avec insolence des loix à son maître ; venir à Paris, malgré sa défense ; ameuter le peuple dans la journée des Barricades, le 12 mai 1588 ; tenir Henri III prisonnier dans le Louvre ; faire massacrer presque sous ses yeux les Suisses fidèles qui défendaient ce faible monarque ; apaiser d'un mot la violence d'une populace en furie, et recevoir des hommages que les Français jusqu'alors avaient réservés pour leurs seuls souverains. Mais, enivré lui-même d'un semblable triomphe, il manqua de prudence ; Henri III put s'échapper, et Guise dès-lors aurait dû craindre la vengeance d'un roi trop offensé pour pardonner jamais. Rassuré cependant par l'indolence de Valois qui, chassé de sa capitale, se livrait à Rouen aux plus puérils amusemens, Guise s'oc-

cupait de la formation des états de Blois, qu'il composait de ses créatures. Cette dernière tentative devait décider de sa fortune et de sa vie. Il comptait autant de partisans que de députés qui presque tous étaient ses complices. La Brie, la Normandie, la Picardie, la Bourgogne, l'Orléanais, Paris, pouvaient d'un seul mot se réunir à lui; jamais ambitieux ne put former de plus brillantes espérances; tout secondait ses vœux, tout servait ses projets; adoré du peuple et de l'armée, il n'avait à vaincre qu'un roi méprisé et sans force, et la différence de religion rendait peu redoutable le roi de Navarre qui n'avait pour appuyer ses droits au trône qu'un parti foible encore. Ce fut le 16 octobre 1588 que se fit l'ouverture des Etats : Guise, en qualité de grand-maître de la maison du roi, fit les honneurs de la première séance, *perçant de ses yeux toute l'épaisseur de l'assemblée*, dit l'historien Mathieu, *pour distinguer et reconnaître ses serviteurs, et, d'un seul élancement de sa vue, les fortifier en l'espérance de l'avancement de ses desseins, de sa fortune et de sa grandeur.* Il voulait être nommé connétable et généralissime, et ne déguisa plus le but qu'il cherchait à atteindre; vainement ses amis se réunirent-ils pour lui faire connaître le danger de sa position; vainement fut-il averti que sa mort était résolue; *ils n'oseraient*, répondit-il fièrement; et, confiant en la faiblesse du roi, il crut

triompher par la force de son caractère ; il ignorait sans doute que Valois, sans autorité pour le faire arrêter, en conservait assez pour ordonner un crime. Le 22 décembre, Guise, mandé par Henri III pour assister au conseil, est entouré en arrivant par les gardes du palais ; son escorte est éloignée, et, pendant qu'il lève la portière de l'antichambre du roi, il reçoit à la fois plusieurs coups de poignard, et vient expirer presque sous les yeux du monarque offensé. Ainsi fut terminée, à 38 ans, la carrière la plus brillante et l'existence la plus heureuse, si l'ambition n'en eût empoisonné le cours. Grandeur d'ame, prudence, générosité, Guise réunit tous les moyens de plaire et de réussir. Quels importans services n'eût-il pas pu rendre à son pays et à son roi, s'il se fût contenté de servir sous lui ! Mais il voulut le renverser, et ce crime causa sa mort et ternit sa gloire. La postérité impartiale le range parmi ces hommes d'un génie rare, mais dangereux, qui, toujours avides de renommée, savent à leur gré renverser des empires, qu'avec plus de sagesse ils auraient pu sauver.

M.

GUSTAVE-WASA.

L. Pasch pinx.t

London direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

GUSTAVE VASA.

Marguerite Valdemar, surnommée la Sémiramis du Nord, qui porta avec tant de gloire la triple couronne de Danemarck, de Norwège et de Suède, avait vainement espéré que le fameux traité d'union signé à Calmar, en 1395, transformerait en une paisible monarchie, les trois royaumes constamment divisés qu'elle avait soumis à son autorité. Les liens étaient trop faibles, et les intérêts trop discordans. L'incapacité des successeurs de Marguerite détruisit en peu de temps l'ouvrage de sa politique et de sa fermeté; et l'union de Calmar devint le fondement et l'origine de guerres qui durèrent plus d'un siècle. La Suède opprimée se révolta, voulut reprendre son indépendance, l'abandonna de nouveau, nomma des rois, leur substitua des administrateurs, et fut alternativement déchirée par des factions domestiques et armée contre les Danois. Ce fut au milieu des malheurs de sa patrie que naquit, en 1490, Gustave Ericson Vasa, destiné à délivrer la Suède du joug de l'étranger, et à rendre héréditaire dans sa famille le titre de roi mérité par ses services. Il descendait lui-même des anciens rois de Suède, et était petit neveu de ce *Canutson* détrôné tant de fois et tant de fois rappelé. « C'était, « dit un historien, une de ces grandes ames que la « nature forme si rarement pour commander aux

« hommes. Sa taille avantageuse et son air noble « lui faisaient des partisans dès qu'il se montrait. « Son éloquence, à qui sa bonne mine donnait de « la force, était d'autant plus persuasive qu'elle « était sans art : son génie formait de ces entreprises « que le vulgaire croit téméraires, et qui ne sont « que hardies aux yeux des grands hommes; son « courage infatigable les faisait réussir. Il était « intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans « un siécle féroce, vertueux enfin, autant qu'un « chef de parti peut l'être. » Gustave, grand enseigne de la couronne et cousin germain de l'administrateur Steen Sture, était à 26 ans l'ame de ses conseils, et l'aidait par sa valeur à défendre la patrie contre deux monstres qui s'étaient ligués pour l'opprimer : l'un, le féroce Christiern II, roi de Danemarck, qui prétendait au trône de Suède en vertu du traité de Calmar ; l'autre, Gustave Trolle, archevêque d'Upsal, qui vendait son pays aux Danois pour satisfaire sa vengeance et son ambition. Christiern trouva bientôt le moyen d'écarter un adversaire qui eût prévenu l'exécution de ses desseins. Il se fit livrer Gustave comme ôtage, le retint prisonnier contre le droit des gens, et n'ayant pu réussir à le gagner, donna secrètement l'ordre de l'assassiner. Il ne fut heureusement pas obéi. A la fin de 1519, Gustave, confié à Banner, gouverneur de Calo, apprend la mort de l'administrateur Steen Sture, les succès de Christiern et les

malheurs de la Suède. Du fond de sa prison, il ose former le projet de délivrer son pays, se déguise en paysan et se sauve à Lubec, y sollicite inutilement des secours, s'embarque et descend à Calmar, se découvre aux soldats de la garnison qui refusent d'embrasser le parti d'un fugitif, traverse les quartiers des Danois sous les livrées de la misère, et va chercher chez des Chartreux dotés par sa famille un asile qu'il ne peut obtenir. Proscrit par Christiern, poursuivi par les soldats de ce tyran, repoussé par ses amis et même par ses parens, il se dirige vers la Dalécarlie pour tenter d'en soulever les habitans: il est volé et abandonné par son guide au milieu des forêts, s'enfonce dans les mines et y travaille pour sa subsistance, est reconnu, accueilli avec tendresse par un paysan, trahi et sur le point d'être livré par un ami perfide; enfin il échappe encore à ce danger, et se réfugie chez un curé homme d'honneur et de tête, qui seconde ses projets et l'aide à la fois de son crédit, de sa bourse et de ses conseils. Les esprits étant préparés, on profite d'une fête qui rassemblait à Mora les paysans du canton; Gustave paraît au milieu d'eux: son air noble et assuré, ses malheurs, l'horreur qu'inspirait Christiern, et le massacre récent des sénateurs de Stockholm, tout prête à l'éloquence du prince une force nouvelle. Des cris de fureur l'interrompent; on court aux armes, et le château du gouverneur est escaladé. Les Dalécarliens, animés par ce premier succès, se rassemblent en foule sous les

drapeaux du vainqueur, qui profite de leur ardeur et les mène à de nouveaux combats. De ce moment, la vie de Gustave n'est plus qu'un enchaînement de triomphes. A la tête des troupes qu'il a disciplinées, il hasarde les actions de guerre les plus périlleuses, et ses efforts sont toujours couronnés par la victoire. Le plus étonnant de ses exploits est l'assaut donné de pied ferme, en pleine mer, à la flotte danoise surprise et enchaînée par les glaces devant le port de Stockholm. Sans la retraite des troupes auxiliaires que Lubec fournissait aux Suédois, la flotte entière de l'ennemi était incendiée ou devenait leur conquête. Les états-généraux avaient, en 1521, conféré à Gustave le titre d'administrateur; en 1523, ils le proclamèrent Roi. Il parut ne se rendre qu'avec peine aux instances du corps entier de la nation, reçut le serment de ses nouveaux sujets, fit son entrée dans la capitale, mais différa la cérémonie de son couronnement, pour n'être pas forcé de jurer le maintien de la religion catholique et des priviléges du clergé. A peine affermi sur le trône, il voulut détruire cette puissance d'autant plus terrible que l'ignorance l'avait rendue sacrée. C'était tenter une entreprise plus difficile peut-être que des conquêtes: osons dire cependant qu'elle était nécessaire. Le clergé formait, dans l'état, une espèce de république indépendante, factieuse et redoutable: il possédait plus de la moitié des biens du royaume, et était là comme partout exempt des charges publiques. Les évêques habitaient des for-

teresses, y entretenaient de nombreuses garnisons, donnaient asile aux rebelles dans les temps de troubles, opprimaient les peuples et faisaient la guerre aux rois. On ne compose point avec un pareil corps. Vouloir restreindre sa puissance, c'est l'attaquer; et l'attaquer sans le détruire est presque toujours aussi inutile que dangereux. Gustave le sentait. Lardz Anderson, son chancelier, lui conseilla de se servir de la réforme de Luther pour remplir ses vues. Il adopta ce projet hardi, et l'exécuta par la supériorité de sa politique plus encore que par l'autorité. En même temps qu'il favorisait secrètement les progrès du luthéranisme, il distribua à ses créatures les bénéfices vacans, et, sous prétexte de soulager le peuple, chargea le clergé de l'entretien et de la subsistance des troupes. Bientôt il osa davantage : il demanda aux états de 1527 la remise des forteresses et l'abandon des priviléges des évêques, et obtint l'un et l'autre. Pendant ce temps le luthéranisme se propageait avec rapidité. Gustave prévint les troubles ou les réprima; il contint les mécontens, flatta les ambitieux; gagna les foibles, et finit par adopter publiquement lui-même une religion qui était devenue celle de la grande majorité de ses sujets. En 1630, un concile national reconnut la confession d'Augsbourg pour règle de la foi. Après avoir, comme il le disait, conquis son royaume une seconde fois, il ne restait plus à Gustave que d'obtenir le droit de le transmettre à ses

enfans. Sur la demande qu'il en fit, les états abolirent, en 1542, l'usage de l'élection, et établirent la loi de succession appelée *union héréditaire*.

Dans une monarchie où le pouvoir royal était alors très-limité, Gustave exerça une autorité presque absolue : on ne résiste nulle part et en aucun temps, à l'ascendant du génie, des vertus et surtout des bienfaits. Mais il respecta toujours la constitution de l'état, et ne se servit de son pouvoir que pour rendre la Suède heureuse au dedans, au dehors redoutable à ses ennemis et respectable à ses alliés. Il perfectionna la législation, civilisa le peuple, adoucit ses mœurs, encouragea les sciences, excita l'industrie, étendit et affranchit le commerce de la Suède, et lui apprit à se passer de l'onéreuse intervention des villes anséatiques. Après 37 ans de règne, il laissa le domaine royal augmenté, l'épargne remplie, les arsenaux abondamment fournis, une flotte considérable dans les ports, les places frontières en état de défense, le royaume en paix avec tous ses voisins, fortifié de l'alliance de la France, et enrichi par des relations directes avec tous les états de l'Europe. Ce grand homme mourut en 1560, âgé de 70 ans. Sentant ses forces s'affaiblir, il appela ses enfans et les conjura, *de ne pas se mêler d'affaires inutiles et étrangères, de s'occuper uniquement de celles qui leur étaient propres, et de ne rien entreprendre qui fût au dessus de leurs forces.* Les successeurs de Gustave Vasa n'ont que trop souvent négligé cet avis salutaire. F.

GUSTAVE ADOLPHE.

Van-dyck pinx.t *Audouin dir.x.t*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE · RÉSERVE

GUSTAVE-ADOLPHE.

Ce nom célèbre, auquel se rattachent tant de grands souvenirs historiques, rappelle à la fois toutes les qualités dont se compose le caractère d'un héros. Gustave-Adolphe, petit-fils de Gustave-Wasa, roi de Suède, naquit en 1594. On peut dire que ce prince n'eut pas d'enfance : à 12 ans il était bon officier, et savait les principales langues de l'Europe ; à 16, il dirigeait déja les affaires, paraissait au conseil et à la tête des armées, obéissait en soldat, négociait en ministre, et commandait en roi. En 1611, après la mort de Charles IX, les états lui décernèrent la couronne et le déclarèrent majeur. La Suède avait besoin d'un chef qui sût la défendre ; une régence l'eût perdue : la confiance, l'enthousiasme et la nécessité firent taire les lois ; les talens et le dévouement du jeune roi sauvèrent l'état. Le Danemarck était l'ennemi le plus voisin et le plus dangereux ; Gustave repoussa ses attaques, déconcerta ses projets, et réussit par sa sagesse à l'amener à la paix : elle fut conclue en 1613. Alors il tourna ses armes contre les Moscovites, les battit et les força d'accepter, en 1617, un traité dont il dicta les conditions. Restait Sigismond, roi de Pologne, son cousin, son ennemi personnel, qui le traitait d'usurpateur, et qui prétendait remonter, par la force des armes, sur le trône de Suède que son attache-

ment à la religion catholique lui avait fait perdre en 1600. Gustave, selon son usage, *lui présenta l'olivier d'une main et l'épée de l'autre.* Sigismond, poussé par les conseils de l'empereur Ferdinand II, et aidé de ses secours, préféra l'épée; et la longue guerre qu'il eut à essuyer ne servit qu'à développer les talens de son jeune adversaire, à former les troupes suédoises et à répandre au loin leur réputation. Enfin, en 1630, *Charnacé*, ambassadeur de France, guerrier et négociateur, parvint à accommoder les deux rois et à leur faire conclure une trève de six ans. Gustave, libre alors, ne songea plus qu'à réprimer l'ambition de Ferdinand, et à délivrer le nord de l'Allemagne du joug que l'empereur lui imposait. Lorsqu'il s'était plaint des secours que ce prince donnait à Sigismond, Wallenstein, qui l'appelait insolemment le *roi de neige*, avait répondu que son maître ayant trop de troupes, il fallait bien qu'il en prêtât à ses amis; ses ambassadeurs avaient été renvoyés avec hauteur au congrès de Lubec; Ferdinand refusait de le reconnaître; les ducs de Poméranie et de Mecklenbourg étaient dépossédés; les Impériaux établis dans la Saxe, le Brandebourg et sur les bords de la Baltique, y vivaient à discrétion; toute l'Allemagne protestante appelait un libérateur; la France et la Hollande sollicitaient Gustave de se mettre à la tête d'une nouvelle ligue: tant d'instances, ses propres injures à venger, et peut-être l'ambition ou du moins l'amour de la gloire le

déterminèrent. Il commença par offrir la paix à Ferdinand : le baron de Dohna répondit que pour faire accepter les conditions qu'il proposait, il fallait être au centre de l'Allemagne avec une armée victorieuse, et Gustave marcha. Au mois de juin 1630, il descend avec 18 mille suédois dans l'île d'Usedom, à l'embouchure de l'Oder, s'empare de la Poméranie, s'établit dans le Brandebourg, et grossit son armée des secours que ses talens, son humanité, sa prudence et sa bravoure lui amènent de toutes parts. L'année suivante, il conclud un traité d'alliance avec la France, se fortifie de celle de la Saxe et de la Hesse, gagne sur les Impériaux la célèbre bataille de Leipsick, les chasse de la Franconie et du Palatinat, se rend maître de tout le pays depuis l'Elbe jusqu'au Rhin, et pénètre jusqu'en Alsace. En 1632, il passe le Lech malgré les efforts de Tilly, et s'empare de la Bavière. Les succès des Impériaux commandés par Wallenstein le rappellent en Saxe; il ne peut les forcer dans leur camp, mais il les arrête par ses savantes manœuvres, et bientôt il leur présente la bataille dans les plaines de Lutzen. Les Suédois restèrent maîtres du champ de bataille, mais ils payèrent cher leur victoire; Gustave fut tué dès le commencement de l'action. Ainsi périt, à 38 ans, le prince le plus accompli de son temps, et l'ennemi le plus redoutable de la maison d'Autriche. Gustave-Adolphe est à la tête des grands capitaines du 17.e siècle: on le regarde avec raison comme le fondateur

de l'école moderne. Ses élèves, *Wrangel*, *Tortenson*, *Weimar*, *Horn*, *Banner*, ont soutenu longtemps après lui la gloire de son nom. Il donna à la Suède une nouvelle constitution militaire, et créa une milice permanente qui assurait en même temps la tranquillité intérieure et la bonne composition des armées. Il établit dans les siennes une discipline sévère et une instruction jusqu'alors inconnue. C'est à lui que l'on doit les premiers exemples de cet ensemble, de cette précision, de cet ordre et de cette rapidité dans les manœuvres, d'où dépend le succès de tous les mouvemens en face de l'ennemi. Les occupations de la guerre ne l'avaient pas détourné des autres soins de l'administration. Aidé des conseils du célèbre chancelier *Axel-Oxenstiern*, il réforma la justice, améliora les finances, dota les universités, établit une Compagnie des Indes. Son infatigable activité embrassait les moindres détails. Aussi grand au milieu de l'assemblée de la nation qu'à la tête des armées, il inspirait partout la confiance, l'amour et le respect. Gustave portait la bravoure jusqu'à la témérité: il regardait même comme un de ses devoirs non-seulement de diriger tous les mouvemens de ses troupes, mais de partager leurs fatigues et leurs dangers. Avant la bataille de Lutzen il avait déja reçu 14 blessures sur le champ de bataille. Quoique luthérien zélé, il respecta toujours les autres religions: *il priait Dieu*, disait-il, *de réunir tous les hommes par la charité, puisqu'il était impossible de les réunir par la foi.*

GUSTAVE III

Roslin pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE

GUSTAVE III.

Gustave III naquit le 24 janvier 1746; succéda, en 1771, à Frédéric Adolphe, roi de Suède; résolut, en montant sur le trône, de s'affranchir du joug sous lequel ses prédécesseurs avaient plié au gré de la cour de Russie et du sénat de Stockholm, confia son projet au ministre de France Vergennes; chargea les comtes de Scheffer et de Salza d'obtenir l'aveu des officiers; réunit ses gardes; s'empara de tons les postes; assembla les principaux de la diète, les fit rougir de leurs usurpations, et leur lut, à haute voix, son plan de constitution qu'ils approuvèrent en entier.

Gustave avança les militaires qui l'avaient secondé, distribua des médailles aux bourgeois, se rendit à Pétersbourg où l'impératrice parut adopter ce qu'il avait fait; mais, à peine fut-il de retour qu'il s'aperçut que des émissaires russes s'efforçaient d'insurger la Finlande. Il se hâta d'armer, obtint des subsides de la Prusse et de la Turquie; mais, malgré ces secours et son courage, sa flotte fut battue le 17 juillet 1788. Désolé par de nouvelles défaites, menacé de toute part, il parvint enfin à faire lever le siége de Gothembourg le 14 août 1790, et conclut à Varéla un traité de paix qui le délivra d'une guerre dont les suites ne pouvaient que lui être funestes.

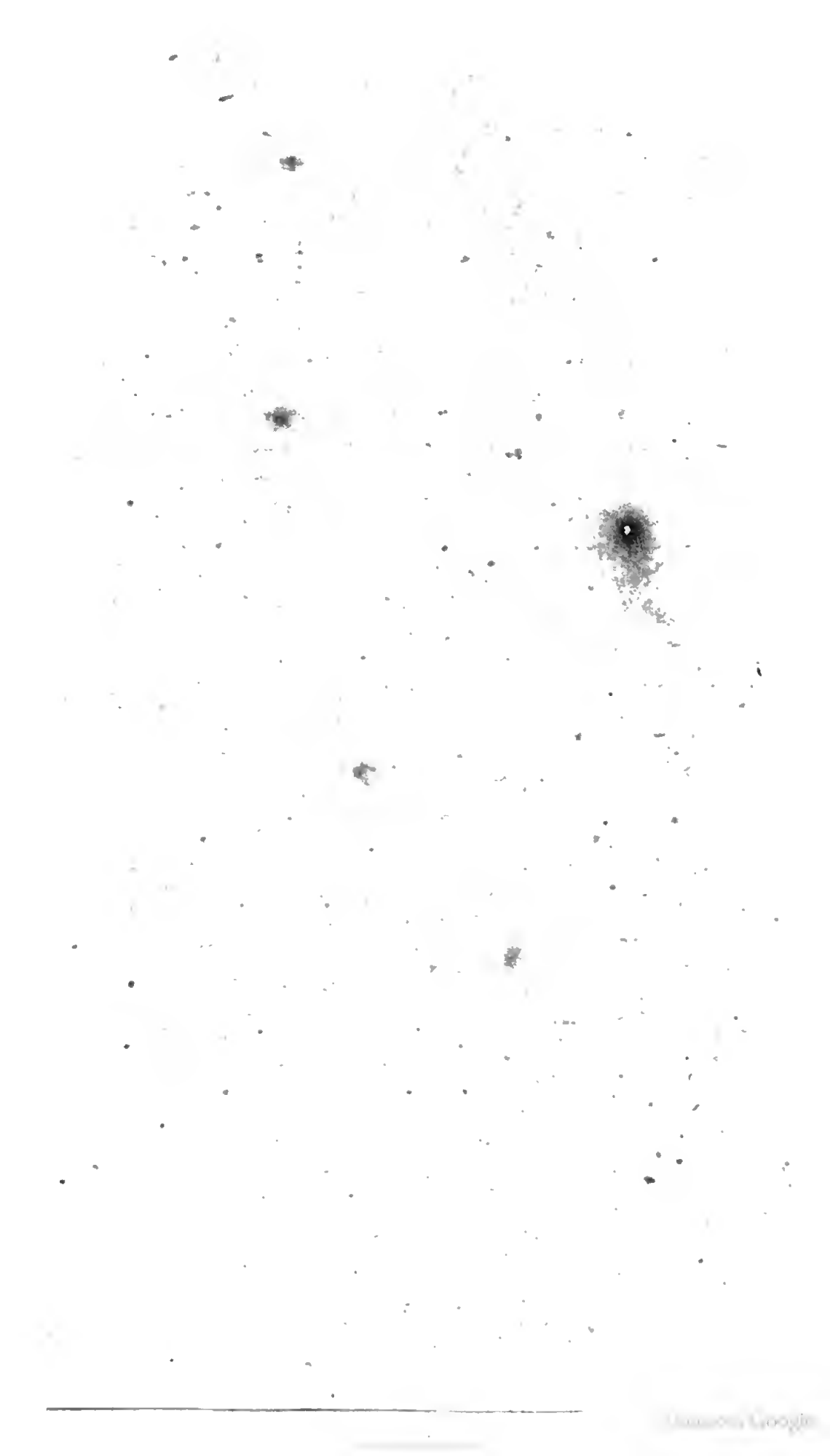
A cette époque, il promit d'être le chef de la coalition du Nord contre la France ; mais sa perte était jurée par les nobles dont il avait restreint les priviléges, et trois d'entre eux tirèrent au sort le barbare plaisir de l'assassiuer. Le sort tomba sur Ankarstroom qui, au milieu d'un bal, dans la nuit du 15 au 16 avril 1792, lui lâcha un coup de pistolet dont il mourut le 29 du même mois.

Quelques jours avant que d'expirer, il éprouva les douleurs les plus aiguës, les souffrit avec fermeté, exhorta son fils, âgé de 14 ans, à ne jamais entreprendre une expédition lointaine ; nomma régent le duc de Sudermanie, son frère ; sentit qu'il allait mourir, demanda qu'on l'approchât d'une fenêtre, regarda son peuple, communia, et rendit le dernier soupir.

Actif et courageux, Gustave avait l'abord prévenant, la figure agréable, le caractère égal, et l'esprit chevaleresque. Il protégeait la justice, animait le commerce, faisait fleurir les arts, parlait très-purement plusieurs langues, et les écrivait avec élégance.

Gustave, dans ses loisirs, cultivait la littérature : on a recueilli ses Lettres, ses Discours, et quelques Pièces de théâtre.

F. D.



P. Stent del.t Landon dirext

GUTTEMBERG.

Les abrégés, les dictionnaires répètent tous les jours *que Guttemberg inventa l'imprimerie à Mayence, en 1440 :* aucun n'avertit que chaque mot de cette ligne n'est tout au plus qu'une conjecture. Combien, dans l'histoire, de ces résultats courts et commodes dont l'autorité s'ébranle, lorsqu'on les discute ! Il n'est que trop vrai que malgré tant d'ouvrages sur l'origine de l'imprimerie, sur les lieux où fut placé son berceau, et plus de quinze villes ont revendiqué l'honneur de lui avoir donné naissance, sur le nom de ses inventeurs et sur l'époque précise de ses premières productions, l'histoire de cette grande découverte ne présente guère que des probabilités. Ce que la discussion des différens systèmes, l'examen des preuves, et surtout l'étude des premiers monumens de l'art typographique semblent prouver, c'est: 1.° que l'imprimerie tabellaire (avec des planches fixes de bois ou de métal), qui existait depuis longtemps à la Chine, a été appliquée par les Européens à l'impression des cartes et des images vers la fin du quatorzième siècle; 2.° qu'avant 1440, on avait imprimé de cette manière, soit à Harlem, soit ailleurs, d'abord des recueils d'images avec de courtes inscriptions, puis des livrets d'église ou d'école; 3.° qu'avant 1440, l'idée des types mobiles fut conçue à Strasbourg,

mais que l'exécution se borna à des essais improductifs avec des lettres sculptées sur le bois ou sur le métal ; 4.° que les caractères de fonte, tels que les nôtres, furent inventés à Mayence de 1450 à 1455, et qu'enfin une des premières productions vraiment typographiques, et peut-être la première, est la célèbre Bible latine, sans date et en 637 feuillets, qui précéda le psautier de 1457. Voici maintenant le peu que l'on sait sur Guttemberg. Son nom propre était *Henne* (Jean) *Gaensfleisch de Sulgeloch :* il naquit à Mayence vers 1398, d'une famille noble. En 1420, il alla à Strasbourg et s'y occupa *du poli des pierres et des glaces, et d'autres arts tenant au merveilleux.* Les pièces d'un procès qu'il y soutint, en 1439, attestent qu'il travaillait dès lors à l'imprimerie ; mais ces premiers essais furent sans succès. En 1445, il revint à Mayence et reprit ses travaux typographiques. En 1450, il s'associa à Jean Fust ou Faust, trouva enfin l'art de fondre les caractères, art que son ouvrier Pierre Schoeffer perfectionna ou même découvrit avec lui, et imprima la Bible latine. Guttemberg eut, en 1455, un procès avec Faust qui rompit leur société. En 1455, l'électeur de Mayence le reçut au nombre de ses gentilshommes : il est mort vers 1468. Guttemberg et Schoeffer paraissent donc se partager la gloire de l'invention de l'imprimerie : la reconnaissance publique leur associe Faust qui fournissait les fonds de l'entreprise.

F.

HALLER.

NATIONAL

Studer pinx.t *Landon direx.t*

HALLER.

Albert de Haller appartenait à une ancienne famille patricienne de Berne. Il vit le jour en 1708; et, né pour signaler son nom dans les lettres ainsi que dans les sciences, de bonne heure il devint bon poète et savant médecin.

Comme poète, il mit en vers les questions les plus abstraites de la métaphysique, et donna dans le même langage, une idée juste des productions les plus intéressantes de la nature qu'il avait étudiée, tantôt dans les riches montagnes de la Suisse, tantôt à travers les glaces qui couvrent les Alpes : il chanta les douceurs de la vie pastorale, les charmes de l'amitié, les bienfaits de la religion. Ces écrits paraissaient à peine qu'ils furent traduits en français; et, jusqu'alors inconnue, la poésie allemande offrit à l'Europe étonnée des essais dignes d'être lus chez les peuples même qui, depuis des siécles, se disputaient l'empire des lettres. Ce fut aussi en vers qu'il consacra la mémoire des trois femmes qu'il avait épousées.

Haller étudia la médecine sous Boerhaave : ce ne fut point par la pratique qu'il se rendit célèbre, mais par les connaissances les plus profondes en anatomie, en chirurgie et en botanique. Il enseigna ces trois sciences, d'abord à Berne, ensuite à l'université de Gottingue où il fut appelé par

George II ; il en obtint des fonds pour des établissemens non moins utiles les uns que les autres. Dix-sept ans après, il revint à Berne et s'occupa du bonheur de ses compatriotes, comme il s'était occupé de celui des habitans de Gottingue.

Haller aimait le travail au point qu'un jour s'étant cassé le bras droit, il essaya aussitôt s'il pourrait écrire de la main gauche. Ce travail obstiné n'altéra point ses forces, mais peu-à-peu, il pressentit qu'elles ne résisteraient pas à des douleurs internes qu'il éprouvait depuis longtemps ; il voulut savoir ce qu'en pensait son médecin qui eut le courage de lui répondre qu'il ne passerait pas l'automne : Haller l'écouta sans se troubler, continua sa manière de vivre, suivit avec exactitude le dépérissement de sa santé, tâta son pouls toutes les fois qu'il ressentit de l'affaiblissement, et dit un soir à son médecin : « Mon ami, l'artère ne bat « plus. » Ces mots furent les derniers qu'il prononça ; et, le 12 décembre 1777, il mourut âgé de 69 ans. A peu près à la même époque, on eut à regretter Jussieu, Rousseau et Voltaire. La nature met des siécles à produire quelques grands hommes, et, dans un instant, la mort nous les enlève.

Parmi les nombreux ouvrages de Haller, on distingue sa *Physiologie*, son *Traité sur la formation des os*, et son *Système sur l'irritabilité* qu'avant lui aucun savant n'avait bien connue.

Z.

HALLEY.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Philippe pinxt *Landon dirext*

HALLEY.

Cet homme célèbre, un des plus grands noms en astronomie dont l'Angleterre s'honore et que l'on puisse citer, naquit à Londres en 1656. La littérature occupa ses premières années; mais son génie le poussait vers l'étude de l'astronomie. A l'âge de dix-neuf ans, un problême très-difficile qu'il résolut très-facilement détermina le gouvernement à l'envoyer à l'île Sainte-Hélène, l'établissement le plus méridional que les Anglais possédassent alors. Ce voyage fut utile au progrès de la science, et valut à l'auteur la place de professeur de géométrie à Oxford, vacante par la mort de Wallis. Ses travaux et sa réputation le firent choisir pour succéder à Flamsteed dans celle d'astronome du roi. Halley, qui aurait pu s'enrichir par ses ouvrages en faveur de la navigation, ne les fit servir qu'à sa propre gloire. La seule place qu'il voulut accepter fut celle de contrôleur des monnaies de Chester. La société royale de Londres le nomma son secrétaire, et l'académie des sciences de Paris le reçut au nombre de ses associés. Ce grand homme mourut à l'observatoire de Greenwich, le 25 janvier 1742, âgé de quatre-vingt-six ans.

Il joignit aux connaissances les plus étendues le caractère le plus affable, le plus doux et le plus généreux. La science chez lui n'avait pas éteint l'imagination, et l'imagination ne l'emportait pas

sur le jugement. Sa gaieté, son esprit, ses réponses ingénieuses, le firent rechercher par les meilleures compagnies. Un étranger, qui oublia quelque temps la couronne pour s'en montrer plus digne, Pierre-le-Grand, vit, aima et consulta Halley. Il lui demanda des conseils sur l'établissement de ses flottes et sur les sciences et les arts, qu'il voulait introduire dans ses états. Halley, ami et sectateur de Newton, fut juste envers Descartes. Ardent en amitié, indifférent sur la fortune, il connut le prix de la médiocrité, et ne voulut jamais en sortir.

Plusieurs des ouvrages de ce savant ont été traduits en français; tels que son *Catalogue des étoiles de l'hémisphère austral*, Londres, 1678, in-4°, donné la même année à Paris, in-12, avec la traduction; ses *Tables astronomiques*, traduites d'abord par l'abbé Chappe d'Hauteroche, sur l'édition de Londres, de 1749, et publiées à Paris en 1754, in-8°, et ensuite par M. de Lalande, Paris, 1759, in-8°. On a encore de M. Halley une édition et traduction des *Oeuvres géométriques d'Apollonius de Perge;* une édition des *Sphériques de Ménélaüs;* un *Abrégé de l'astronomie des comètes;* un *Mémoire sur un télescope* de son invention, qui fit beaucoup de bruit dans le temps; plusieurs autres excellens traités de géométrie, d'astronomie et de physique, et quelques vers latins. **Ph. L. R.**

HAMILTON.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

B. pinx.t *Landon direx.t*

HAMILTON.

Antoine, comte d'Hamilton, sortait d'une très-ancienne maison de l'Ecosse. Il naquit en Irlande l'an 1646, et passa successivement d'Angleterre en France, et de France en Angleterre, à l'époque où Charles II fut tour-à-tour détrôné et rappelé dans ses états. Moins heureux encore que son frère ne l'avait été, Jacques II, privé de sa couronne, vint se réfugier à Saint-Germain; Hamilton le suivit, et passa le reste de ses jours à Paris où il retrouva sa sœur qu'il avait mariée au comte de Grammont. Celui-ci l'avait connue à Londres, en était devenu amoureux; lui avait promis de l'épouser, et cependant il partit sans songer à tenir sa parole. Aussitôt Hamilton court après l'infidèle, bien résolu de se battre avec lui, s'il hésitait à tenir ses engagemens, l'atteint au bout de quelques milles, et lui demande s'il n'a rien oublié en quittant la capitale : « Rien autre chose « que d'épouser votre sœur, lui répondit le Comte, « et je vous suis. »

Né avec beaucoup d'esprit, Hamilton avait l'imagination brillante, le goût fin, le jugement sûr, un style élégant, soit dans ses vers, soit dans sa prose; et, quoiqu'il fût plus courtisan que poète, on aimait à lire ses ouvrages parmi lesquels il faut distinguer son *Epître au comte de Gram-*

mont. On y retrouve les grâces et la naïveté de Chapelle et de Chaulieu.

Beaucoup plus gai la plume à la main qu'il ne l'était dans la société, Hamilton avait pour la satyre un penchant que rien ne put diminuer; mais la bonté de son cœur lui faisait pardonner ce défaut qui souvent lui fut reproché par sa sœur, l'une des plus aimables femmes de son temps.

Il mourut, en 1720, âgé de 74 ans. Dans ses œuvres recueillies en 6 volumes in-12, 1749, on trouve *Zénéide*, mélange assez médiocre de faits historiques et d'événemens fabuleux; les *4 Facardins*, enchaînement d'aventures sans dénouement; *le Bélier*, conte amusant et ingénieux; *Fleur-d'Epine*, inférieure au précédent; enfin les *Mémoires du comte de Grammont* qui sont moins un livre qu'une conversation pleine de feu et de saillies que Voltaire appelle de prétendus bons mots; mais dût-on en condamner quelques-uns, on s'amuse d'une infinité d'autres qu'Hamilton a répandus dans cette production avec une facilité, un naturel qu'il est rare de rencontrer.

D. F.

HAMPDEN.

Houbraken del.t London direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EM... NAPOLI

HAMPDEN.

John Hampden, fameux patriote anglais, né en 1594, membre de la chambre des communes en 1626, devint bientôt un des chefs du parti populaire. Il était, ainsi que Cromwel, du nombre de ces puritains zélés qui s'étaient embarqués, en 1637, pour aller dans le nord de l'Amérique jouir du libre exercice de leur religion, et que le conseil du roi empêcha de mettre à la voile. La même année, Hampden, déterminé à s'exposer à tout plutôt que de paraître autoriser par sa soumission la perception d'une taxe levée sans le consentement du parlement, refusa de payer l'impôt pour l'armement et l'entretien des vaisseaux, et fut traduit devant les tribunaux. L'événement de ce procès ne pouvait pas être douteux : malgré l'éloquence et la force des raisonnemens des défenseurs d'Hampden, il perdit sa cause, mais il parvint au but qu'il s'était proposé, et la conservation de la constitution et de la liberté devint le sujet de tous les entretiens. Hampden, membre du parlement de 1640, y brilla par l'ardeur de son patriotisme et par sa modération, par son courage et sa prudence. Lorsque Charles Ier, cherchant à ramener les esprits, forma le projet de faire entrer dans les places les chefs du parti populaire, Hampden fut choisi pour être précepteur du prince de Galles. Il était un des membres du parlement que le comte de Straffort se proposait

d'accuser comme ayant excité les Ecossais à la révolte, et il fut un de ceux qui furent chargés, en 1641, d'accompagner Charles en Ecosse, pour observer ce prince, sous prétexte de veiller à l'exécution du traité de pacification. Enfin, il était un des cinq membres qu'en 1642 le roi accusa de haute trahison, comme tendant à lui enlever son autorité. Cette démarche fit connaître aux communes leur force et la faiblesse du monarque, et la guerre civile ne tarda pas à éclater. Hampden se mit à la tête d'un régiment d'infanterie, fut blessé dans une des premières escarmouches, et mourut huit jours après, en 1643. Le roi, soit générosité, soit politique, avait offert de lui envoyer son chirurgien. Sa mort répandit la consternation dans son parti, et fut un sujet de joie pour les royalistes.

La mémoire d'Hampden est encore en vénération chez les Anglais : ils le comparent à Caton et à Marcus Brutus. Cependant Hume, en rendant justice à ses qualités et à ses vertus, semble lui refuser le titre de bon citoyen, et ne décide pas s'il fut guidé par l'ambition, ou seulement par l'amour de la patrie. Les événemens qui suivirent la mort d'Hampden ne peuvent-ils pas aussi donner à penser qu'il est peut-être mort à temps pour sa gloire ?

M.

HANDEL.

BIBLIOTECA NAZIONALE

Hudson pinx.t Landon direx.t

HANDEL.

La nature semble avoir prodigué à certains peuples les moyens de briller dans les arts, et les avoir refusés aux habitans de quelques climats. C'est ainsi que les Italiens paraissent tous nés pour la musique ou la peinture, tandis que l'Angleterre peut à peine se vanter d'avoir produit un ou deux peintres véritablement dignes de quelque réputation, et ne peut citer aucun musicien célèbre né dans son enceinte: tous ceux qui, jusqu'à présent, s'y sont fait un nom dans la musique étaient des étrangers. Celui de ces virtuoses qui a eu le plus de succès auprès de la nation anglaise est Jean-Frédéric Handel, né à Halle en Saxe, en 1684, avec des dispositions si extraordinaires, que dès l'âge de dix ans il composa des sonates qui ont paru dignes d'être conservées jusqu'à ce jour. Fort jeune encore il alla se perfectionner en Italie, où l'on admira ses talens. Il revint de bonne heure dans sa patrie, et sept ans après, cédant aux invitations réitérées qu'il recevait d'Angleterre, il y passa en 1710. Il y fut accueilli avec transport : on fut charmé de ses opéras, et sur-tout de ses oratorios, que l'on répète encore dans la Grande-Bretagne avec le plus grand succès. L'enthousiasme qu'ils excitèrent fut tel, que le docteur Arbuthnot disait à Pope, au sujet d'Handel. « Faites-vous de son talent la plus haute idée qu'il « vous sera possible, et vous serez encore beaucoup

« au-dessous de la réalité ». Handel fut comblé de biens et d'honneurs. Il méritait la considération dont il jouissait, par la franchise et la simplicité de son caractère. Fier de son talent, il conserva sa liberté et son indépendance, et ne fut jamais l'esclave de ses protecteurs. Convaincu de sa supériorité, jamais il ne parut jaloux des talens de ses rivaux, il leur rendit toujours justice, et ne méconnut point dans l'opulence ceux qui avaient été ses amis dans des circonstances moins heureuses.

Handel était uniquement occupé de son art. La satisfaction la plus vive se peignait dans ses traits et dans toute sa personne, lorsqu'il était content de l'exécution de sa musique; mais, dans le cas opposé, sa mauvaise humeur éclatait, alors il n'était plus maître de lui-même, et souvent sa vivacité l'emporta hors des bornes. Sa musique est pleine d'harmonie, de noblesse et d'expression. Il n'était pas seulement compositeur, il excellait sur presque tous les instrumens; il enchantait en jouant de la harpe, et ne charmait pas moins sur le violon, le clavecin et le hautbois. Dans sa vieillesse il devint aveugle, mais cela ne l'empêcha pas de composer et de faire exécuter ses productions. Handel mourut à Londres en 1759, laissant une fortune considérable. Il fut enterré à Westminster, où un monument lui a été érigé par ses ordres et à ses frais.

M.

D'HARCOURT.

NAPOLI

Mignard pinx.t *Landon direx.t*

D'HARCOURT.

Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, joignit les avantages du mérite à ceux de la fortune. Issu du sang le plus illustre, il fut un des plus heureux capitaines de son temps; aussi disait-il que *si la guerre a des revers imprévus, elle a quelquefois des succès qu'on n'aurait osé se promettre.*

Né au commencement du dix-septième siécle, le comte d'Harcourt se distingua, dès l'année 1620, à la bataille de Prague. Les siéges de Montauban, de l'Ile-de-Ré, de la Rochelle, furent les théâtres où se signala sa valeur. Il chassa, en 1637, les Espagnols des îles Lerins, et, deux ans après, défit, avec 8,000 hommes, près de Quers en Piémont, 20,000 Espagnols. Il gagna, devant Cazal et Turin, deux combats importans, et mit aussitôt le siége devant cette dernière place; le prince Thomas de Savoie, qui y était enfermé, assiégeait lui-même la citadelle, tandis que le comte d'Harcourt pressait la ville, et était à son tour assiégé dans son camp par le général Léganes: la plus affreuse disette fut pour le camp des Français la suite de cette singulière position; mais elle n'arrêta point les opérations de l'armée, le comte d'Harcourt disait qu'il *leverait le siége, lorsque ses chevaux auraient mangé toute l'herbe qui était autour de Turin, et ses soldats tué tous les chevaux de l'armée.* Cette

résolution n'était pas la suite de l'indifférence du chef, pour les souffrances de ses troupes; aucun général ne prit autant de soin de ses soldats, et n'en fut plus aimé : ce fut à ce siége qu'il fit distribuer aux malades et aux blessés, le vin destiné à sa table. La ville se rendit; Harcourt vainquit encore devant Yvrée, fit lever le siége de Chivas, et prit Coni. Le gouvernement de Guienne et la charge de grand écuyer de France furent les récompenses de tant de services.

Ce grand capitaine posa un instant les armes, et fut envoyé en 1643 en Angleterre, pour offrir la médiation de la France entre le roi et le parlement; mais l'animosité des partis était déja trop grande, pour que cette négociation eût du succès. Nommé, en 1645, vice-roi de Catalogne, la campagne qu'il y fit fut signalée par la prise de plusieurs villes et le gain de la bataille de Liorens. La levée du siége de Lérida fut l'unique revers qu'essuya le comte d'Harcourt pendant sa longue carrière militaire.

Envoyé quelque temps après dans les Pays-Bas, il prit Condé, Maubeuge et le Château de l'Ecluse; mais ce qu'il y eut de plus glorieux peut-être, ce fut d'arrêter la marche du Grand Condé, et de le forcer enfin à quitter la Guienne. On est fâché de voir après cela le comte d'Harcourt se joindre aux ennemis de l'état; mais cette courte erreur doit être effacée par l'importance des services qu'il rendit à la France. Il mourut subitement, en 1666, à l'âge de 65 ans.

M.

DE HARCOURT.

Hyac. Rigaud pinx.t *Lan. dirx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LE MARÉCHAL D'HARCOURT.

Henri de Beuvron, né en 1654, d'une famille noble et ancienne de Normandie, après avoir fait ses premières armes sous Turenne, continua à servir avec la plus grande distinction. Lieutenant-général en 1693, il contribua puissamment au gain de la bataille de Nerwinde, par la diligence avec laquelle il ramena les troupes qu'il commandait, quoiqu'éloignées de sept lieues, et par la valeur et l'habileté avec lesquelles il combattit à leur tête.

Quatre ans après, en 1697, envoyé ambassadeur en Espagne, il ne montra pas moins de talent dans cette nouvelle carrière, et justifia pleinement le choix de Louis XIV.

Charles II était prévenu contre la France, et l'épouse de ce prince, à la tête d'un parti puissant et nombreux, était ouvertement déclarée en faveur de la maison d'Autriche. Harcourt fut mal reçu : trois mois s'écoulèrent avant qu'il pût seulement avoir audience du roi. Sans se rebuter, et surmontant tous les dégoûts, il employa ce temps à ramener les esprits, et par sa magnificence, ses largesses, sa dextérité et l'agrément de ses manières, il parvint à se concilier tous les cœurs, et à changer en bienveillance cette antipathie que la nation espagnole nourrissait contre les français depuis les guerres de Naples et du Milanais; aussi, quoique rien n'ait été terminé pendant son ambassade, il est

regardé comme le premier mobile de la révolution qui se fit alors dans le gouvernement et dans les esprits, et dont le résultat fut de placer Philippe V sur le trône d'Espagne.

Il fut fait duc en 1700, et reçut en 1703 le bâton de maréchal de France. Il commanda, en 1709, l'armée sur le Rhin, et fut créé duc et pair la même année. Il commanda encore l'armée en 1711 et 1712, et Louis XIV lui donna une dernière marque de confiance en le nommant du conseil de régence pendant la minorité de son successeur. Le maréchal d'Harcourt mourut en 1718.

C'était, dit Saint-Simon, un beau et vaste génie, un esprit charmant, mais d'une ambition sans bornes. Saint-Simon lui reproche encore une avarice sordide et une hauteur insupportable; « mais, ajoute-« t-il, il avait un art merveilleux pour déguiser « ces défauts, et une adresse sans égale à manier « les esprits ». La conduite du maréchal d'Harcourt en Espagne peut faire douter de l'équité de Saint-Simon à son égard, et nous acquiescerons plus volontiers au jugement de l'abbé de Saint-Pierre, qui dit que le maréchal d'Harcourt fut excellent officier, bon négociateur, peu courtisan, et bon citoyen.

L. M.

HARVEY.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Bonnet pinx.t *Landon direx.t*

HARVEY.

Guillaume Harvey, anatomiste à jamais célèbre par la découverte de la circulation du sang, naquit à *Folkston*, dans le comté de *Kent* en 1577, fit ses premières études à *Cambridge*, et devint ensuite à *Padoue* l'élève de *Fabrice d'Aquapendente*. Il est probable que les découvertes de son maître sur les valvules des veines, le conduisirent à la sienne sur la marche du sang. Le fameux Servet paraît avoir eu quelque idée de la circulation; *Cæsalpin* a indiqué assez clairement celle qui se fait dans le poumon; mais *Harvey* est bien certainement le premier qui ait démontré la circulation générale par des expériences directes et propres à convaincre les bons esprits. Il l'enseignait dès 1619, mais il ne la publia qu'en 1633. Sa théorie triompha promptement des objections qu'on lui opposa, et il eut le bonheur de la voir généralement adoptée de son vivant. Ses contemporains lui érigèrent même une statue; honneur bien rare pour ceux qui n'ont fait que des découvertes utiles. Il fut premier médecin des rois Jacques I et Charles I. Celui-ci lui donna les moyens de travailler à un Traité sur la Génération; mais la maison d'Harvey ayant été pillée pendant les troubles de la fin du règne de ce prince, une grande partie de l'ouvrage se perdit, et ce qui en reste n'aurait pas même été publié, si

Georges Ent n'eût fait en quelque sorte violence à l'auteur, pour l'engager à laisser imprimer son livre en 1651. *Harvey* y démontre que tous les corps vivans doivent leur origine au développement des germes, et c'est comme dans son Traité de la Circulation, par la voie des expériences qu'il le prouve. Ce grand homme avait autant de modestie que de génie; il la témoigna par la manière douce dont il répondit à ses adversaires, et surtout à *Riolan* qui l'avait attaqué avec violence. Il eut l'air de prendre pour juge cet homme sur lequel il avait tant de supériorité. *Harvey* mourut en 1657, âgé de 80 ans.

C. V.

HÉLOISE.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE - RÉSERVE

Landon direx.

HÉLOÏSE.

Les événemens qui ont fait la destinée d'Héloïse et rempli sa vie sont compris dans la notice sur Abailard. Que pourrait-on ajouter à l'opinion universelle sur les dons qu'elle avait reçus de la nature, sur son esprit, et principalement sur la tendresse incomparable de son cœur, sur la noblesse, le dévouement, la constance de son amour?

L'antiquité n'a aucune femme qu'elle puisse mettre en parallèle avec cette Française, née dans un de nos siècles les plus barbares. Mais comme sa mémoire est chérie des cœurs aimans, et que leur sympathie, ce bel apanage de la nature humaine, doit se plaire à compatir aux maux qu'éprouva Héloïse, je vais parler d'elle encore avec assez d'étendue.

Dès l'âge de dix-sept ans, elle était célèbre, pour son esprit, son instruction, sa beauté. Ce fut vers cet âge qu'elle connut Abailard. Elle savait les langues savantes, et se livrait alors à l'étude des philosophes du portique et de l'école péripatéticienne. Pierre le vénérable la loue d'avoir substitué dans la suite l'Evangile à la logique, S. Paul à la physique, et Jésus à Platon. Or, Héloïse n'eût pas le temps d'apprendre beaucoup de philosophie d'Abailard: ils avouent l'un et l'autre que les heures destinées à l'étude étaient données à l'amour. Jusqu'à sa fuite en Bretagne, le bonheur remplit son ame tout entière; il ne restait point de vide pour

philosopher. Les orages causés par le chanoine Fulbert, oncle d'Héloïse, avant et après le mariage, ne lui permirent guère d'étudier encore : enfin, l'intervalle du mariage à la catastrophe d'Abailard dût être court, et de ce moment, Héloïse appartint toute au malheur : l'ambition de s'instruire dut cesser d'être une passion. Ainsi elle avait acquis, vers dix-sept ans, toutes les connaissances qui ont fait la brillante renommée de son esprit.

Elle devint mère à dix-huit ans environ, et l'on peut conjecturer qu'elle était religieuse à-peu-près à vingt. Abailard ayant vécu vingt-neuf ans après l'attentat commis sur lui, et Héloïse ayant survécu vingt-un ans, il en résulte qu'elle parvint à une vieillesse très-avancée. Voilà pour les faits. L'authenticité des principaux événemens qui concernent ces deux personnages est hors de tout doute. Ils sont consignés dans les monumens historiques de cette époque, mais sur-tout dans les lettres originales qu'ils s'écrivirent après leur séparation, et qui ont été publiées au commencement du dix-septième siècle. Elles sont en latin ; et quoique Pope et Colardeau aient employé leurs beaux talens à les embellir, c'est encore dans le texte original qu'on sent mieux l'ame d'Héloïse. On en pourra juger par quelques citations que nous avons cru devoir faire, pour donner à cette notice le caractère de la vérité.

C'est par la noblesse, le courage de son dévouement, l'abandon absolu d'elle-même, qu'Hé-

loïse est plus extraordinaire. Son amant fut son univers. Elle ne s'appartint plus, du moment où elle aima jusqu'à son dernier soupir. Amante, elle refusait d'épouser celui qu'elle adorait, pour qu'il ne dût qu'à lui-même, et non à des devoirs, tout l'amour qu'elle voulait lui offrir sans cesse. Les intérêts d'Abailard semblant d'accord avec cet idéal d'amour, non-seulement il en coûtait peu à Héloïse de sacrifier sa réputation, son honneur, mais elle trouvait une jouissance de plus à s'immoler sans réserve à son amant. On eut beaucoup de peine à lui faire accepter le titre et les droits d'épouse. Colardeau n'a fait que traduire en beaux vers les motifs qu'elle employa pour repousser le mariage. On peut comparer les expressions simples, touchantes et énergiques d'Héloïse elle-même, avec celles du poète heureux imitateur: celui-ci s'adresse à Abailard, et dit :

Tu le sais, quand ton ame, à la mienne enchaînée,
Me pressait de serrer les nœuds de l'hyménée,
Je t'ai dit, Cher amant, hélas ! qu'exiges-tu ?
L'amour n'est point un crime, il est une vertu :
Pourquoi donc l'asservir à des lois tyranniques ?
Pourquoi le captiver par des nœuds politiques ?
L'amour n'est point esclave, et ce pur sentiment
Dans le cœur des humains naît libre, indépendant.
. . . . . .
. . . . . .
Crois moi, l'hymen est fait pour des ames communes,
Pour des amans livrés à l'infidélité :
Je trouve dans l'amour mes biens, ma volupté ;

Le véritable amour ne craint point le parjure.
Ne cherchons, en un mot, que l'amour dans l'amour.

. . . . . .

. . . . . .

Que le plus grand des rois descendu de son trône,
Vienne mettre à mes pieds son sceptre et sa couronne,
Et que, m'offrant sa main pour prix de mes attraits,
Son amour fastueux me place sous le dais ;
Alors on me verra préférer ce que j'aime
A l'éclat des grandeurs, au monarque, à moi-même.
Abailard, tu le sais, ton trône est dans mon cœur.
Ton cœur fait tous mes biens, mes titres, ma grandeur :
Méprisant tous ces noms, que la fortune invente,
Je porte avec orgueil le nom de ton amante.

Voici la traduction littérale du texte d'Héloïse.

« Jamais, Dieu le sait, je n'ai cherché autre « chose en vous que vous-même. C'est pour vous « seul que j'ai brûlé, et non pour ce qui peut me « revenir de vous. Je n'ai rien espéré des droits du « mariage, ni de ses contrats. Ni ma volonté, ni « mes plaisirs même n'ont été comptés pour rien : « je n'ai cherché, vous le savez, qu'à vous plaire, « qu'à vous obéir. Si le titre d'épouse paraît plus « grand et plus saint, celui d'amie, de maîtresse, « et même, si vous le voulez encore, le mot hon- « teux qui ne signifierait qu'une femme vouée à vos « plaisirs, m'aurait toujours semblé plus doux. (*)

(*) Et si uxoris nomen sanctius ac validius videtur, dulcius mihi semper extitit amicæ vocabulum ; aut si non indigneris concubinæ vel scorti. Ut quò me videlicet prote amplius humiliarem, ampliorem apud te consequerer gratiam, et sic etiàm excellentiæ tuæ gloriam minùs læderem.

« Car plus je me serais humiliée pour vous, plus « j'aurais espéré que vous m'en eussiez tenu compte, « et moius j'aurais porté d'atteinte à votre gloire..... « Je prends Dieu à témoin que si Auguste, souve- « raiu du monde entier, m'eût offert pour toujours « son trône et son empire, je serais plus heureuse, « plus fière d'être votre maîtresse et d'en porter le « nom, que du titre d'impératrice; car ce ne sont ni « les richesses ni la puissance qui rendent meilleurs: « ils sont des dons de la fortune; on est meilleur « par l'effet de la vertu. Une femme qui épouse plus « volontiers un homme parce qu'il est plus riche, « et qui desire ce que possède son époux plus que « sa personne, a l'ame vénale. Ce n'est pas du sen- « timent qu'on doit à cette femme, mais le prix d'un « marché : elle se prostituerait à nn plus riche en- « core, si elle le pouvait. »

Toutes les expressions passionnées qu'a si bien saisies Colardeau, ont été inspirées par l'original, et l'on n'est même jamais parvenu à les bien rendre toutes. Par exemple, cette phrase si précise où Héloïse dit : « qu'au lieu de gémir aux pieds des « autels sur ses fautes passées, elle y soupire la « perte de ses plaisirs ». *Quæ cùm ingemiscere debeam de commissis, suspiro potiùs de amissis,* sera préférée à ces deux vers de Colardeau :

« Cependant Abailard dans cet affreux séjour,
« Mon cœur s'enivre encore des poisons de l'amour. »

Mais que ceux qui suivent cxpriment bien les sentimens d'Héloïse !

« Je te quittais.... Dieu même avait peine à le croire!
« Hélas! qu'à juste titre il soupçonnait ma foi!
« Je me donnais à lui, quand j'étais toute à toi. »

Ce que ces lettres si tendres ont de plus étonnant, c'est d'avoir été écrites bien des années après la séparation des deux amans. Pour obéir à Abailard, Héloïse s'était d'abord retirée chez les religieuses d'Argenteuil; par son ordre encore elle s'y fit religieuse, avant que lui-même se fît moine à Saint-Denis. Cet extrême sacrifice qu'on reproche à Abailard ne coûta pas plus à Héloïse que les autres. « C'est votre volonté, lui écrit-elle, et non « ma dévotion qui m'a forcée de soumettre ma jeu- « nesse à la règle d'un monastère. Si vous ne m'en « tenez aucun compte, c'est donc en vain que je « me suis sacrifiée, car quelle récompense puis-je « attendre de Dieu, pour lequel je n'ai rien fait »? Ces reproches, qui pourraient avoir l'accent de l'indignation, ou du moins quelque amertume, puisqu'Abailard avait laissé Héloïse comme en oubli aussitôt après qu'elle se fut immolée, ne sont que pathétiques et tendres (*).

(*) « Je vous ai précédé dans les vœux monastiques que vous « avez faits. Vous avez craint sans doute que je ne suivisse « l'exemple de la femme de Loth, et vous avez fait précéder « mon sacrifice au vôtre. Je n'ai gémi, je n'ai rougi que du peu « de confiance que vous aviez en moi, qui, Dieu le sait, n'au- « rais pas balancé à vous suivre, à vous précéder même, aux « enfers, si vous l'aviez ordonné; car mon esprit m'avait « abandonné pour être avec vous. Et s'il n'est pas avec vous « actuellement, il n'est nulle part; car il ne peut absolument

Plusieurs années s'étaient donc écoulées depuis qu'Héloïse avait fait ses vœux, sans avoir reçu aucune lettre d'Abailard, lorsque le hasard lui mit sous les yeux celle que l'ingrat écrivait à son ami Foulques, prieur de Deuil, près de Montmorency, pour le consoler de quelques chagrins, par le récit de tout ce que lui, Abailard, avait souffert. Il y parlait avec sensibilité d'Héloïse et de leurs amours. A ce langage, et aussi à l'exposé des maux qu'avait supportés et qu'éprouvait encore son amant, le cœur d'Héloïse se rouvrit et tout ce qu'il avait senti, ce qu'il n'avait pas cessé de sentir, s'exhala dans une première lettre qui renoua leur correspondance. Dans le petit nombre de lettres qui subsistent, Héloïse est toujours elle-même ; mais Abailard n'est plus que l'ombre de ce qu'il avait été : c'est un directeur de conscience.

« exister sans vous. Mais faites en sorte qu'il soit bien avec « vous, je vous en conjure ; et il le sera si vous en avez pitié, « si vous lui rendez amour pour amour, de petits sacrifices « pour de très-grands, et des mots pour des choses. »

« Properantem te ad Deum secuta sum habitu, imo præcessi. Quasi enim memor uxoris Loth retro conversæ prius me sacris vestibus et professione monasticâ quam te ipsum Deo mancipasti, in quo fateor uno minùs de te me confidere vehementer dolui atque erubui. Ego autem, Deus scit, ad vulcania loca te properantem præcedere vel sequi pro jussu tuo minimè dubitarem. Non enim mecum animus meus, sed tecum erat. Sed et nunc maximè si tecum non est, nusquàm est ; esse vero sine te nequaquam potest. Sed ut tecum benè sit age, obsecro. Benè autem tecum fuerit, si te propitium invenerit, si gratiam referas pro gratiâ, modicâ pro magnis, verba pro rebus. »

On a dit déja qu'Héloïse aima toujours Abailard, et qu'elle le pleura pendant les vingt ans qu'elle lui survécut.

Leurs restes sont maintenant au Musée des Monumens Français, ou des Petits-Augustins.

On a mesuré et dessiné l'ossification de la tête d'Héloïse, et d'après les règles de l'art, on a fait sur ces données un buste qui représente cette illustre et adorable femme.

Les ossemens d'Héloïse et d'Abailard sont réunis dans un monument placé dans le jardin.

Parmi tant de débris des grandeurs et des célébrités, il en est peu qui parlent à l'ame; mais à l'approche du tombeau d'Héloïse, le cœur s'émeut; des sensations d'un autre ordre succèdent à la froide tristesse qu'inspirent des marbres voués au seul orgueil du rang.

J.

HELVÉTIUS.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

L. M. Vanloo pinx.t *Landon direx.t*

HELVÉTIUS.

Claude-Adrien Helvétius naquit à Paris en 1715. Son grand-père, médecin hollandais, avait quitté sa patrie pour venir s'établir en France : il fut anobli par Louis XIV. Son père, premier médecin de la reine, conseiller d'état, et membre de l'Académie des sciences, mourut en 1755, regretté du pauvre, et laissant des ouvrages estimés. Helvétius annonça très-jeune les plus heureuses dispositions et le goût le plus vif pour les lettres : il dut ses premiers succès à ce célèbre père *Porée*, très-bon maître, quoique assez mauvais modèle, qui possédait si parfaitement le talent de connaître la mesure d'esprit et le caractère de ses élèves, d'en deviner et d'en hâter le génie. Destiné par sa famille aux emplois de la finance, Helvétius obtint à 23 ans une place de fermier général. Il en exerça les fonctions pendant 13 ans, donna ensuite sa démission, épousa mademoiselle de Ligneville, fille d'une très-grande naissance, mais privée de fortune, et se livra désormais, sans réserve et sans distraction, aux douceurs de la vie de famille, à l'exercice de la bienfaisance, au commerce des gens de lettres et à l'étude de la philosophie. Il est mort de la goutte, le 26 décembre 1771 : sa veuve lui a survécu près de 30 ans. « Peu d'hommes, dit S. Lambert, ont été traités mieux que lui par la nature. Il en avait reçu le

beauté, la santé et le génie. Ses traits étaient nobles et réguliers. Ses yeux exprimaient ce qui dominait dans son caractère, la douceur et la bienveillance. »

Helvétius doit sa célébrité au Livre *de l'Esprit* qu'il donna en 1758. La publication de cet ouvrage eut un éclat qui valut à l'auteur de longues et vives persécutions. Tous les intérêts se réunirent contre un livre qui, selon l'expression d'une femme d'esprit, *disait le secret de tout le monde :* des journalistes le déchirèrent, la Sorbonne le censura, l'Inquisition de Rome, sollicitée par le clergé de France, le condamna, le parlement le poursuivit, le conseil le supprima. En butte à tant d'ennemis, obligé même à une rétractation qu'il accorda à la sûreté de son censeur, Helvétius fut du moins soutenu par les suffrages des hommes de lettres les plus distingués de son temps : peut-être aussi fut-il consolé par les plaisirs de cette gloire qu'il avait tant désirée et qu'il payait si cher. Son livre, traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, fut partout lu avec avidité. Hume et Robertson en parlèrent comme d'un ouvrage supérieur ; la Suède, la Russie, l'Allemagne et l'Italie retentirent d'éloges non moins honorables ; deux cardinaux unirent même, mais en secret, leur suffrage à celui du public ; l'un deux mandait à l'auteur qu'on ne concevait pas à Rome la sottise et la méchanceté de ses ennemis. Il serait étranger au plan de cet ouvrage de présenter une analyse étendue du Livre *de*

l'Esprit, et du Traité *de l'homme et de ses facultés*, qui fut publié un an après la mort de l'auteur, et qui n'est en quelque sorte que le complément et le commentaire du premier. Nous nous contenterons donc de jeter un coup-d'œil rapide sur ce qu'on peut appeler la philosophie d'Helvétius. Comme métaphysicien, il appartient à l'école de Locke. Mais s'il a suivi la méthode de ce grand maître, il n'a rien ajouté à sa doctrine: souvent il l'a obscurcie, et presque tous les pas qu'il a voulu faire au delà ont été marqués par des erreurs. Locke avait développé et démontré cette vérité reconnue par les anciens, que toutes nos idées viennent des sens: Helvétius a voulu trancher la difficulté devant laquelle s'était arrêté le philosophe anglais; il a avancé que tout se réduit chez l'homme à la sensibilité physique, et il a manqué de preuves. Locke avait dit que nous naissons disciples des objets qui nous environnent: Helvétius a été plus loin, il a soutenu que la nature fait les hommes égaux et que l'éducation seule les distingue; et cette assertion, démentie par les faits, n'a plus été qu'un sophisme. Comme moraliste, Helvétius mérite une réputation distinguée; il a des droits incontestables à l'estime de tous ceux qui attachent quelque importance à la connaissance de l'homme, de ceux surtout qui se trouvent chargés du soin de son bonheur. Montaigne, guidé par son génie, substitua le premier à de vaines théories,

la véritable philosophie morale, celle que l'on peut appeler expérimentale. Il se sauva à la faveur de ce doute que l'on croirait répandu à dessein dans son ouvrage, s'il n'avait été en quelque sorte l'habitude favorite de son esprit: on admit comme sans conséquence des faits qui ne conduisaient pas l'auteur à des assertions positives. Depuis ce grand homme, nos meilleurs moralistes, la Rochefoucauld lui-même, ne présentèrent le plus souvent que des résultats. Helvétius osa remonter aux causes : il réunit en corps de doctrine des observations isolées, des vérités éparses ou négligées; il les rendit fécondes par leur rapprochement, et présenta le Système de l'homme le plus simple, le plus complet et le mieux prouvé que l'on connût encore. Quelques erreurs de fait, quelques conséquences outrées et fausses ont servi de prétexte aux adversaires d'Helvétius pour attaquer et même pour calomnier sa doctrine. Des écrivains illustres l'ont défendue, et l'expérience, mieux encore que tous les écrits, la confirme tous les jours. Quelque opinion que l'on adopte sur les principes de cet auteur, il lui restera toujours la gloire d'avoir démontré mieux que tous ses prédécesseurs l'influence du gouvernement sur la morale; d'avoir porté au plus haut degré d'évidence cette proposition qui fut censurée par la Sorbonne, et qui n'en est ni moins vraie ni moins utile, que ce sont les bonnes loix qui rendent les hommes vertueux.

F.

HENAULT.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Cochin del.t *Landon direx.t*

LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable ;
Les gens en *us* pour un savant ;
Et le dieu joufflu de la table
Pour un connaisseur si gourmand.....

Tel est le portrait que trace Voltaire du président Hénault, un des plus aimables savans du 18e siècle.

Il naquit à Paris le 8 février 1685, et sortait d'une famille honnête, que son mérite et ses alliances ont illustrée. Son père était fermier-général.

Le naturel du jeune Hénault ne fut pas long-temps à éclore : une douce gaieté, une vivacité aimable, une ame bienfaisante, amie de la société et de la vertu, toutes ses bonnes qualités se déclarèrent en lui dès ses premières années. Il se distingua par le succès de ses études.

Au sortir du collége il entra à l'Oratoire, et fréquentait, comme il le répétait dans sa vieillesse, les spectacles, sans abandonner les sermons. Racine et le père Massillon le charmaient tour-à-tour. Il sortit de l'Oratoire en 1703. Rentré dans le monde avec une imagination vive, il n'eut d'abord d'autre ambition que celle du bel esprit. Il chanta, il fit des vers, cultiva des amis puissans, leur plut par l'amabilité de son caractère, et n'employa jamais le crédit qu'il avait sur eux que pour obliger ses

amis dans l'infortune. Son petit poëme de *l'Homme inutile*, qui remporta le prix de l'académie en 1707, annonça que l'auteur ne jouerait pas le rôle de son héros dans la littérature. L'étude des belles-lettres ne l'occupa cependant pas tout entier, des travaux plus sérieux et plus solides se partagèrent sa vie. En 1710 il fut reçu président aux enquêtes : il était digne de cette place honorable par la profondeur de de ses connaissances ; il avait employé plusieurs années à s'instruire à fond dans le droit romain, à méditer sur notre droit public et sur les ordonnances de nos rois.

L'histoire devint alors sa passion dominante, il conçut l'idée d'un ouvrage sans modèle, et en 1744 parut la première édition de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire de France*. L'auteur ne le donnait que sous le titre modeste d'*Essai* ; le succès l'étonna : neuf éditions se succèdèrent rapidement. Les Anglais, les Italiens et les Allemands le firent passer dans leurs langues ; et les Chinois, qui daignaient à peine autrefois assigner à l'Europe un point sur le globe, le lisent aujourd'hui dans la leur. Négliger les faits isolés, ne s'arrêter qu'à ceux qui forment la chaîne des événemens, qui perfectionnent ou altèrent le gouvernement et le caractère des peuples, ne développer que les ressorts qui élèvent ou abaissent les états, voilà ce que M. le président Hénault a exécuté dans son immortel ouvrage : plus on le lit plus on reconnaît la justesse de son discernement et la sagesse de son style.

Les portraits ne sont pas dessinés de fantaisie, ils tiennent à l'histoire autant que les faits mêmes. La critique la plus sévère peut à peine trouver quelques erreurs dans un livre où elles eussent été bien excusables ; et l'on est sur-tout étonné que, dans un volume si concis, l'historien présente une notion si précise, si exacte, de tout ce que les annales françaises offrent de plus intéressant.

L'Académie française et celle des Inscriptions avaient admis M. Hénault au nombre de leurs membres : ces compagnies savantes trouvèrent en lui un excellent confrère.

La reine, qui aimait sa société et les graces de son esprit, le nomma à la place de surintendant de sa maison, et l'honora de toute sa confiance. M. Hénault eut été parfaitement heureux, si la délicatesse de sa complexion ne lui avait fait essuyer plusieurs maladies dangereuses. *Je sais ce que c'est que la mort*, disait-il quelquefois ; *ce ne sera plus pour moi une nouvelle.* C'est sûrement après avoir craint pour ses jours qu'il se détermina à quitter les plaisirs et à n'être plus que studieux et dévot. Il vécut longtemps depuis cette espèce de conversion, et mourut à quatre-vingt-cinq ans, le 24 novembre 1770.

Les travaux sérieux du président Hénault ne l'empêchèrent pas de se livrer à la littérature légère ; il a fait pour le théâtre trois comédies charmantes : *la Petite Maison, le Jaloux de soi-même*, et *le Réveil d'Epiménide.* Il composa aussi un espèce de drame historique, intitulé *François II.* M. le

chancelier Daguesseau ne cessait de vanter l'utilité de cet ouvrage, où tous les faits sont vrais, et où l'ordre des temps est soigneusement observé. C'est le tableau fidèle d'un règne où commençait à germer la semence des maux qui peu de temps après pesèrent sur la France.

« Le président Hénault, dit M. d'Argenson, fut « juge, sans avoir une parfaite connaissance des « lois ; il n'eut jamais ni la morgue de la magis- « trature ni le mauvais ton des robins. Il sut « nuancer les politesses. Son caractère plein de « grace et de délicatesse le fit réussir auprès des « femmes, et il y a d'assez grandes dames qui lui « ont pardonné le défaut de noblesse, de beauté « et même de vigueur ». Sa conversation réussissait dans les cercles les plus frivoles et les plus ingénieux, et dans les assemblées les plus graves; les premiers le citaient comme un homme aimable, et les secondes comme un savant distingué. La bonté de son cœur fut toujours au niveau de ses talens.

Ph. L. R.

HENNUYER.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE - RÉSERVE - VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Sergent del.t *Landon direx.t*

JEAN HENNUYER.

On recueille les plus petites circonstances de la vie des hommes qui ont été les fléaux de l'humanité, et l'histoire passe légèrement sur ceux qui ont été ses appuis et ses défenseurs. Cette avidité de connaître tout ce qui appartient à l'existence des personnages célèbres par leurs crimes tient peut-être à un sentiment très-louable : on voudrait s'assurer qu'ils ne ressemblent en rien aux autres hommes. Plus nous les voyons différer de nous, plus nous éprouvons de satisfaction ; tandis que les êtres bons et vertueux nous inspirent plus d'estime que de curiosité.

Jean Hennuyer, évêque de Lizieux, fut confesseur de Henri II, roi de France. Cette place lui eût donné une influence très-grande sur un prince dévot, et très-heureuse sur un monarque susceptible de salutaires conseils ; il paraît que celle de ce prêtre humain et tolérant fut très-faible à la cour, puisque Henri II, malgré son caractère naturellement doux, renouvela contre les calvinistes les supplices barbares dont François Ier avait donné le funeste exemple. Hennuyer passa de l'évêché de Lodève à celui de Lisieux, et ce fut sur ce siége qu'il s'immortalisa. Catherine de Médicis, par son asservissement aux Guises, et Charles IX, par crainte et par faiblesse, avaient résolu d'exterminer tous les protestans ; les évêques, les magistrats se montraient presque tous les instrumens passifs de la cour : Jean Hennuyer résista. Il représenta au lieutenant de roi

qui était venu lui intimer l'ordre du massacre, que son cœur et son ministère répugnaient à l'acte barbare que l'on exigeait de lui; qu'il n'avait trouvé ni dans l'évangile ni dans les beaux jours du christianisme rien qui pût justifier une semblable rigueur; que la vraie religion s'était établie par la persuasion, et non par le meurtre et la crainte; que le chrétien devait voir avec douleur des frères qui s'égaraient, mais respecter en eux des hommes que Dieu avait faits à son image; que l'effusion du sang, loin de ramener les hérétiques, ne ferait que les fortifier dans leur croyance; que leur inspirer de l'horreur pour la communion qu'ils avaient abandonnée; que jeter des semences perpétuelles de désordres, de guerre civile et d'actes de vengeance; que des proscriptions semblables à celles que l'on voulait exécuter étaient toujours l'ouvrage d'ambitieux qui voulaient perdre leurs princes en les présentant comme les bourreaux de leurs peuples. Les calvinistes du diocèse de Lisieux furent sauvés, et la reconnaissance les fit rentrer dans la communion de leur libérateur : et, ce qui doit surprendre, sa conduite fut louée par Charles IX. Ce fait prouve que la tyrannie serait bien moins funeste s'il y avait moins de lâches pour la seconder. L'histoire ne nous apprend rien de plus sur cet homme illustre : il mourut en 1577. Si de superbes monumens ne se sont point élevés sur sa tombe, si ses statues ne décorent point la place publique, son image restera gravée dans les cœurs de tous les amis de la vertu et de l'humanité.

L.....e.

HENRI III.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Landon direx.t

HENRI III.

Ce prince naquit à Fontainebleau, le 19 septembre 1551, de Henri II et de Catherine de Médicis. C'est de lui que Voltaire a dit :

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

Et jamais roi ne put mieux justifier cette remarque, applicable à d'autres souverains. Henri favorisé de l'affection de sa mère, fut placé à 18 ans à la tête des armées. Il y mérita l'estime des gens de guerre et la jalousie de Charles IX son frère, en gagnant sur les Protestans les batailles de Jarnac et de Moncontour. En 1573 il fut choisi pour roi, par les Polonais, après la mort de Sigismond-Auguste; mais, quoiqu'il se fût fait aimer de ce peuple, il préféra le trône de France, qui lui échut par la mort de Charles IX, à celui de Pologne qu'il n'occupa que trois mois, et revint secrètement dans sa patrie.

Il eut d'abord à soutenir contre les Protestans une guerre passagère, à laquelle il mit fin en leur permettant l'exercice de leur culte. Bientôt il se livra, dans une cour voluptueuse, à des excès qui surpassèrent ceux qui l'avaient déja souillée. Maugiron, Quélus, S. Maigrin, d'Epernon, Joyeuse et d'autres seigneurs dissolus devinrent les compagnons de ses honteuses débauches. Le nom de *Mignons du roi*,

qui a flétri leur mémoire dispense de s'appesantir sur ces turpitudes. Les historiens du temps les ont assez fait connaître, ainsi que les superstitions ridicules, les actes de pénitence dont ces débauches étaient accompagnées.

La mésintelligence ne tarda pas à éclater entre des partis que l'autorité d'un roi méprisé ne pouvait plus contenir. Henri se fit chef de la ligue, pour détruire l'influence des *Guise*. Il envoya en 1587 Joyeuse contre le roi de Navarre; mais ce jeune favori fut défait complètement et perdit la vie dans les plaines de Coutras. L'année suivante, Guise, tout puissant dans Paris, en fit chasser le roi par la populace ameutée. L'assassinat de Guise, exécuté peu de temps après, par ordre de Henri, aux états de Blois, le délivra d'un ennemi, mais ne lui rendit point sa puissance. La ligue élut pour chef le duc de Mayenne, frère du mort; et, comme Henri avait aussi fait périr le cardinal de Lorraine, autre frère du duc, Sixte V l'excommunia.

Attaqué ouvertement par une partie de ses sujets à qui il était devenu plus odieux depuis que les foudres de l'église l'avaient atteint, Henri eut recours aux Protestans, et alla se jeter dans les bras de ce même Henri de Navarre qu'il avait jusques-là traité en ennemi. La présence d'un héros parut rendre au roi de France son ancienne valeur: dans une action où il en donna des preuves éclatantes, le roi de Navarre lui dit: « Je ne m'étonne plus, après ce que

« je viens de voir, si nos gens perdirent les batailles « de Jarnac et de Moncontour. — Mon frère, lui « répondit Henri, il faut faire tout ce qu'on est « obligé de faire. Les rois ne sont pas plus exposés « que les autres, et les balles ne viennent pas plus « tôt les chercher qu'un simple soldat. » Les deux rois unis et bien secondés eurent des succès importans, et vinrent mettre le siége devant Paris. La nombreuse population resserrée dans cette ville éprouvait déja les horreurs de la famine, lorsqu'un jeune homme qui, dans la solitude du cloître, portait au plus haut point le fanatisme politique et religieux, résolut de tuer Henri III, qu'il regardait comme le chef des enuemis de la ligue et de l'église. Ce jacobin, nommé Jacques Clément, se présenta devant le roi à S. Cloud, sous prétexte de lui apporter une lettre du premier président, de Harlay, et le perça d'un coup de couteau. Ces faits sont assez connus, ainsi que la punition du crime; mais on rapportera une anecdote moins généralement répandue : la duchesse de Montpensier, sœur des Guise, ayant su la résolution de Clément, le fit venir près d'elle, le combla d'éloges, et enfin, pour exalter sa tête par tous les genres de séduction, lui fit passer avec elle la nuit qui précéda l'assassinat. C'est cette même princesse qui portait toujours à sa ceinture une paire de ciseaux, afin, disait-elle, de pouvoir elle-même faire une tonsure à Henri III, lorsqu'il serait détrôné et mis dans un cloître.

Henri III mourut le 2 août 1589, le lendemain du jour où il avait été assassiné. Il était alors âgé de 38 ans, et régnait depuis 15. « Je ne suis point fâché « de mourir, dit-il quelques instans avant d'expirer, « mais de laisser le royaume en désordre et tous « les honnêtes gens affligés. » Après avoir montré la crainte que son successeur ne fût un jour victime d'un semblable assassinat, il fit rassembler les grands et les seigneurs qui lui étaient restés fidèles, et leur rappela les droits de Henri de Navarre à la couronne de France, en leur répétant qu'il ne fallait pas s'arrêter à la différence des religions. Ce sentiment ne s'accorde guères avec celui qu'il émit dans le conseil secret où fut résolu le massacre de la Saint Barthélemy dont il fut, dit-on, l'un des instigateurs. En lui finit la branche des Valois, à laquelle succéda celle des Bourbons, dans la personne de Henri de Navarre, devenu immortel sous le nom de Henri IV.

D. D.

HENRI IV.

NAPOLI

Rubens pinx.t *Landon direx.t*

HENRI IV.

Si l'on excepte le règne longtemps glorieux de Louis XIV, et l'époque mémorable où, par la force de son génie, Charlemagne s'éleva au dessus de tous ses contemporains; l'histoire de la monarchie française n'offre rien d'aussi intéressant que la vie de Henri IV. Eprouvé par les plus cruels malheurs, brave, loyal, aimable même lorsqu'il commettait des fautes, mais surtout essentiellement bon, Henri mérita d'inspirer ce vers sublime qui, appliqué à tout autre souverain, ne serait qu'une lâche exagération:

Seul roi de qui le peuple ait gardé la mémoire!

Henri IV naquit dans le château de Pau, capitale du Béarn, le 13 décembre 1553, d'Antoine de Bourbon, prince d'un caractère faible, et de Jeanne d'Albret, fille de Henri, roi de Navarre. Jeanne possédait toutes les qualités qui la rendaient digne de former un héros. Son fils reçut d'elle une éducation soignée, mais austère: on eût dit qu'elle pressentait le besoin qu'il aurait un jour de savoir tout entreprendre et tout souffrir. Jeune encore, Henri, nommé chef du parti protestant, se signala à Montcontour, où l'amiral de Coligni commandait l'armée. Une paix perfide amena la sanglante journée de *la*

S. Barthelemy. Si, dans cette horrible proscription, l'astucieuse politique de Catherine de Médicis épargna les jours de Henri, auquel on venait de donner pour épouse Marguerite de Valois, sœur du roi, Charles IX, ce fut pour le réduire en captivité. Il parvint à rompre ses fers après quelques années, et remporta la victoire de Coutras sur le duc de Joyeuse qui périt dans le combat.

Cependant le faible Henri III, méprisé de ses sujets, humilié par les Guises, excommunié par Sixte-Quint, et chassé de sa capitale, fut trop heureux de se réfugier près de Henri, alors roi de Navarre. Les deux rois assiégeaient Paris, lorsque le fanatique Jacques Clément assassina Henri III, à Saint-Cloud. Devenu roi de France par cet événement, Henri se vit d'abord abandonné par une partie de l'armée, et méconnu par la trop fameuse ligue. Tous refusaient de reconnaître un *hérétique* pour leur souverain. C'est alors que l'on vit Henri présenter à l'Europe attentive un spectacle unique. A la tête d'un petit nombre de soldats, se défiant avec raison de la fidélité d'une partie de ses officiers, souvent dénué d'argent, Henri trouva des ressources dans son courage, dans son infatigable activité, dans le dévouement de quelques braves, dont l'histoire a consacré les noms, et qui se montrèrent dignes d'un tel maître, ou plutôt d'un tel ami. La

bataille d'Arques préserva Henri de sa ruine; la bataille d'Yvri porta la terreur chez ses ennemis. Maître d'une partie des faubourgs de Paris, Henri pouvait s'emparer de la ville, livrée à toutes les horreurs de la famine; il aima mieux triompher plus tard d'une populace fanatique : il permit à ses soldats de leur présenter des vivres qu'il ne reçurent qu'en murmurant. Enfin, Henri vit approcher l'instant de son triomphe. Les Espagnols, dangereux auxiliaires des ligueurs, étaient généralement abhorrés; les hommes honnêtes que Paris et la France renfermaient, éprouvaient le besoin du repos; le duc de Mayenne lui-même, chef de la ligue, renonçant à l'espoir chimérique de placer la couronne sur sa tête, traita avec le monarque. Mais il fallut, pour parvenir à la pacification desirée, que Henri embrassât le catholicisme. La cérémonie eut lieu à S. Denis, en 1593. L'année suivante, Paris lui ouvrit ses portes; mais, selon ses propres expressions, on le lui vendit, au lieu de le lui rendre. Il en pouvait dire autant du reste de la France. Si les commandans des provinces se soumirent successivement, ce fut sous des conditions souvent assez dures. Il fallut même que Henri obtînt une absolution du pape Clément VIII; tant il est vrai que l'esprit de la ligue survivait encore à cette association monstrueuse, et que le vainqueur croyait encore lui devoir plus d'un sacrifice! Du moins

il n'oublia pas les vrais soutiens de son pouvoir : l'édit de Nantes, en faveur des non-catholiques, fut à la fois un acte de reconnaissance et un monument de l'équité de Henri.

La guerre contre l'Espagne dura peu. Battus au combat de Fontaine-Française, et chassés d'Amiens par le roi en personne, les ennemis consentirent à la paix avec un prince auquel désormais ils ne pouvaient plus nuire. Le traité fut signé à Vervins, en 1598.

Depuis cette époque, Henri ne s'occupa plus qu'à cicatriser les plaies de l'état, rapprocher les esprits, détruire les abus, et rendre à la France sa prospérité. Une guerre passagère, qu'il eut contre le duc de Savoie, ne mit point d'obstacles à ses vues bienfaisantes. Mais ce bon roi donnait à ses sujets une félicité dont il ne jouissait pas lui-même. Son premier mariage avec Marguerite de Valois ayant été déclaré nul, il avait épousé Marie de Médicis; et cette union fut souvent troublée par des chagrins domestiques. Le duc de Biron, à qui le roi avait sauvé la vie, conspira contre lui. On ne remarque point sans frémir que les jours d'aucun monarque ne furent aussi souvent menacés que ceux du bon Henri; tandis que plus d'un tyran, opprobre de l'humanité, a terminé paisiblement sa carrière. On compte jusqu'à cinq assassins qui, à différentes époques, formèrent le projet de lui donner la

mort (l'un d'eux, Jean Chatel, le blessa à la lèvre d'un coup de couteau). Enfin le crime, tant de fois entrepris en vain, fut consommé, le 14 mai 1610, par François Ravaillac. On connaît les circonstances du forfait qui a donné à ce monstre une affreuse immortalité. Son obstination, pendant le procès, à ne déclarer aucun complice n'a pas porté la conviction dans tous les esprits, et les soupçons désignent encore à présent plus d'un personnage distingué, comblé des bienfaits du roi. Quoi qu'il en soit, la mort de Henri fut un des plus funestes coups qui aient été portés à la France. Elle livra le royaume à une régence faible et orageuse. Alors se vérifia la prédiction que ce grand homme avait souvent faite dans l'amertume de son ame. Le peuple connut tout ce qu'il avait perdu, lorsque sa perte fut irréparable : et des regrets tardifs succédèrent aux sentimens de défiance, on pourrait presque dire d'aversion, que, malgré les bienfaits de Henri, les préventions et l'esprit de parti avaient inspirés à la multitude.

Henri eut des défauts, et de si grands qu'il fallut ses rares qualités pour les lui faire pardonner. Le nombre de ses maîtresses et de ses enfans naturels fut un véritable scandale public, et l'amour lui inspira plus d'une démarche qui l'aurait avili, s'il avait pu l'être. Du moins il écoutait les conseils de la raison et de l'amitié ;

il savait, c'est ainsi qu'il s'en exprimait lui-même aux objets de sa tendresse, préférer un Sully, (dont le nom est inséparable du sien) à dix femmes qu'il eût aimées.

On doit avouer encore que sa passion pour le jeu fut d'un exemple dangereux. Mais le bien qu'il fit, celui qu'il voulait faire, son affection vraiment paternelle pour ses sujets, l'ont absous aux yeux de l'équitable postérité.

On ne rapportera point ses saillies, ses traits de caractère; ils sont dans la mémoire et dans le cœur de tous les Français. Il n'en est point qui n'adopte le jugement qu'en a porté le grand poète qui le prit pour son héros, et qui ne dise avec Voltaire : « plus on connaît Henri IV, plus « on l'aime, et plus on l'admire. »

D. D.

HENRY V.

NAPOLI

Vertue del.t *Landon direx.t*

HENRI V.

Henri V, roi d'Angleterre, fils de Henri IV, premier roi de la maison de Lancastre, naquit en 1389. Il montra dès son enfance la plus forte inclination pour la guerre, commanda dès l'âge de dix-huit ans une armée contre les Gallois, et les défit en deux rencontres. Ces succès excitèrent la jalousie de son père, qui, depuis ce moment, le tint éloigné de l'armée et des affaires. L'oisiveté jeta le jeune prince dans le déréglement; mais la modération qu'il fit paraître, au milieu même de ses excès, en se laissant conduire en prison par l'ordre d'un juge qu'il avait insulté, fit juger que la vertu n'était point éteinte dans son cœur, et ranima les espérances que le peuple anglais avait conçues de sa jeunesse. Il monta sur le trône, sans aucun trouble, à la mort de son père, en 1413, et sa première démarche fut de bannir de sa cour les compagnons de ses débauches.

La démence de Charles VI causait alors de grands troubles en France; Henri résolut d'en tirer parti. Il débarqua au Hâvre en 1415, et s'empara de Harfleur. La dyssenterie qui se mit aussitôt dans son armée lui fit prendre la résolution de se retirer à Calais. Dans sa marche, l'impossibilité de passer la rivière de Somme le contraignit de la remonter pour chercher un gué. Pendant ce temps, l'armée française, beaucoup plus considérable en nombre,

s'était placée entre Calais et l'armée anglaise. Henri fit des propositions qui furent rejetées, et l'on en vint aux mains près du château d'Azincourt. La présomption des généraux français causa leur défaite : le triomphe de Henri fut complet ; mais il ternit la gloire de cette victoire en ordonnant le massacre des nombreux prisonniers que son armée avait faits.

Henri V fait alliance avec le duc de Bourgogne, repasse en Normandie en 1417, fait la conquête de la province, et vers le milieu de 1419, prend Pontoise. Le duc de Bourgogne est assassiné. Philippe, son fils, maître de Paris et de la personne de Charles VI, fait conclure un traité, signé à Troyes, en 1420, par lequel la couronne de France, après la mort de Charles VI, est dévolue au roi d'Angleterre, qui, attendu l'état d'infirmité du roi de France, est dès le moment même déclaré régent du royaume. Henri épouse Catherine de France, fille de Charles VI, et après avoir fait une entrée triomphante à Paris, retourne en Angleterre. Il revint bientôt après en France pour faire la guerre au Dauphin, et mourut à Vincennes, en 1422, laissant un fils, Henri VI, qui après avoir été sacré roi de France et d'Angleterre, perdit ces deux couronnes, et périt d'une mort funeste en prison.

Les Anglais mettent Henri V au rang de leurs plus grands rois. M.

HENRY VII.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Vander Werf pinx.t *Landon direx.t*

HENRI VII.

Henri était fils d'Edmond Tudor, comte de Richemond, frère utérin du roi Henri VI et de Marguerite, fille du duc de Sommerset, restée unique héritiere de la maison de Lancastre; il naquit vers l'an 1456, au milieu des discordes civiles qui désolaient l'Angleterre; il lui était réservé de les terminer. Après avoir passé une partie de sa jeunesse en Bretagne pour éviter la haine de Richard III, il se prépara à conquérir un royaume sur lequel ses droits l'appelaient à régner, et secondé par un corps de troupes bretonnes et françaises, il aborda en Angleterre en 1485. De nombreux partisans l'y attendaient. Son armée et celle de l'usurpateur en vinrent bientôt aux mains; Richard trouva la mort dans la mêlée, et la victoire se déclara pour le parti le plus juste.

Placé sur le trône par un coup de fortune si inespéré, le premier soin d'Henri de Richemond fut de réunir au droit de la maison de Lancastre qu'il possédait, celui de la maison d'Yorck, existant dans la personne d'Elisabeth, sœur d'Edouard V. Il épousa cette princesse, et commença avec elle la dynastie des Tudors. On cessa alors de porter les roses blanches et rouges, signes des deux factions, dont la querelle coûta la vie à plus de cent mille hommes des premiers de la nation, morts ou dans les combats ou sur l'échafaud.

Henri, après son couronnement, parcourut le royaume avec la reine son épouse, comme pour montrer a ses sujets dans son mariage un signe du retour de l'union et de la paix. Cette précaution n'empêcha pas l'esprit d'intrigue et de discorde de se soutenir, sur-tout dans les provinces du nord, qui étaient encore attachées à la maison d'Yorck. Simnel et Perkin, deux imposteurs célèbres, profitèrent de ces dispositions.

Quelques grands seigneurs attachés à la race des *Plantagenets*, imaginèrent de faire passer le premier, d'abord pour le duc d'Yorck, frère d'Edouard V, et assassiné avec lui dans la tour de Londres, par ordre de Richard III, et ensuite pour le comte de Warvick, jeune prince de la maison d'Yorck, alors enfermé dans la même prison. Un prêtre d'Oxford, nommé *Simon Richard*, dirigeait cette imposture. Simnel eut bientôt une armée sous ses ordres, et fut en état de se mesurer avec son souverain. La fortune ne seconda pas sa hardiesse ; il fut battu et pris ; ses partisans portèrent leurs têtes sur l'échafaud. Le prêtre Simon fut renfermé, et condamné au jeûne et à la discipline, et Simnel, trop méprisable pour exciter les craintes de Henri, reçut son pardon, et fut placé dans un des derniers emplois de la cuisine du roi. Il parvint par degrés jusqu'à la charge de fauconier, dans laquelle il mourut.

Le rôle de Perkin fut plus long et plus brillant : il n'eut pas besoin d'être instruit et encouragé comme Simnel. De lui-même il conçut le projet de

se faire passer pour le duc d'Yorck. Il avait le port et les manières distinguées d'un prince : son esprit était cultivé. Il se présenta devant la duchesse de Bourgogne, qui le reconnut publiquement pour son neveu. L'exemple de cette princesse fut suivi par un grand nombre d'Anglais, qui donnèrent à ce jeune homme le nom de *roi Pierre* ou *Perkin*, sous lequel il est connu dans l'histoire. Après plusieurs événemens, qu'il serait trop long de rapporter ici, Perkin tomba entre les mains de Henri, qui le fit enfermer à la tour de Londres. Il y trouva le jeune Warwick, et ils tramèrent ensemble, pour s'échapper, un complot contre la vie du gouverneur. Ils furent découverts et mis à mort. On a conjecturé que Henri avait fait apporter des facilités à l'intelligence de ces deux hommes, afin d'avoir un prétexte plausible de s'en défaire.

Le personnage de Perkin est encore aujourd'hui problématique. Il est certain que Henri VII ne put jamais donner des preuves évidentes de la mort du duc d'Yorck : il n'est pas moins certain que Perkin fut reconnu par la France et l'Ecosse, et l'on n'a aucune raison de croire que la duchesse de Bourgogne, qui le traita comme son neveu, fut disposée à faire entrer un aventurier dans sa famille.

Henri, après avoir dissipé tous les partis, songea à policer ses sujets, que quarante années de guerres civiles avaient rendus barbares. Il purgea l'Angleterre des brigands qui l'infestaient, et fit abattre une foule de forteresses qui servaient d'asyle aux

mécontens. Il était occupé de ce soin, lorsque Christophe Colomb lui proposa de tenter la découverte d'un nouvel hémisphère. On sait que sur le refus de ce prince, ce grand homme s'adressa au roi d'Espagne, qui adopta ses vues. Lorsque Henri apprit le succès de cette étonnante entreprise, il envoya vers le nord le navigateur Cabot, qui découvrit les côtes de la Nouvelle-Angleterre, et en prit possession au nom de son maître.

Henri mourut en 1509 : il était âgé de cinquante-deux ans, et en avait régné trente-trois.

Les Anglais ont placé ce prince au rang de leurs grands monarques, et l'ont appelé le Salomon de l'Angleterre. Son caractère adroit, le bonheur qui accompagna ses entreprises, ses manières nobles et son application constante à pacifier son royaume, à gagner les insurgés par la persuasion ou par la crainte, et à anéantir le pouvoir ancien et exorbitant dont la noblesse abusait, lui ont sans doute mérité cet honneur. Aucun roi n'a montré plus d'adresse dans l'établissement des impôts. Si ses sujets se plaignaient, il accordait des remises, et revenait à son but par d'autres moyens. Le véritable motif de ses guerres contre la France fut de se procurer l'occasion d'établir de nouvelles taxes, et surtout d'occuper au-dehors une nation dont il pouvait redouter les agitations intérieures.

De L.

HENRI VIII.

BIBLIOTECA NACIONAL · MADRID · R. M. 11

Vander Werf pinx.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

HENRI VIII.

Ce prince appartient à une des époques les plus marquantes de l'histoire moderne. Il opéra, dans son pays, la plus éclatante des révolutions. Le bien qu'il fit, effet des passions, des caprices, ne lui mérita ni gloire ni reconnaissance. Il anéantit le despotisme sacerdotal, mais en faisant couler le sang des enthousiastes; il rendit à l'industrie d'immenses domaines possédés par la paresse, mais les confiscations, la violence déshonorèrent des mesures que la politique pouvait avouer. Il fit faire des pas rapides à la civilisation, mais l'humanité, l'amour des peuples n'entrèrent pour rien dans ses vues ni dans ses réformes. Enfin il déploya l'opiniâtreté d'un fanatique et la férocité d'un despote.

Aucun monarque anglais ne monta sur le trône dans des circonstances aussi favorables que Henri VIII. Son père avait calmé les factions, abaissé la noblesse; il lui laissait un empire tranquille et d'immenses trésors dans son échiquier, fruits d'une économie respectable dans un prince, quand elle n'est point souillée par l'avarice. Henri VIII avait reçu en partage tout ce qui captive la faveur des peuples, la beauté, l'esprit, l'habileté dans les exercices du corps. Toutes

les connaissances littéraires avaient étendu et embelli son intelligence.

Cette brillante réunion de tous les avantages qui peuvent former un grand prince devinrent funestes à l'Angleterre. Henri abusa de l'affection des peuples pour satisfaire ses caprices. Ses trésors servirent sa prodigalité sans aucun bien pour l'état, sa science lui donna une confiance aveugle en ses propres lumières, et le rendit impatient de toute espèce de contradiction, il sut choisir d'habiles ministres; mais il en fit ou les instrumens ou les victimes de sa tyrannie.

La guerre qu'il entreprit contre la France n'aboutit qu'à une victoire inutile, à un traité peu honorable; il ne sut point profiter de la brillante journée des Eperons et de la prise de Tournay. Volsey avait d'abord entraîné l'Angleterre dans la ligue contre les Français; mais, s'étant brouillé avec l'empereur qui n'avait point acquitté la promesse qu'il lui avait faite de le faire élever sur le trône pontifical, il engagea le monarque à s'unir à la France contre Ferdinand. Ce ministre était un homme que ses intrigues, plus encore que ses talens, portèrent aux premières dignités de l'église et de l'état. Décrié par ses mœurs, il fut cher à un prince voluptueux, peu délicat sur les moyens d'acquérir ou de conserver le pouvoir; il favorisa les amours de son maître; il com-

bla, par des ressources fiscales, le déficit que causait ses dépenses; il soumit les lois, la décence, l'intérêt public à sa criminelle ambition. La haine que causait au peuple l'administration, l'insolence de cet Ecclésiastique fut un peu amortie par la victoire complète que le comte de Surrey remporta sur les Ecossais, qui perdirent leur roi et la fleur de leur noblesse. Volsey, n'ayant pu parvenir aux honneurs de la tiare, voulut accroître sa puissance en réunissant à ses autres titres celui de légat du Saint-Siége. Il se rendit odieux à la noblesse; mais son prince était son complice, et le duc de Buckingham, dont le père avait péri sous la tyrannie de Richard III, perdit la tête sur l'échafaud, pour s'être permis quelques paroles indiscrètes contre le favori.

Volsey, pour rendre le roi indépendant de la chambre des communes, leva des taxes par sa seule autorité. Une si horrible violation des droits du peuple révolta tous les esprits. Le monarque fut forcé de désavouer les opérations de Volsey. Un roi prodigue, un ministre insatiable, enfin un pape qui mettant à profit et la superstition des Anglais et la bonne volonté de son légat, achevait d'épuiser le peu de ressources que laissaient au royaume ses tyrans naturels; telles étaient les causes qui semblaient devoir produire une révolution éclatante: elle ne fut point, comme on

eût dû le croire, l'ouvrage des opprimés, mais celui des oppresseurs.

Le clergé avait perdu la plus grande partie de sa considération. Ses vices le rendaient odieux, et son ignorance méprisable. Volsey, qui semblait intéressé à le ménager, lui porta les premiers coups, en proposant la suppression d'un certain nombre de monastères. Ce n'était que le prélude d'une destruction générale. Henri avait conçu un violent amour pour Anne de Boulen, dame d'honneur de la reine; elle joignait à une beauté ravissante une extrême vivacité d'esprit, et son ambition ne pouvait être satisfaite que par une couronne. Le superbe despote fut obligé de sacrifier à l'orgueil d'une femme de condition obscure les égards qu'il devait à Catherine d'Arragon, tante de Charles-Quint, estimée pour ses vertus, et qui lui avait donné trois enfans. Elle avait été quelques mois l'épouse d'Arthur, frère de Henri. Il affecta des scrupules pour rompre des liens que son nouvel amour lui rendait odieux. Volsey, qui voulait ménager le Saint-Siége, se montra contraire aux vœux du roi; sa résistance eût été noble, si elle avait été suggérée par la vertu. La sentence qui le dépouilla de toutes ses dignités, quoique dictée par le ressentiment, ne parut qu'un acte de justice; et sa mort, qui fut la suite de sa disgrace, ou peut-être l'effet du

poison, consola le peuple du mal qu'il lui avait fait. Henri trouva plus de docilité dans Crammer, savant théologien et prêtre ambitieux, qui fit prononcer les universités en faveur du monarque. Anne de Boulen consentit au mariage, deux mois avant la prononciation du divorce. Quoique ses infortunes excitent la pitié, on ne peut excuser l'insolence de son triomphe.

Rome, par politique, eût dû garder des ménagemens, surtout au milieu de la fermentation religieuse que les écrits et les prédications de Luther avaient répandue dans l'Europe. Au lieu de fermer prudemment les yeux sur le divorce de Henri, le pape le frappa d'anathème. Le roi exécuta le plan de rupture avec le Saint-Siége qu'il avait médité depuis longtemps. Le parlement, qui ne connaissait d'autres loix que les volontés de ce maître impérieux, ratifia cette scission avantageuse pour l'état; le peuple y souscrivit avec joie, et vit dans cette mesure un allégement au fardeau dont il était accablé.

Jamais parlement anglais ne se montra aussi bassement complaisant que celui de Henri VIII. Les intérêts de la religion, les loix de la conscience, le sang des citoyens étaient sacrifiés aux caprices du monarque. Ses proclamations avaient force de loix, ses décisions théologiques prenaient un caractère sacré; et un méprisable voluptueux, un tyran féroce exerçait sur les ames

cet empire puissant que les fondateurs de secte durent à de grands talens et à de grandes vertus. Absurde dans sa conduite, inconséquent dans ses procédés, il punissait également les défenseurs de la suprématie du Pape et les partisans de Luther : on était brûlé ou pendu pour ne pas croire à la nécessité du célibat ecclésiastique, à l'efficacité de la messe, à celle de la confession auriculaire. La foi n'avait d'autre règle que l'inconstance du monarque ; et, lorsqu'il ajoutait ou qu'il retranchait à son évangile, il fallait que le peuple diminuât ou étendît sa croyance. Il cessa bientôt d'aimer Anne de Boulen, et le parlement se chargea de lui trouver des crimes. Elle fut accusée d'adultère, d'inceste, et porta sa tête sur l'échafaud. Norris, Beretton, Smetton périrent pour lui avoir rendu ce culte naturel et innocent que commande la beauté.

Sa haute fortune avait d'abord excité l'envie ; mais elle se l'était fait pardonner par sa bienfaisance, par l'appui qu'elle donnait à tous les malheureux. Jeanne Seymour entra dans le lit du Monarque le lendemain du supplice de cette reine ; elle mourut en couche, un an après, par suite des mauvais traitemens de son époux.

L'impression d'horreur et de pitié qu'inspira la mort d'Anne de Boulen ne s'affaiblit que par le nombre des victimes qui tombaient chaque jour sous la main du bourreau ; les uns étaient

condamnés comme Papistes, les autres comme Luthériens. On vit périr Thomas Cromwel que ses grands talens et la faveur du roi avaient élevé aux dangereux honneurs du ministère; Thomas Morus, grand chancelier, philosophe dans ses écrits, intègre dans son administration, mais orthodoxe persécuteur, théologien intolérant; le cardinal Fischer, intrépide défenseur des immunités ecclésiastiques; Lambert, qui eut la folie de disputer avec le roi sur des matières religieuses; Robert Barnes, Thomas Gérard, William, Jérôme Buttolp, Demepliss, Philipot, Brinholm. Au milieu de ces persécutions, le nord de l'Angleterre se souleva. Cette insurrection pouvait produire les plus terribles effets, à une époque où le mécontentement et l'horreur étaient à leur comble; mais l'activité du duc de Norfolk y rétablit le calme: il périt sur l'échafaud ainsi que son fils, le comte de Surrey, pour récompense de ses services.

La spoliation des biens du clergé n'avait point popularisé le monarque, et lui avait aliéné les grands. Ceux-ci voyaient avec douleur les fondations faites par leurs aïeux devenir le patrimoine du roi; ils regrettaient ces bénéfices ecclésiastiques qui donnaient à leurs enfans une existence si brillante. La multitude, qui ne peut s'élancer vers l'avenir, parce qu'elle périt de misère dès l'instant où il s'opère une révolution

qui trouble ses travaux, regrettait l'emploi qu'elle trouvait dans les propriétés des moines, et les aumônes abondantes qu'elle en recevait. Ainsi l'intérêt et le fanatisme militaient également contre les réformes. Il n'eût fallu qu'un chef de parti audacieux, pour amener une guerre religieuse qui eût mis tout le royaume en combustion. Il ne se présenta point, et Henri jouit d'une prospérité que le ciel accorde rarement aux princes vertueux.

Après la mort de Jeanne Seymour, il épousa Anne de Clèves. Le dégoût que lui causa son défaut d'agrément valut à cette princesse le bonheur d'être répudiée. Catherine Howard ne fut point aussi heureuse : elle fut accusée non d'adultère, mais d'intrigues amoureuses avant son mariage ; et ce prétendu crime, commis dans un temps où elle était maîtresse d'elle-même, la conduisit à l'échafaud, ainsi que ses parens, coupables aux yeux du roi pour ne point avoir été les dénonciateurs des désordres de leur fille. C'est alors que le parlement porta cette loi bizarre qui enjoignait à tout homme, instruit d'une galanterie de la reine, d'en faire part au roi, sous peine de haute trahison ; et que toute fille, qui épousait un roi d'Angleterre, devait déclarer si elle n'était point vierge. Catherine Parr, sa dernière femme, lui survécut.

Il faudrait le pinceau de Tacite pour tracer le caractère de ce prince, et pour rendre avec leurs

véritables couleurs la bassesse de ses courtisans, l'abjection de son sénat, l'avilissement du peuple. Henri était né avec un caractère despotique; l'adulation fortifia ses mauvaises qualités, et en fit un véritable monstre. Ses cruautés sembleraient appartenir à une espèce de folie. Il fut étranger à tout sentiment d'humanité. L'amour ne fut chez lui que le besoin des sens et non l'affection du cœur. Sa religion était un mélange de fanatisme et d'orgueil, sa politique ne fut que l'art de maintenir la terreur. Tourmenté pendant ses dernières années par une maladie incurable, sa férocité ne fit que s'accroître. Renfermé dans son palais, comme une bête fauve dans son antre, on ne s'apercevait de son existence que par les arrêts de mort qu'il prononçait. Personne n'osait l'avertir des approches du trépas, ou ne s'intéressait assez à lui pour appeler dans son cœur un salutaire repentir. Edouard II, Richard II, Henri VI avaient été détrônés, emprisonnés, assassinés pour quelques actes arbitraires, ou pour expier les fautes de leurs maîtresses ou de leurs courtisans; et Henri VIII, qui ne pouvait imputer à personne ses crimes et ses fureurs, mourut sur le trône. Il laissa trois enfans, Marie, Elizabeth et Edouard qui régnèrent après lui. Edouard ne vécut point assez longtemps pour que l'on connût son caractère; Marie se montra aussi cruelle que l'avait été son père; et plusieurs actes de la vie

d'Elizabeth prouvent que l'humanité n'était point sa qualité dominante.

Henri VIII mourut, le 28 janvier 1547, âgé de 57 ans, après un règne de 38.

Ce prince influa sur toutes les révolutions qui se sont opérées, depuis sa mort, en Angleterre; et le mal et le bien qu'elles produisirent furent en quelque sorte son ouvrage. La réforme religieuse qu'il ébaucha, et que Marie voulut détruire, donna lieu aux proscriptions et aux supplices atroces qui souillèrent son règne; mais le mouvement que les opinions théologiques imprima aux esprits les rendit propres à se diriger vers des études plus solides et plus rapprochées des intérêts humains. De là ce caractère de résistance à l'oppression, infructueux sous Elizabeth, redoutable sous Jacques I, terrible sous son successeur, et qui produisit les catastrophes les plus terribles, mais qui finit par valoir aux Anglais la constitution, les loix dont ils se glorifient depuis un siécle, et auxquelles ils attribuent avec raison le rôle brillant qu'ils ont joué dans l'Europe.

L....e

HENRIETTE DE FRANCE

Vander-Werff pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

HENRIETTE M. DE FRANCE.

Henriette Marie de France, fille de Henri IV, née en 1609, épousa Charles I, roi d'Angleterre, en 1625, et mourut à Chaillot, près Paris, en 1669. Ce que le cardinal de Retz dit, dans ses Mémoires, de la détresse de Henriette Marie, qu'il trouva au chevet du lit de sa fille malade et sans feu, au mois de janvier, faute de bois; le récit pathétique que madame Lafayette a fait de sa mort, et la sublime oraison funèbre de Bossuet ont rendu célèbre le nom de cette reine. L'histoire comme le panégyrique, lui reconnaît du courage et de la grandeur de caractère. Mais, à ce dernier tribunal, il ne suffit point aux princes d'avoir été zélés pour une religion, quelle qu'elle soit, ni même d'en avoir eu les vertus: c'est par les biens et les maux d'un autre ordre qu'ils ont faits ou épargnés aux peuples, qu'on les juge. Ainsi tandis que les chaires catholiques louaient l'énergie, la longanimité, le dévouement de Henriette à braver tous les dangers pour chercher sur le continent et amener des secours à son mari, les partisans eux-mêmes de ce roi malheureux pouvaient accuser son épouse d'avoir été une des principales causes de sa perte et de la guerre civile. Sans doute c'est au père de Charles, à son ministre et à Charles Stuart lui-même qu'il faut imputer la

faute politique d'avoir choisi une reine catholique et française, dans des circonstances où ces deux titres pouvaient être des causes de révolution. C'est à Charles encore qu'appartient la seconde faute d'avoir laissé cette reine braver l'opinion, le fanatisme national, multiplier les ministres de son culte, exciter ou du moins encourager leur ardeur prosélytique. Mais Henriette n'excéda-t-elle pas le droit de suivre sa religion et la part qu'elle devait prendre aux affaires politiques? Selon les plus sages historiens, Charles, déja prisonnier des révolutionnaires, aurait traité avec eux et signé les quatre articles qu'on lui proposait, sans la reine. Elle le pressa de consentir à la mort du seul appui du trône, le comte de Strafford. On trouva dans la cassette de Charles I, après sa défaite de Naseby, une correspondance de la reine qui justifie plus ou moins toutes les inculpations des parlementaires. Enfin, sous Jacques I, la conspiration des poudres; sous Charles, le massacre spontanée de plus de 40,000 protestans en Irlande, étaient des attentats attribués par des procédures légales aux catholiques. Innocente du premier, Henriette l'était-elle tout-à-fait du second? pouvait-elle le paraître? Qu'on rejette la plupart de ces reproches sur un autre fanatisme, le fanatisme presbytérien, il sera toujours vrai que Henriette Marie fut une cause occasionnelle, non-seulement des troubles de l'Angleterre, sous Charles I, mais encore du supplice de ce roi.

HÉRODOTE.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Landon dirext.

HÉRODOTE.

Les premiers historiens furent des poètes ; les annales des nations ne furent longtemps écrites qu'en vers : ils se retiennent plus facilement que la prose ; ils se chantent, et les Sauvages et les Barbares s'excitent à la gloire en célébrant les exploits de leurs ancêtres. Chez des peuples simples, où l'on ne connaît ni ambassade, ni diplomatie, ni intrigue de cour, où tous les démêlés se terminent par la force des armes, l'histoire de dix siécles peut se renfermer en dix pages.

Hérodote naquit environ cinq cents ans avant Jésus-Christ, dans un temps où l'imagination était fortement remuée par les plus grands spectacles. Des voyages, des entretiens avec les sages de tous les pays, des initiations aux mystères qu'on dérobait au grand nombre, étendirent ses connaissances et le rendirent capable de la plus vaste entreprise. Il fit connaître aux Grecs l'histoire des Barbares, et d'une manière propre à intéresser leur orgueil. Ecrivant pour un peuple ami du merveilleux, il respecta des fables accréditées par le vulgaire, et déploya souvent l'imagination d'un poète, lorsqu'il eût dû montrer la sagacité d'un philosophe. Il faut avouer néanmoins que cet esprit de critique que l'on exige maintenant était peu connu des anciens. Tite-Live et Tacite,

qui vivaient dans des siécles de lumière, racontent sérieusement des prodiges auxquels la superstition la plus grossière pouvait seule donner quelque crédit. Hérodote était plus excusable; il vivait dans un temps où le merveilleux séduisait toutes les ames. Quelque reproche qu'on lui fasse sur sa crédulité apparente ou réelle, son histoire renferme, sur les peuples les plus célèbres de l'Asie et de l'Afrique, des observations que les voyageurs modernes ont confirmées. Il est exact et vrai dans tout ce qui ne tient point aux préjugés populaires; sa narration est aussi agréable que variée; il raconte avec la simplicité la plus attachante; on n'aperçoit aucun art dans ses récits; on entend un homme qui vous dit ce qu'il a vu ou entendu, et qui fait paraître tant de sincérité qu'il captive votre confiance. Comme Homère, il fait parler et agir ses héros, et leurs discours sont parfaitement conformes à leurs mœurs, à leur caractère; quelquefois ils renferment les plus sages leçons de morale et de politique. Qui ne se plaît point à voir Solon à la cour de Crésus? Le Sage humilie l'orgueil du Monarque; mais les préceptes que le Prince heureux dédaigne font plus tard le salut du Prince infortuné. Qui n'assiste point avec intérêt à la délibération de ces Mages qui discutent, après la mort de Cambyse, sur la meilleure forme de gouvernement? Hérodote s'élève lorsqu'il décrit les combats que

la Grèce eut à soutenir contre les ennemis de son indépendance, mais sans s'écarter néanmoins de cette noble simplicité qui convient à l'historien. Avec plus de pompe dans l'expression, avec le langage de l'enthousiasme, il rendrait incrédule sur les faits héroïques qu'il raconte; mais le peu de faste qu'il met dans son récit fait croire à sa sincérité. Si on le compare avec les historiens de sa nation, on trouvera qu'il est plus doux, plus élégant que Thucydide, mais qu'il a moins de nerf, moins de vigueur; il est vrai que ce dernier, peintre des malheurs, des dissentions des plus florissans états de la Grèce, avait besoin d'un pinceau plus sombre que celui qui en retraçait les brillans exploits et les admirables triomphes; aussi grand écrivain que Xénophon, il est moins moral, moins philosophe : le Disciple de Socrate ne semble écrire que pour éclairer les esprits, l'Historien des Grecs et des Barbares semble s'occuper davantage à captiver l'imagination par le charme de ses écrits. Comparé aux Romains, Hérodote est aussi élégant que Tite-Live; mais moins grand orateur, moins serré, moins fort que Saluste, il n'a aucun rapport avec Tacite. Il lut son histoire aux jeux olympiques; les applaudissemens qu'elle reçut excitèrent l'enthousiasme du jeune Thucydide, et Hérodote eut un émule et non un imitateur.

En parlant de ces deux historiens, Denys d'Ha-

licarnasse donne la préférence au plus ancien, et par le choix du sujet et par l'exécution. Cette préférence serait plus juste si l'historien, comme le poète, pouvait disposer sa matière à son gré. Loin de condamner Thucydide d'avoir retracé des événemens déplorables, on dut lui savoir gré d'avoir donné d'importantes leçons à ses concitoyens, en leur peignant les tristes effets des dissentions civiles, et d'avoir conservé au milieu des factions un caractère d'indépendance et d'impartialité.

Hérodote a été traduit dans notre langue, avec fidélité et élégance, par M. Larcher. Ce savant a enrichi sa version d'une foule de notes qui prouvent de grandes recherches et une immense érudition.

L....e

HÉSIODE.

BIBLIOTECA NAZIONALE

Landon direx.t

HÉSIODE.

On sait qu'Hésiode, poète grec célèbre, naquit à Cumes dans l'Eolide, et qu'il fut élevé à Ascra, petite ville de la Beotie; mais on ignore le temps où il a vécu. Les uns le font plus ancien qu'Homère, les autres son contemporain; quelques savans enfin, prétendent qu'il vécut long-temps après lui. Ces derniers fondent leur opinion sur ce qu'on remarque dans Hésiode beaucoup d'imitations d'Homère, et sur un passage de Porphyre, qui assure positivement que ce poète vécut cent ans après le chantre d'Achille. Cette opinion paraît la plus vraisemblable.

Les particularités de la vie d'Hésiode sont assez incertaines, et c'est par cette raison sans doute qu'on y a mêlé du merveilleux. On a prétendu qu'il n'avait d'autre emploi que de mener paître les troupeaux de son père sur le mont Hélicon, et que c'est dans cette vie simple et champêtre qu'il devint poète par une faveur particulière des muses. Nous nous dispenserons de rapporter les autres fables que l'on a débitées sur le vieillard d'Ascra, qui n'est connu que par le peu de poésies qui nous sont restées de lui, toutes en vers hexamètres, les *Ouvrages et les Jours*, le *Bouclier d'Hercule*, et la *Théogonie*.

Dans le premier, Hésiode traite de l'agriculture et de différens genres de travaux que cet art exige. Ce poëme est rempli de sentences et de maximes

très-sages, que l'on peut appliquer à toutes les circonstances de la vie : c'est pour cela que Cicéron, dans une lettre à Lepta, conseille de le faire apprendre par cœur aux enfans.

Le *Bouclier d'Hercule*, dont on doute qu'Hésiode soit l'auteur, est un morceau détaché d'un poëme dans lequel on prétend que ce poète célébrait les héroïnes les plus illustres de l'antiquité. Quant à la *Théogonie*, c'est la génération ou histoire des dieux. Le poète s'est servi dans cet ouvrage de généalogies allégoriques autorisées par un long usage, pour indiquer et la nature des divinités que la Grèce honorait depuis plusieurs siècles, et l'ordre des temps où les Grecs avaient commencé à les reconnaître.

Tous ces ouvrages sont précieux pour la connaissance de l'antiquité ; mais envisagé comme poète, Hésiode est bien au-dessous d'Homère. Il s'élève rarement, dit Quintilien ; cependant son style a assez de douceur et de grace, et son expression est assez pure.

Parmi les nombreuses éditions que l'on a données de ce poète, il faut citer celle de *Dan. Heinsius*, avec quatre scholiastes, 1603 ; de *J. G. Grœvius*, 1701 ; de *Krebs*, Leipsick, 1746, in-8° ; et une plus complète encore, qui a paru à Leipsick en 1777, grand in-8°, d'après celle de *Robinson*. *Salvini*, en italien ; *Terrasson*, *Bergier*, *Gin*, en français, et *Cooke*, en anglais, ont traduit Hésiode d'une manière digne d'éloges. Ph. L. R.

HIPPARQUE.

BIBLIOTECA NAZIONALE

Landon direx.t

HIPPARQUE.

On peut regarder cet illustre mathématicien comme un des plus célèbres astronomes de la fameuse école d'Alexandrie. Les détails de sa vie sont inconnus, on ignore même l'époque de sa naissance et celle de sa mort; on sait seulement que Strabon le fait naître à Nicée, et Ptolémée à Rhodes; qu'il florissait sous les règnes de Philometor et d'Evergète, rois d'Egypte, depuis l'an 168 avant J. C., jusqu'à l'an 129, et qu'il laissa diverses observations sur les astres, et un commentaire sur Aratus, que nous avons encore à présent.

Hipparque marcha sur les traces d'Eratosthènes, et le rectifia quelquefois avec raison et plus souvent sans motifs. Sa critique sévère, son humeur jalouse l'ont fait accuser par Strabon d'avoir plutôt chicané en sophiste que critiqué en savant. Le même géographe assure cependant que sur les objets importans Hipparque s'accorde avec Eratosthènes. Pline au contraire prétend qu'il le corrigea sur un point essentiel, sur la mesure de la circonférence du grand cercle de la terre, en y ajoutant à-peu-près 25,000 stades, ou le dixième en sus. Pline parle d'Hipparque avec de grands éloges; il remarque qu'il fut le premier après Thalès et Sulpicius-Gallus, qui trouva le moyen de prédire juste les éclipses. On doit également le considérer

comme le premier qui ait jeté les fondemens d'une astronomie méthodique, lorsqu'à l'occasion d'une nouvelle étoile fixe qui paraissait, il fit le dénombrement de ces étoiles, afin que dans les siècles suivans on pût reconnaître s'il en paraissait encore de nouvelles. On comptait alors mille vingt-deux étoiles fixes. Non-seulement il fit la description de leur mouvement autour de l'écliptique, mais il s'appliqua encore à régler la théorie des mouvemens du soleil et de la lune, et fixa l'inclinaison de l'orbite de cette dernière sur l'écliptique; enfin on peut dire qu'il eut la gloire de donner de la certitude à la geographie, en posant sa base sur les observations astronomiques.

De L.

HIPPOCRATE.

Landon direx.t

Digitized by Google

HIPPOCRATE.

Hippocrate naquit 460 ans avant Jésus-Christ, dans la petite île de Coos, que la grande célébrité de ce citoyen a illustrée. « D'après tout ce que « l'on m'a rapporté de lui, dit le jeune Ana- « charsis, je n'ai aperçu dans son ame qu'un sen- « timent, l'amour du bien ; et dans sa longue vie « qu'un seul fait, le soulagement des malades. »

On se tromperait, si l'on croyait que la vie d'Hippocrate ne peut intéresser que les médecins; elle a également droit à l'attention de tout lecteur sensible et éclairé; elle appartient à la fois à la morale en action, à l'histoire de la philosophie et aux annales des sciences médicales.

On me pardonnera donc de parler ici d'Hippocrate avec quelque détail.

Hippocrate, né d'une famille de médecins, et destiné lui-même à la médecine, qui était alors une espèce de sacerdoce, reçut une éducation très-soignée. Il se prépara longtemps à l'exercice de l'art de guérir, non-seulement par l'étude théorique de la médecine, mais par l'étude de toutes les connaissances cultivées à cette époque. Il voyagea ensuite pendant douze ans, principalement dans la Macédoine, la Thrace, la Thessalie, et recueillit dans ses voyages un grand

nombre d'observations importantes. Il parcourut aussi la Lybie et la Scythie. A la cour du roi de Macédoine, il donna une preuve bien remarquable de l'expérience qu'il avait déja acquise, et de la sagacité avec laquelle il savait reconnaître, dans les plus petits symptômes extérieurs, les mouvemens profonds et secrets du cœur humain.

Consulté à cette cour pour Perdicas, fils unique du roi, qui paraissait s'éteindre insensiblement dans une langueur mortelle, il vit que la cause de ce mal, regardé comme incurable, avait sa source dans l'amour malheureux du jeune prince pour la belle Phila, esclave de son père.

Le roi de Perse, Artaxercès voulut attirer Hippocrate dans ses états, en proie aux horreurs de la peste. Il en reçut cette réponse: « J'ai « dans mon pays la nourriture, le vêtement et « le couvert; je n'ai donc besoin de rien. Comme « grec, il serait indigne de moi d'aspirer aux « richesses et aux grandeurs des Barbares, et je « n'irai point servir les ennemis de ma patrie « et de la liberté. »

Ce beau trait de la vie d'Hippocrate a été consacré par M. Girodet, dans un tableau qui fut exposé au Salon il y a quelques années.

Dans une autre circonstance Hippocrate refusa également d'aller au secours d'une nation étrangère qui l'appelait, parce qu'il prévit, par la di-

rection des vents, que la Grèce serait incessamment désolée par une épidémie. Il demeura par cette raison dans sa patrie, et s'occupa avec ses élèves de tout ce qui pouvait éloigner ou du moins affaiblir le fléau dont on était menacé.

Des services aussi grands, des preuves aussi marquées de dévouement, furent récompensés par la reconnaissance et l'admiration, le seul prix qui soit digne des ames élevées.

Les Argiens et les Athéniens mirent un grand zèle et une exaltation presque religieuse dans ces témoignages de gratitude. Les premiers consacrèrent une statue d'or à Hippocrate; les seconds lui décernèrent une couronne, lui accordèrent par un décret le droit de bourgeoisie, et donnèrent aux jeunes gens de Coos, qui venaient étudier à Athènes, les droits et les priviléges dont jouissait la jeunesse de cette cité.

Les Abdéritains donnèrent une preuve assez piquante de confiance à Hippocrate. Ils l'appelèrent pour donner des soins à l'un de leurs concitoyens, au célèbre Démocrite qu'ils croyaient un peu fou, parce que plus sage que le vulgaire, il s'occupait de recherches anatomiques et de méditations sur l'organisation de l'homme. Hippocrate trouva le Sage d'Abdère, occupé d'observations et d'expériences très-importantes. « L'on « peut penser, dit à cette occasion le philosophe

« d'Alembert, qui fut jugé le plus fou par Hip-
« pocrate, ou de ceux qui l'avaient envoyé, ou
« de celui qu'il allait voir, et qui avait trouvé
« la manière la plus philosophique de jouir de la
« nature et des hommes, en étudiant l'une et en
« se moquant des autres. »

Les ouvrages d'Hippocrate sont nombreux : ils furent apportés, comme tous les autres trésors scientifiques et littéraires, de l'Orient, à l'époque du renversement de l'empire de Constantin. On croit qu'une des premières éditions fut faite sur un manuscrit de la bibliothéque du cardinal Bessarion. Le texte grec de l'édition de Foese passe pour le moins défectueux ; mais il serait à desirer que l'on donnât une édition nouvelle d'après le rapprochement des différens manuscrits qui sont disséminés dans les grandes bibliothéques de l'Europe.

Les Critiques ont prétendu que plusieurs ouvrages attribués à Hippocrate étaient supposés. Ceux qui n'ont pas donné lieu à ces doutes, et qu'on appelle *ouvrages légitimes d'Hippocrate*, sont : 1.° *Les Aphorismes ; 2.° le Livre des Prénotions ; 3.° le premier et le troisième Livres des Epidémies ; 4.° le Traité de l'Air et des Lieux*, dont M. Coray a donné récemment une nouvelle édition très-correcte, et une excellente édition avec des notes très-savantes. *Le Serment*

d'Hippocrate et *le Livre de Decenti ornatu* ne sont pas comptés parmi les ouvrages légitimes. Ils seraient dignes cependant de figurer dans cette classe, et semblent dictés par les sentimens élevés qui distinguaient l'ame d'Hippocrate.

La meilleure édition d'Hippocrate est celle de Foese, Francfort 1621 et 1657. On estime aussi celle de Vander Linden, in 8.°, et de Chartier réunie avec l'édition de Galien.

Les autres éditions, commentaires, traductions sont en grand nombre; et tous les ouvrages du père de la médecine étant pour les médecins une sorte de Bible ou d'Evangile, on ne doit pas être étonné que l'on s'en soit occupé avec autant de zèle chez toutes les nations policées. On assure que Baldinger possédait seulement, pour les Aphorismes, 100 volumes différens.

Parmi les Commentateurs de ces ouvrages, on cite plus particulièrement Galien, Mercurialis, Prosper Martieau, Duret, Hollier, Vallesius, Corter, etc.

Hippocrate n'a pas été surpassé ni même égalé dans tout ce qui tient à la physiognomonie médicale; et, comme l'a remarqué l'auteur d'une Notice très-curieuse sur Lavater (*), nul observa-

(*) *Voyez*, page 71 de cette Notice qui se trouve au commencement de la nouvelle édition de *l'Art*

teur n'a mieux saisi, mieux décrit, mieux apprécié qu'Hippocrate les modifications variées de l'homme malade et cette foule d'altération et de changemens du visage qui tous ont une signification particulière; la nature de chaque douleur, de chaque impression; en un mot, la multiplicité des symptômes, auxquels s'attachent tant d'espérances et d'inquiétudes, de crises heureuses et de dangers, depuis l'annonce d'une hémorragie salutaire jusqu'à la décomposition des traits que l'on a appelés depuis *la face hippocratique*, et qui semble avoir déja quelque chose des horreurs de la mort, dont elle est le sinistre présage.

Il serait cependant injuste d'en conclure, que depuis Hippocrate la médecine n'a point fait de progrès; et, pour éclairer cette question, il importe de considérer séparément, dans le père de la médecine, le savant et l'observateur.

Comme observateur, Hippocrate est sans doute le premier des médecins, et nul ne peut lui être comparé dans l'art si difficile de reconnaître, pendant le cours des maladies, cette foule de nuances et de symptômes, dont il est impossible quel-

---

de connaître les Hommes, par Lavater, avec les additions de Physiologie ou d'Histoire naturelle, par M. Moreau de la Sarthe. Paris, 1806; chez Prudhomme, rue des Marais.

quefois de se rendre compte, qui sont néanmoins très-souvent des traits de lumière, mais que l'habitude, la pratique, l'usage continu des sens et de l'esprit, peuvent seuls faire apprécier; ce qui a fait dire, avec beaucoup de raison, à M. Clerc, « que le grand médecin acquiert, avec le temps « et par expérience, une foule de connais- « sances non traditionnelles, qui périssent avec « lui, et qui rendent toujours sa perte si fu- « neste. »

Comme savant, Hippocrate n'a pas eu les mêmes avantages. Il a fait tout ce que l'on pouvait exécuter avec du génie, de la patience, de l'observation; mais, depuis la célèbre époque que son nom a établie dans les annales de l'art, les sciences médicales ont beaucoup acquis; l'anatomie et la physiologie positive, dont les Grecs ont eu à peine l'idée, se sont formées; les maladies elles-mêmes sont devenues plus nombreuses et plus variées, et les sujets d'observation se sont multipliés; les maladies chroniques surtout ont ouvert aux modernes un nouveau champ d'expérience. Les moyens de l'art, ses ressources, ses instrumens ont été perfectionnés d'âge en âge par des applications heureuses de la physique, de la chimie et de l'histoire naturelle. Ne pas reconnaître ces perfectionnemens réels, ne pas distinguer, dans Hippocrate, ce qui lui est propre, de la somme

des connaissances acquises de son temps; confondre la science et l'art, et prétendre que les médecins, pendant plus de vingt siécles, n'ont rien ajouté aux sciences médicales, c'est aller contre les faits; c'est évidemment nier la marche et le développement des progrès de l'esprit humain; c'est mériter le reproche que Bacon adresse aux Savans qui assignent à l'empire du savoir des limites aussi peu réelles, aussi promptement reculées que ces colonnes d'Hercule, que l'ignorance présomptueuse des premiers géographes avait prises pour les bornes de la terre.

Ce qu'Hippocrate a fait de plus remarquable pour les progrès de son art, consiste principalement dans la réunion de la philosophie et de la médecine, dans l'introduction de la diète pour le traitement des maladies aiguës, et la manière de décrire les maladies, qui peut encore servir aujourd'hui de modèle. Il paraît qu'avant lui on ne traitait pas encore régulièrement les malades à domicile, et qu'il fut en quelque sorte le fondateur de la médecine clinique.

« Hippocrate, dit Barthélemy, exprime beaucoup de choses en peu de mots, ne s'écarte jamais de son but, et, pendant qu'il y court, il laisse sur sa route des traces de lumière plus ou moins aperçues, suivant que le lecteur est plus éclairé. C'était la méthode des anciens

philosophes, plus jaloux d'indiquer des idées neuves que de s'appesantir sur des idées communes.

« Ce grand homme s'est peint dans ses écrits. Rien de si touchant que cette candeur avec laquelle il rend compte de ses malheurs et de ses fautes. Ici vous lisez les listes des malades qu'il avait traités, et dont la plupart étaient morts entre ses bras. Là, vous le voyez auprès d'un Thessalien blessé d'un coup de pierre à la tête; il ne s'aperçut pas d'abord qu'il fallait recourir à la voie du trépan; des signes funestes l'avertirent enfin de sa méprise : l'opération fut faite le quinzième jour, et le malade mourut le lendemain. C'est de lui-même que l'on tient ces aveux; c'est lui qui, supérieur à toute espèce d'amour propre, voulut que ses erreurs même fussent des leçons.

« Hippocrate exigeait ces courageuses vertus dans tout médecin digne de ce nom. Il voulait que l'élévation de l'ame fût associée à l'étendue et à la variété des connaissances; que le médecin eût enfin toutes les vertus de son art; et quelles sont ces vertus? Il n'en faut excepter presque aucune, puisque la profession de médecin est inséparable de la réunion de toutes les qualités de l'esprit et du cœur. En effet, si l'on n'était assuré de la sagesse du médecin et de sa discrétion, quel chef de famille ne craindrait pas, en l'appelant,

d'introduire un espion ou un intrigant dans sa maison, un corrupteur auprès de sa femme ou de ses filles ; comment compter sur son humanité, s'il n'aborde ses malades qu'avec une gaieté révoltante ou qu'avec une humeur brusque et chagrine ; sur sa fermeté, si, par une servile adulation, il ménage leur dégoût, ou céde à leurs caprices ; sur sa prudence, si, toujours occupé de la parure, toujours couvert d'essences et d'habits magnifiques, on le voit errer de ville en ville, pour y prononcer, en l'honneur de son art, des discours étayés sur les passages des poètes ; sur ses lumières, si, outre cette justice générale que l'honnête homme observe à l'égard de tout le monde, il ne possède pas celle que le Sage exerce sur lui-même, et qui lui apprend qu'au milieu du plus grand savoir, se trouve encore plus de disette que d'abondance ? »

Les ouvrages d'Hippocrate, comme ceux d'Homère, ont paru assez importans par leur nombre, l'étendue et la variété des connaissances et des observations qu'ils supposent, pour qu'on ait voulu les attribuer à plusieurs auteurs, et regarder celui auquel on les attribue comme un personnage allégorique. Ces doutes ont fait le sujet d'une thèse soutenue à l'Ecole de Médecine de Paris, dans l'an 12, par M. Boulet, ancien chirurgien des hôpitaux civils et militaires.

Le respect pour Hippocrate dans les différens

siécles, peut être regardé comme la mesure des progrès de la médecine. Il fut presque porté jusqu'au culte, lorsque Galien vint tout-à-coup s'opposer à la décadence de l'art de guérir, et rappeler la médecine aux principes du plus grand de ses législateurs.

Dans des temps plus modernes, on vit également le même respect annoncer les progrès de notre art, et se concilier avec les découvertes les plus importantes; aujourd'hui même, lorsqu'une foule de novateurs, répandus en Allemagne et en Italie sous le nom de *Bronistes*, négligent la médecine hippocratique, les écoles de Paris et de Montpellier semblent vénérer plus que jamais les dogmes du divin Vieillard, en recommandent l'étude, et la regardent comme une des sources les plus fécondes de toute instruction médicale.

Parmi les auteurs qui ont écrit sur Hippocrate, on doit distinguer Le Clerc, Histoire de la Médecine; James, Dictionnaire de Médecine; Boerhaave, *Sermo de Studio Hippocratis commendendo;* Haller et Bordeu, dans presque tous leurs ouvrages; Cabanis, Révolutions de la Médecine; Barthes, Discours sur le génie d'Hippocrate; Pinel, Nosographie, vol. III, etc., etc.

La nouvelle Ecole de Médecine de Paris, qui ne néglige aucun moyen de contribuer aux progrès de la science et de l'enseignement, a en-

joint aux candidats, qui se font recevoir, de placer à la fin de leurs dissertations inaugurales un certain nombre d'Aphorismes, sur l'interprétation desquels ils sont obligés de répondre; hommage véritablement digne de la mémoire du père de la médecine, et qui honore la célèbre Ecole, dont il proclame la vénération éclairée et la juste admiration.

M. S.

HOBBES.

B. Caspar pinx.t Landon direx.t

HOBBES.

Thomas Hobbes tient un rang distingué parmi les philosophes célèbres du dix-septième siécle. Son nom ne se présente pas avec cette grandeur imposante de Bacon, de Descartes, de Leibnitz, de Galilée. Mais si l'on ne considérait que la force, la sagacité d'esprit avec lesquelles il traite un sujet, personne ne pourrait prétendre à l'emporter sur ce philosophe. Gassendi disait qu'il ne connaissait guères d'homme qui pénétrât plus profondément, et Leibnitz avouait être étonné de sa profondeur.

T. Hobbes naquit à Malmesbury, en 1588, d'un ecclésiastique obscur. Il fut envoyé à Oxford, à l'âge de 14 ans, pour y faire son cours de philosophie. Dès-lors il avait traduit en vers latins la *Médée* d'Euripide. En sortant de l'université, à l'âge de 20 ans, le comte de Dewonshire lui confia l'éducation de son fils aîné. Le jeune instituteur se fit aimer et estimer dans cette famille, et quand l'époque des voyages, par lesquels les Anglais riches ont coutume de terminer leur éducation, fut arrivée, Hobbes vit une première fois, avec son élève, la France et l'Italie, et y rechercha les philosophes qui avaient de la célébrité. De retour en Angleterre, il fut présenté à l'illustre chancelier Bacon, eut part à son intimité et travailla même à la traduction de ses ouvrages.

Ayant perdu son élève, et avec lui ses espérances de bien-être, Hobbes, âgé de 40 ans, se trouvait sans fortune; il accepta de voyager de nouveau avec un jeune Anglais. Il revit la France, l'Italie et leurs philosophes. C'est dans ce second voyage qu'il paraît s'être lié étroitement avec Gassendi, le père Mersenne et Galilée. La révolution fatale aux Stuarts se préparait depuis longtemps. Elle commença, et Hobbes revint à Paris, y chercher la liberté d'écrire. Il y publia, en 1646, son livre *de cive*, et son *Leviathan*, en 1651. L'objet de ces deux traités est d'établir la nécessité et les droits absolus de l'autorité royale. Ces ouvrages firent du bruit : le second principalement lui commença une carrière de tracasseries et de persécution que l'audace de ses pensées ne fit qu'accroître ou renouveler, pendant le reste de sa vie. Mais il ne suffit pas de donner l'ordre dans lequel les ouvrages de Hobbes parurent; il faut surtout en donner la clef.

Hobbes était partisan de la paix et de l'autorité royale : il prétendit qu'il n'y avait ni sécurité, ni paix, sans pouvoir absolu; et, pour faire tout dépendre de ce pouvoir, pour le faire dominer tout, il veut que la crainte de la Divinité ne vienne pas s'interposer dans les esprits : différent en cela des politiques qui l'ont donnée pour auxiliaire à la puissance royale, il croyait que celle-ci devait régler ce qu'il y avait à

croire, en matière de religion. Hobbes ne pensait pas, comme Voltaire, « que quiconque tient le « sceptre et l'encensoir a les deux mains fort « occupées. » La doctrine du pouvoir absolu convenait bien à la France ; mais la dépendance où Hobbes réduisait la croyance ne convenait pas à l'église. Il s'éleva des clameurs contre le philosophe qui retourna en Angleterre, pour les fuir. Il n'y gagna rien. Il y avait du danger, chez les Anglais, à se déclarer pour le pouvoir arbitraire, lorsque la révolution avait déja commencé avec succès l'attaque du pouvoir modéré des Stuarts. Hobbes se retira dans une terre de la famille de Dewonshire. Il y travailla à divers ouvrages jusqu'à ce que voyant les espérances de rapprochement entre le trône et le parlement s'évanouir, il repassa en France. Le supplice de Charles I et la suite de la révolution exaltèrent les principes et le ressentiment de Hobbes : ils se changèrent en une sorte de fanatisme, qui semble porté quelquefois jusqu'à la haine du genre humain. Sa philosophie bâtit ses systèmes sur des temps de guerre civile et d'anarchie, comme sur l'état habituel des sociétés.

Il vécut en France dans l'intimité douce de Gassendi, et du bon père Mersenne qui était le lien d'union des philosophes de son temps. Hobbes attaqua les lois du mouvement de Descartes et ses méditations, c'est-à-dire sa physique

et sa métaphysique. Cependant, malgré la hardiesse de sa philosophie, le philosophe anglais fut tranquille à Paris, assez longtemps. On le donna pour maître de mathématiques au jeune prince de Galles, fils de Charles I. Mais la réputation de Hobbes s'accroissant, le nombre ou la malignité de ses ennemis s'accrut; on l'accusa d'avoir passé dans le parti de Cromwel. C'était une calomnie, mais son effet était sûr : il perdit sa place d'instituteur du prince, et se croyant menacé à Paris, il retourna dans la retraite que lui offrit de nouveau la famille de Dewonshire. Il y composa sa Logique, sa Physique, sa Géométrie, son Traité de la nature humaine.

En 1660, au rétablissement de Charles II (le même qui avait été son élève), il quitta sa retraite, obtint une pension et l'honneur de baiser la main du roi. Une thèse où l'on avait soutenu quelques-uns de ses principes ramena la tempête sur Hobbes. Il retourna dans sa retraite, s'y occupa de mathématiques, et traduisit Homère, en vers anglais, à l'âge de 90 ans. Il avait achevé son Histoire de la guerre civile, et il la fit imprimer, quoique Charles II, qui en avait vu le manuscrit, l'eût désapprouvée. La mort le déroba probablement à de nouveaux chagrins. Elle arriva, en 1679, à 91 ans.

La concision, la propriété, la netteté du style de Hobbes sont étonnantes. Il faisait la langue de ses idées. On lui a reproché les maximes absolues,

si rarement justes dans l'application ! d'aimer trop à généraliser, d'avoir témoigné du mépris pour la physique et l'érudition, d'avoir mal cité l'histoire, pour la plier à ses idées, d'avoir pris pour base de sa philosophie et de l'organisation sociale le désordre idéal, comme Platon une harmonie imaginaire : enfin de soumettre le monde moral à la nécessité, la société à la force seule, de justifier, en dégradant l'homme, ceux qui l'oppriment. J. J. Rousseau a beaucoup profité des idées de Hobbes sur l'état de nature, même lorsqu'il en a tiré des conséquences différentes.

Quelles que soient les erreurs ou les exagérations de Hobbes, la théologie et la politique l'ont moins traité en philosophe qui se trompe, qu'en coupable. Elles l'ont plus souvent outragé que réfuté ; et comme la plupart des livres ont reçu l'influence des théologiens ou des habitudes politiques, les personnes qui cherchent la vérité doivent se méfier des jugemens sur Hobbes, et en général des jugemens tout faits sur des matières de philosophie, de religion, de liberté ou de despotisme. Par exemple, les auteurs du Dictionnaire historique disent de Hobbes « que ce sophiste mourut avec autant de « pusillanimité qu'il avait montré de hardiesse, en « attaquant les dogmes les plus sacrés.... » Ils refusent de croire aux qualités d'ami fidèle, d'homme officieux, de philosophe humain, que les témoignages historiques s'accordent à lui attribuer,

« parce que, disent-ils, ces qualités ne se concilient « guères avec la réputation d'athéisme qu'il s'était « faite, et la qualité d'impie qu'on ne peut lui refu- « ser. » Quand on embarrasse l'histoire de ses pro- pres opinions, il faudrait au moins ne pas prendre le langage des passions haineuses. Le pieux et bon père Mersenne ne cessa jamais d'aimer et d'es- timer Hobbes. Lorsque ce philosophe fit à Paris (en 1649) une maladie qui le mit à l'extrémité, le père Mersenne, que l'amitié avait retenu auprès de son lit, crut devoir lui parler de se faire catholique : « Mon père, répondit Hobbes, je n'ai pas attendu « ce moment pour penser à cela.... Vous avez des « choses plus agréables à me dire : y a-t-il long- « temps que vous n'avez vu Gassendi ? *habes quæ « dicas amœniora : quando vidisti Gassendum?* » Cette réponse ne ressemble pas plus à de la pusilla- nimité, que le père Mersenne ne ressemble à un fanatique. Il ne pressa point le malade, et Hobbes fut administré selon le rite de l'église anglicane, ce qui n'est ni d'un athée, ni d'un impie.

L'édition la plus complète des œuvres de Hobbes est celle de 1663, en 2 vol. petit *in*-4.°, en latin. Ce- pendant elle ne contient pas *le Traité de la nature humaine* dans lequel ce philosophe a résumé ses principes, ni l'Histoire de la guerre civile. Tous les ouvrages de Hobbes ne sont pas traduits en fran- çais. Sa Logique surtout ne l'est point ; mais elle ne tardera pas à l'être : un philosophe distingué s'en occupe en ce moment. J.

HOGARTH.

BIBLIOTECA NAZIONALE

Hogarth pinx.t *Landon direx.t*

HOGARTH.

Williams Hogarth, célèbre en Angleterre comme peintre et comme graveur habile et original, naquit à Londres en 1698. Il fut d'abord placé chez un orfèvre, pour y apprendre à graver sur les métaux ; mais ne se bornant point à ce talent, il commença, vers l'âge de vingt-cinq ans, à composer des dessins pour divers ouvrages de littérature. Ce fut dix ans après qu'il fit paraître la suite de gravures intitulée : *The harlot's Progress, le Cours de la vie d'une Prostituée.* Le succès de cet ouvrage, qui le fit connaître, l'encouragea à en composer plusieurs, tels que *le Cours de la vie d'un Libertin, Diligence et Fainéantise*, la *Marche de la Cruauté*, etc. Dans ces compositions, Hogarth ne s'est attaché ni à la beauté, ni à la régularité des figures ; il semble n'avoir cherché qu'à donner à ses personnages l'expression, souvent forcée, de la passion dont il les suppose animés. Une foule de petits détails et d'allégories, dans le genre de ce qu'on voit dans les caricatures anglaises, tend à donner à la scène plus d'effet, et à faire ressortir les caractères avec plus de force. Ces espèces de romans moraux en gravures, très-estimés en Angleterre, sont composés dans une bonne intention. La marche des vices y est bien suivie : ils y sont toujours punis, et la vertu toujours récompensée, et c'est-là un des grands mérites de ces ouvrages. Leur auteur

vint en France à la paix d'Aix-la-Chapelle. Il y fut arrêté le jour même de son débarquement, tandis qu'il était occupé à dessiner la porte de Calais, et renvoyé en Angleterre comme espion. Il s'en vengea par une estampe satyrique qui fait encore les délices des partisans de *la vieille Angleterre.*

Hogarth sortit entièrement de sa sphère, lorsqu'il donna, en 1763, l'*Analyse de la Beauté*, ouvrage dans lequel il s'efforce de fixer le goût sur cette matière, en prouvant, par une infinité d'exemples, que la ligne courbe est celle de la beauté, et que les formes arrondies sont les plus agréables à l'œil. Cet ouvrage a été traduit en français.

Hogarth était très-fier de ses talens, quoique médiocres, et se mettait sans façon au rang des plus grands peintres. Comme la plupart des personnes qui n'ont point reçu d'éducation, il affectait beaucoup de mépris pour la littérature, quoiqu'il eût été forcé d'avoir recours à plusieurs hommes de lettres pour la rédaction de son *Analyse de la Beauté.* Il était susceptible, distrait, bizarre : entre autres manies singulières, il était dans l'usage de dessiner sur l'ongle de son pouce les figures qui le frappaient, et dont il voulait conserver le souvenir. Il mourut en 1764, premier peintre du roi d'Angleterre.

L. M.

HOLBEIN.

BIBLIOTHECA NATIONALE NAMUR

Holbein pinx.t *Landon direx.t*

HOLBEIN.

Né à Bâle, en 1498, Jean Holbein, fils d'un peintre médiocre, se perfectionna en quelque sorte lui-même. Un génie original et l'étude de la nature le garantirent du goût gothique qui dominait parmi les artistes de son pays; et, sans avoir vu l'Italie, il sut donner un grand caractère à ses compositions historiques. L'on ne peut lui reprocher qu'un peu de roideur dans les draperies, défaut qu'il paraît tenir d'Albert Durer.

Ce sont particulièrement les portraits d'Holbein qui ont fait sa grande célébrité. Ils égalent ceux des plus habiles peintres dans ce genre, par la vérité des caractères, la vigueur et la vivacité du coloris; et, quoique cet artiste ne peignît que de la main gauche, sa touche est d'une finesse admirable.

Mécontent de sa femme, dont l'humeur capricieuse troublait sans cesse son repos, il suivit le conseil du fameux Erasme dont il avait fait le portrait à Bâle, et passa en Angleterre, muni de lettres de recommandation et du portrait de ce savant. Il se présenta à Thomas Morus qui l'accueillit avec amitié, et le garda chez lui pendant trois années. Ce dernier lui fit faire son portrait,

et trouva l'occasion de le présenter au roi qui le retint à son service.

Comblé de faveurs, Holbein vit croître sa renommée, autant qu'un artiste puisse le desirer. Il peignit plusieurs fois le roi, et fit les portraits de sa famille; ses ouvrages étaient recherchés des principaux personnages de la cour et des étrangers. Deux tableaux allégoriques que l'on regarde comme ses chef-d'œuvres, et qui représentent le Triomphe de la Richesse, et l'Etat de l'auvreté, mirent le sceau à sa réputation. Des peintres italiens, entre autres Frédéric Zucchero et Polydore de Caravage, ne dédaignèrent pas de le copier et de chercher sa manière. Une maladie contagieuse enleva Holbein en 1554, à l'âge de 56 ans, dans la vigueur de son talent, et lorsque de nombreuses occupations lui ouvraient le chemin de la fortune.

On se plaît à répéter cette réponse du roi d'Angleterre à un Seigneur de sa cour, lequel venait se plaindre et voulait se venger d'Holbein qui l'avait précipité du haut d'un escalier, au moment où ce Seigneur entrait de force dans l'atelier de l'artiste. « Je vous défends d'attenter à sa vie. « Je puis de sept Paysans faire sept Comtes comme « vous; et, de sept Comtes, je ne pourrais faire un « Holbein. »

L.

HOMERE.

BIBLIOTECA NAZIONALE STORIO MANUELE III NAPOLI

N. del.t Landon direx.t

HOMERE.

Il y a bien peu de choses neuves à dire sur le génie d'un homme qui a fourni la matière de tant de dissertations, et tant de volumes. Tout ce qui paraît certain, c'est que le plus ancien des poètes en est encore le plus grand et le plus admirable. Le poème épique est la plus difficile de toutes les productions de l'esprit humain, et l'Iliade est le plus beau des poèmes épiques.

On ne sait ni l'époque ni le lieu de la naissance d'Homère, on présume seulement qu'il vécut peu de temps après le siége de Troie, et qu'il put en apprendre les principaux événemens des guerriers qui s'y étaient trouvés; ce qui dut lui donner un avantage que n'ont point ceux qui peignent des faits et des héros dont le souvenir ne s'est maintenu que par une faible tradition. La conception de l'Iliade prouve un esprit étendu, vaste, fécond; la peinture des caractères, leur variété décèlent un observateur plein de génie, et les fictions qui embellissent ce poème sont l'heureux effort d'une imagination aussi riche que brillante. Des critiques sans jugement lui reprochent la grossièreté des mœurs qu'il peint, l'emportement, la rudesse sauvage de ses héros. Voudraient-ils qu'il eût donné aux compagnons d'A-

gamemnon et d'Ulysse le langage des courtisans de Louis XIV?

Homère est-il réellement le premier des poètes dans l'ordre des temps comme dans l'ordre du génie? A-t-il tout tiré de son propre fonds, ou a-t-il fait quelques heureux emprunts à ceux qui l'ont précédé? Fut-il le créateur de sa Mythologie, ou ne fit-il que l'agrandir, que l'embellir? Ce sont des questions auxquelles les savantes recherches d'hommes qui n'étaient qu'érudits, et les ingénieuses conjectures de critiques philosophes n'ont point satisfait. Tout ce que l'on peut croire, c'est que si Homère avait dû beaucoup à ses prédécesseurs, les ennemis de sa gloire n'eussent pas manqué d'indiquer les sources où il aurait puisé.

L'Odyssée n'a ni le feu ni la majesté de l'Iliade, elle annonce le déclin du poète; mais c'est encore la vieillesse vigoureuse d'Homère; c'est, comme le dit Longin, le soleil couchant qui n'a point la force de son midi, mais qui a toujours la même grandeur. On ne trouve point, dans ce dernier ouvrage, cette forme dramatique qui donne à l'Iliade tant de mouvement, tant d'intérêt; le Poète, dans l'Odyssée, s'abandonne au plaisir de raconter. Mais son génie se retrouve encore dans plusieurs épisodes attachans, dans la description des mœurs, dans des discours d'une éloquence douce et insinuante.

Aucun poète n'acquit une réputation aussi étendue et aussi solide. Eschyle disait que ses tragédies n'étaient que des reliefs du magnifique banquet d'Homère; Platon, en décriant les poètes, s'efforçait de l'imiter dans sa prose harmonieuse; Aristote trouva les règles de sa Poétique d'après l'Iliade; et Virgile lui dut ses plus sublimes beautés.

Nous ne savons point comment les poèmes d'Homère ont été conservés. On prétend que des Rhapsodes les chantaient par parties détachées dans les villes et dans les bourgs, comme les Calédoniens chantaient les poèmes d'Ossian; que Pisistrate, tyran d'Athènes, fut le premier qui leur donna l'ordre dans lequel ils nous sont parvenus. On pense cependant que Lycurgue les avait déja recueillis. Il est honorable pour le Poète d'avoir trouvé grâce auprès d'un législateur aussi sévère. Homère eut pour admirateurs enthousiastes tous les hommes de goût, pour détracteurs quelques esprits faux ou amis de la contradiction et du paradoxe. On sait quel fut le sort de Zoïle. Son existence fut misérable et méprisée, et sa mort vengea d'une manière cruelle sans doute la gloire d'Homère qu'il avait osé outrager, soit qu'il ait été, comme le dit Vitruve, crucifié en Egypte ou brûlé vif à Smirne. Les ouvrages de ce grand poète eurent de violens détracteurs dans le dix-septième siécle; mais il

suffit de dire qu'à l'exception de Lamotte et de Fontenelle, ces contempteurs sacriléges du dieu de la poésie étaient des écrivains sans nom, qui n'avaient aucun titre pour être jaloux d'une réputation éclatante; et Homère avait pour défenseurs Despréaux, Racine et Fénélon. Le meilleur morceau qu'on ait écrit sur l'auteur de l'Epopée est sans contredit le discours préliminaire de la traduction anglaise de l'Iliade, par Pope; l'érudition, le goût, la philosophie s'y trouvent heureusement combinés. Blatwel, critique savant et profond, mais peu élégant, a écrit un volume sur Homère; l'on croit en devoir traduire le passage suivant qui semble peindre son génie avec autant de vérité que de justesse :

« Ce n'est point, dit-il, exagérer le mérite « d'Homère que de dire qu'aucun philosophe ne « connut mieux les hommes et les choses, ne « scruta plus profondément les passions humaines. « Il représente les grands objets avec une telle « sublimité, les petits avec une telle grâce, qu'on « admire les uns et qu'on se plaît avec les au- « tres. »

Homère possède toutes les ressources du style figuré, toute l'aisance du style simple. Strabon lui reconnaît l'exactitude d'un habile géographe. On peut comparer son poème à ce bouclier de fabrique divine qu'il a si bien décrit dans l'Iliade. Il vous offre le tableau fidèle de tous les exploits

de la guerre, de tous les travaux de la paix; c'est un univers qu'il place sous vos yeux. Il a toutes les beautés des divers dialectes qu'il employe; ses endroits les plus négligés ne le cèdent point aux plus beaux morceaux des autres poètes, et il les surpasse tous par la force, l'étendue du génie, la richesse de l'imagination, la faculté inventive. Ses ouvrages lui assurent une telle suprématie que les anciens l'admiraient et le vénéraient comme le grand prêtre de la nature qu'elle avait admis dans son sanctuaire le plus secret, et fait participer à ses plus augustes mystères.

On ne sait rien de certain sur sa vie; on prétend qu'il vécut pauvre et aveugle; que, méconnu et dédaigné de son vivant, il fut réduit à mendier son pain dans les sept villes qui, après sa mort, se disputèrent l'honneur d'avoir été son berceau, et élevèrent des temples à sa mémoire. Cette rivalité a beaucoup nui sans doute aux recherches des érudits qui ont entrepris, à diverses époques, de constater sa patrie. Le plus singulier monument que l'on ait en ce genre, est une Vie d'Homère attribuée à Hérodote, qui ne paraît être que le résultat des fables répandues dans le temps où vivait cet historien. Les articles où il est question de ce grand homme, dans les Dictionnaires biographiques, ne sont que de courtes analyses du Roman d'Hérodote.

On doit ajouter qu'on attribue à Homère

un poème burlesque intitulé la *Batrachonyomachie*.

Homère eut un nombre prodigieux de commentateurs, et Aristarque publia neuf livres d'observations sur l'Iliade et l'Odyssée. On croit que ce critique célèbre qui corrigea ces deux poèmes, est le premier qui les ait divisés par chants.

Des traductions françaises, la plus estimée est celle de M. Bitaubé, et la plus ridicule est celle de Lamotte.

L....e

HORACE.

BIBLIOTECA NACIONAL

Landon direx.t

HORACE.

Horace aurait été bien infidèle aux principes de cette philosophie désintéressée, indépendante et voluptueuse qui respire dans ses vers, s'il nous avait laissé un long récit à faire des événemens de sa vie. On formerait une bibliothéque nombreuse des écrits auxquels les siens ont donné lieu: sa vie, quoi qu'on fasse, ne pourra jamais remplir que quelques lignes. Tout ce qu'on en sait est extrait de ses propres ouvrages. *Quintus Flaccus Horatius* naquit à Venuse, petite ville entre la Lucanie et la Pouille, 65 ans avant J. C. Son père était fils d'affranchi et employé dans la levée des impôts. Cet excellent père, d'une ame au dessus de son origine et de sa condition, conduisit son fils à Rome dès l'âge le plus tendre, pour qu'il y reçût la même éducation que les enfans de sénateurs et de chevaliers. Il l'accompagnait lui-même chez tous ses maîtres, assistait à ses leçons, et ne le perdait pas un moment de vue. A voir l'habillement du jeune Horace et les esclaves qui le suivaient, on eût dit que le plus riche patrimoine fournissait à sa dépense. Il apprit à Rome la grammaire latine et la langue grecque. Son cours de belles-lettres terminé, il se rendit à Athènes où il prit des leçons de philosophie. Brutus, passant par cette ville, l'enrôla dans son parti et le fit

tribun d'une légion. A la bataille de Philippes où Brutus succomba sous Octave, Horace jeta son bouclier et prit la fuite. Dépouillé de son patrimoine, comme tous les vaincus, la misère lui fit faire des vers. Virgile et Varius les lurent, en furent contens, et parlèrent de l'auteur à Mécène qui se le fit présenter. Né timide, il balbutia quelques mots; huit mois après cette audience, Mécène le rappela, et lui dit: *Je veux que vous soyez de mes amis*. Depuis ce temps, il vécut avec ce ministre dans la plus grande intimité, et fut comblé de ses bienfaits. Auguste le vit, le goûta beaucoup, et voulut l'avoir pour secrétaire. Il refusa, et n'en fut pas moins cher à l'empereur qui l'éleva au rang de chevalier. Sans ambition, sans soin, sans affaire, il partagea doucement sa vie entre Rome et Tibur, l'amour et l'amitié, le repos et les muses. Il mourut âgé de 57 ans, un mois avant son cher Mécène. Il était petit, maigre, d'une faible complexion, et avait la vue tendre et délicate. Que dire ici de ses écrits? Rien. A qui est-il nécessaire d'apprendre qu'Horace a fait des odes, des satires et des épîtres; que tous ces ouvrages sont des chef-d'œuvres; et que toutes les nations, tous les siécles en feront leurs délices, tant qu'on sera sensible aux charmes de la raison, de l'esprit, de la grâce et de la gaieté?

A.

HORTENSIUS.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Landon direx.t

HORTENSIUS.

Hortensius, que son éloquence a placé au rang des premiers orateurs de l'antiquité, naquit à Rome, l'an 640 de sa fondation, cent-treize ans avant J. C., et huit ans avant Cicéron. Il parut au barreau à dix-neuf ans, et débuta par deux de ces causes brillantes qu'on ne pouvait entendre que chez les vainqueurs de l'univers. Il défendit les provinces d'Afrique contre quelques gouverneurs qui les opprimaient, et plaida pour Nicomède, roi de Bithynie. C'est de ce moment que Cicéron compte les quarante-quatre années qu'Hortensius passa dans les exercices du barreau.

Après avoir défendu avec succès la majesté royale et la liberté des peuples, Hortensius se vit chargé de toutes les affaires importantes; mais la guerre des alliés, en faisant taire l'éloquence, suspendit un moment ses triomphes et l'appela à de nouveaux destins. Le défenseur de Nicomède partit comme soldat dans les légions romaines, et mérita, par sa valeur, d'être élevé l'année suivante au grade de tribun militaire. La paix le rendit enfin à ses premières occupations.

On sait que l'amitié le porta à défendre l'odieux Verrès, que poursuivaient les peuples de Sicile. Cette fois il avait un adversaire digne de lui. L'éloquence de Cicéron et la notoriété des crimes imputés à Verrès forcèrent Hortensius à aban-

donner son client, qui se condamna lui-même à l'exil.

Hortensius fut successivement édile et consul. Il avait été d'abord un peu jaloux de Cicéron; il finit par être son ami. Ces deux grands hommes se regardaient moins comme rivaux que comme associés aux mêmes honneurs et à la même gloire.

Hortensius mourut à l'âge de soixante-quatre ans, pendant le consulat de Paulus et de Marcellus, l'an 704 de Rome.

C'est dans Cicéron qu'on peut prendre une idée du mérite d'Hortensius. « Sa mémoire sûre et fidèle, « dit-il, lui rappelait tout ce qu'il avait conçu; les « mêmes mots, les mêmes choses et le même plan. « Son style abondant avait quelquefois la couleur « asiatique par la pompe des images et la conci- « sion des pensées. Le son de sa voix était doux et « harmonieux. Le seul reproche que l'on put faire « à ce grand orateur, était l'affectation de son geste, « et quelquefois de sa déclamation. »

Ph. L. R.

HUGUES CAPET.

*N. pinx.*ᵗ *London dirx.*ᵗ

BIBLIOTECA NAZIONALE

HUGUES CAPET.

L'établissement du gouvernement féodal qui date de l'hérédité des fiefs et de l'introduction des arrière-fiefs, avait changé la face de la monarchie. L'autorité royale s'était anéantie entre les mains des trop faibles successeurs de Charlemagne. Ceux-ci, privés de leur domaine, réduits à la possession des villes de Reims et de Laon, après avoir laissé leurs sujets s'élever insensiblement au rang de leurs égaux, les voyaient aspirer à deviner leurs maîtres. Il n'y avait plus de chef, plus de nation : la France ne présentait que des esclaves, de grands vassaux presque indépendans, et un roi pauvre et méprisé. Une révolution était inévitable, elle était même nécessaire : il fallait pour le bien de l'état que le sceptre passât dans les mains où était la puissance, et que le titre de roi fût uni au plus grand fief. C'est ce qui arriva sous Hugues Capet. Sa famille possédait depuis plus d'un siècle le duché de France qui s'étendait jusqu'en Touraine. Il était comte de Paris. De vastes domaines en Picardie et en Champagne lui donnaient encore une grande autorité dans ces provinces : son frère avait le duché de Bourgogne. Il était fils de Hugues-le-grand qui avait dédaigné la couronne, petit-fils de Robert qui fut sacré roi en 922, petit neveu d'Eudes qui l'avait été en 888, et arrière-petit-fils de Robert-le-fort, dont l'origine se perd dans l'obscurité des

siécles. Hugues Capet pouvait donc penser que, dans les circonstances où se trouvait l'état, sa puissance, les services et l'illustration de sa famille, lui donnaient au trône des droits aussi légitimes que ceux que Pepin avait fait valoir. Après la mort de Louis V, dernier roi Carlovingien, il s'assura du clergé, dissipa promptement avec ses troupes un parlement qui, assemblé à Compiegne, voulait appeler au trône Charles, duc de Brabant, oncle du roi, et se fit sacrer et couronner à Reims en 987. L'année suivante il associa à la couronne son fils Robert. Ce ne fut pas, comme on l'a dit, le vœu de la nation qui priva Charles de l'héritage de ses ancêtres, car elle n'avait plus ni le droit ni les moyens d'émettre ce vœu; ce fut ce qui fait et défait presque toujours les rois, la force unie à l'habileté. Charles voulut soutenir ses droits les armes à la main; mais, trahi par l'évêque de Laon, surpris et livré à Hugues Capet, il alla mourir captif dans la tour d'Orléans. Le titre de roi n'ajouta pas beaucoup à la puissance de Hugues Capet, mais son pouvoir rendit la royauté plus respectable. La maison de ce prince a régné sur la France pendant plus de neuf siécles, si l'on commence à Eudes, couronné en 888 : exemple unique dans l'histoire. Hugues Capet est mort, en 996, à Paris où les rois avaient cessé d'habiter depuis plus de 200 ans.

F.

HUYGHENS.

Eddinck del.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

HUYGHENS.

Christian Huyghens, fils de Constantin Huyghens, secrétaire et conseiller des princes d'Orange, naquit à la Haye, le 14 avril 1629. Elevé sous les yeux de son père, il annonça dès son enfance ce qu'il devait être un jour. A neuf ans il savait l'arithmétique, la géographie et la musique, sans que pour les apprendre, il eût négligé l'étude du latin et du grec. Son talent pour la mécanique commença à se développer dès l'âge de treize ans. Envoyé à seize à l'université de Leyde, pour étudier en droit, il y trouva Schooten, le commentateur de Descartes, qui lui applanit les voies de la haute géométrie. Huyghens ne tarda pas à se distinguer par des découvertes importantes. Il donna une méthode nouvelle pour rappeler les rectifications des courbes aux quadratures, détermina les lois du choc des corps, et en établissant la théorie des forces centrifuges, renversa le système de Descartes. Il voulut aussi expliquer la pesanteur; mais il ne fut guère plus heureux que le géomètre français. Depuis Galilée, l'art de construire des télescopes avait fait peu de progrès: on n'osait pas passer une certaine longueur de foyer pour les objectifs. Huyghens, à-la-fois géomètre, physicien, astronome et mécanicien, s'appliqua à la routine mécanique de ce travail, avec le génie qui abrège et perfectionne les opérations; il construisit un instrument qui grossissait près de

cent fois les objets, vit l'anneau de Saturne, en expliqua les phénomènes, et découvrit en même-temps un des satellites de cette planète. On peut croire que s'il ne découvrit pas les antres, c'est que persuadé que le nombre des satellites ne devait pas surpasser celni des planètes principales, il ne chercha pas même à les voir. Galilée avait employé le pendule à la mesure du temps : Huyghens sentit la possibilité de l'appliquer aux horloges. Il trouva, dans les propriétés de la cicloïde, le moyen de rendre ses vibrations isochrones, détermina la longueur qu'il devait avoir pour battre les secondes, et présenta en 1656, aux états de Hollande, la première horloge à pendule. Appelé par Colbert, en 1666, Huyghens vint à Paris jouir des encouragemens que Louis XIV donnait aux sciences, et il fut jusqu'en 1681, un des plus laborieux et des plus illustres membres de l'ancienne académie. Les édits contre les protestans l'ayant éloigné de la France, il mourut dans sa patrie, en 1695. On voit, dans la correspondance littéraire de Leibnitz et de Bernouilli, quelle profonde estime ces deux hommes célèbres faisaient de Huyghens. Son nom vivra tant que les mathématiques et les arts seront cultivés ; et s'il n'a pas laissé une réputation aussi brillante que Newton, c'est qu'avec un génie peut-être égal, il n'a fait que préparer la révolution que Newton a eu la gloire de faire dans le calcul et dans la philosophie.

F.

HUME.

BIBLIOTHECA NATIONALE PARISIENSIS NAT. H 1

Cochin del.t *Landon direx.t*

HUME.

David Hume, né à Edimbourg le 26 avril 1711, appartenait à une famille noble, mais peu fortunée. Il perdit son père dans son enfance, et fut élevé sous les yeux de sa mère, qui, jeune encore, et belle, négligea les avantages que pouvait lui présenter un second mariage, pour se vouer entièrement à l'éducation de ses enfans. Hume, doué d'une intelligence précoce, fit des progrès rapides, et contracta de bonne heure un goût si vif pour les lettres et pour la philosophie, qu'il lui devint bientôt impossible de se livrer à d'autres travaux. En vain les conseils de sa famille et le besoin de pourvoir à sa fortune l'engagèrent à essayer successivement la carrière du barreau et celle du commerce : un dégoût insurmontable rendit ses tentatives infructueuses, et le ramena à ses études chéries. Pour s'y livrer sans obstacle, il ne songea plus qu'à assurer son indépendance, en suppléant par une rigoureuse économie à la modicité de son revenu. Il vint en France, s'établit d'abord à Reims, puis à la Flèche, y vécut dans la retraite, se prescrivit un plan d'études assidues, variées et profondes, les suivit avec constance, et composa ses premiers ouvrages de philosophie. De retour dans sa patrie, il publia à Edimbourg, en 1738, un *Traité de la nature humaine*. Jamais production littéraire n'eut un plus triste sort : le livre, selon l'expression de Hume lui-même, fut

frappé de mort en sortant de la presse. Mécontent, mais non découragé, l'auteur préparait de nouveaux ouvrages, lorsque des emplois qu'il n'avait point recherchés le tirèrent de l'obscurité, et en améliorant sa fortune, contribuèrent à sa réputation. Après avoir été attaché au marquis d'Annandale, Hume accompagna à Venise et à Turin le général Sinclair. Il fut ensuite nommé à Londres bibliothécaire des avocats; place qui lui suggéra l'idée, et lui fournit les moyens d'écrire l'*Histoire d'Angleterre*. Envoyé à Paris en 1763, en qualité de secrétaire d'ambassade, il y resta trois ans, et après le départ de lord Hertford, reçut le titre et remplit les fonctions de chargé d'affaires. Enfin, en 1767, il fut nommé sous-secrétaire d'état. Après avoir occupé cette place pendant près d'un an, Hume renonça aux affaires publiques, et en 1769 il revint à Edimbourg, au sein de sa famille et de ses nombreux amis, jouir de l'aisance qu'il devait à ses travaux, et de la considération qu'il avait attachée à son nom par ses vertus et par ses talens. Il y est mort, en 1776, universellement regretté.

Hume a avoué naïvement que le desir de la gloire littéraire fut sa passion dominante. On peut remarquer que cette gloire, qu'il avait si bien méritée, et qui est aujourd'hui si solidement établie, ne vint que bien tard couronner ses travaux : il entrevit, pour ainsi dire, sa célébrité plutôt qu'il n'en jouit réellement. Son début avait été complètement malheureux : la publication de ses *Essais*

obtint quelque succès; mais celle du *Traité sur l'Entendement humain* fut à peine remarquée. Ses *Recherches sur les principes de la morale*, celle de ses productions qu'il estimait le plus, commencèrent à exciter l'attention. Je m'aperçus, dit-il, aux railleries que m'adressaient Warburton et son école, que mes ouvrages devenaient enfin le sujet des entretiens de la bonne compagnie. Il y a lieu de croire que le plaisir que lui causa cette découverte adoucit beaucoup à ses yeux la malignité des critiques. Il se fit la loi de n'y jamais répondre, et il l'observa fidèlement, même à l'époque la plus orageuse de sa carrière littéraire, à celle où parut le premier volume de son *Histoire d'Angleterre*. N'osant point d'abord entreprendre de conduire une narration historique à travers la longue période de dix-huit siècles, Hume avait commencé la sienne à l'avénement de la maison de *Stuart*. Indépendant de l'autorité, dédaignant les préjugés populaires, et n'ambitionnant ni les honneurs ni la fortune, il espérait qu'un plein succès serait le prix de ses nobles efforts pour faire enfin triompher la vérité des préventions de l'esprit de parti. Combien il fut trompé dans son attente! Un cri universel de blâme et même d'indignation s'éleva contre lui. Anglais, Irlandais et Ecossais, whigs et torys, anglicans et non-conformistes, dévots et esprits-forts, patriotes et courtisans, unirent leur rage contre celui qui avait osé répandre une larme généreuse sur le sort de Charles Ier et de Strafford. Ce qu'il

y eut encore de plus fâcheux pour l'auteur, c'est que les transports de la fureur une fois calmés, son livre parut condamné à l'oubli. Il n'y avait pas d'homme un peu considérable par son rang ou par sa réputation littéraire qui en pût supporter la lecture ; le libraire en vendit à peine quarante-cinq exemplaires dans un an. Hume, découragé, allait quitter l'Angleterre pour venir s'établir en France : les apparences d'une guerre prochaine l'en empêchèrent ; il resta, et continua son ouvrage. Le second volume, publié en 1756, deux ans après le premier, fut mieux reçu, et contribua même à faire vendre son aîné. En 1759 parut l'*Histoire de la maison de Tudor*, et elle n'excita pas moins de clameurs que celle des deux premiers *Stuarts*. Le parti whig, qui distribuait alors les dignités, les richesses, et même la célébrité, ne pouvait pardonner à Hume d'avoir attribué à Elisabeth un pouvoir absolu, et de ne pas croire que la liberté constitutionnelle datât en Angleterre de plus d'un siècle. Enfin, en 1761, il donna au public la première partie de son *Histoire*, celle des *Plantagenets*, qui n'obtint, ce sont les termes de l'auteur lui-même, qu'un succès très-ordinaire.

On peut se consoler de ses revers dans une carrière où un si beau talent fut si long-temps méconnu. Au surplus, les suffrages unanimes de l'étranger dédommagèrent Hume de ceux qu'on lui refusait alors dans sa patrie. Avant que l'Angleterre eût abjuré ses injustes préventions envers cet homme illustre, la France et l'Europe entière le plaçaient déjà au pre-

mier rang des historiens. Aujourd'hui l'on pense généralement qu'il n'en est aucun, sans excepter les anciens, qui réunisse à un plus haut degré toutes les qualités essentielles à cette classe d'écrivain, qui présente un intérêt plus soutenu, uni à une instruction plus solide. Ce fut, après l'exemple tracé par Voltaire, la première fois que la philosophie tint la plume de l'histoire; et Hume, sous plusieurs rapports, pourrait être regardé comme appartenant à l'école du grand maître dont l'ouvrage précéda le sien de quatorze ans. Sans doute, c'est par cette raison que Mabli a traité avec autant d'injustice que d'indécence le meilleur des historiens d'une nation qui en compte tant de bons. Poussé par le même esprit de haine, il n'a été ni plus juste ni plus poli envers Robertson, dont les ouvrages n'en sont pas moins entre les mains de tout le monde.

Ceux que Hume a composés sur la métaphysique, la morale, la politique et la littérature, lui assignent encore un rang très-distingué parmi les écrivains modernes. Il a répandu des lumières nouvelles sur presque tous les sujets qu'il a traités; et il sera toujours lu avec fruit par ceux qui veulent donner à leur esprit une culture un peu profonde. Comme philosophe, il appartient sans doute à l'école de Bacon et de Locke; mais il se distingue, parmi leurs disciples, par une aversion marquée pour tout ce qu'on nomme théories métaphysiques. Nul n'a combattu avec plus de vivacité et de succès ces méthodes *à priori*, ces principes abstraits, au moyen

desquels on prouve si facilement tout ce qu'on veut. Son éloignement pour les suppositions arbitraires, sa disposition à juger de la vérité par l'utilité, sa finesse à apercevoir les difficultés, et sa bonne foi à les avouer, le conduisirent souvent à un scepticisme relatif, de prudence plutôt que de système, qui consiste à se défier de sa raison et non à la récuser, et que la raison de chacun peut restreindre par le légitime emploi qu'elle fait de ses facultés.

A ses talens naturels, à des connaissances profondes, fruit d'une vaste lecture et d'une méditation habituelle, Hume joignit le rare assemblage des belles qualités qui concilient toujours à l'homme de lettres l'estime et la considération du public. Son caractère était doux, bienveillant et généreux; son humeur indulgente, égale et franche; son commerce facile, agréable et sûr. Il aimait la société, et y était très-aimable. Toujours indépendant dans ses opinions, mais toujours modéré dans ses passions et conséquent dans sa conduite, il abandonna ses ouvrages à la critique, et sut garantir sa personne des traits de la calomnie. Sa fin fut celle du sage. Attaqué d'une maladie lente, mais mortelle, il vit sans effroi le déclin de ses forces, et conserva jusque dans ses derniers momens son ardeur pour l'étude, sa sérénité habituelle, et même sa gaieté. Peu de jours avant de mourir, il disait à son médecin, « Je « m'en vais aussi vîte que mes ennemis, si j'en ai, « peuvent l'attendre, et aussi doucement que mes « meilleurs amis peuvent le desirer. » F.

HUNIADE.

NAT

N pinx.t. *Landon direx.t*

HUNIADE.

Jean Corvin, plus connu sous le nom d'Huniade, était d'une naissance obscure ; son caractère et ses talens le portèrent rapidement à un rang élevé, et il devint vaivode de Transylvanie. Les Hongrois, ce peuple, fier et indépendant, le seul de tous les peuples de l'Europe qui ait su jusqu'à ce jour faire respecter par les souverains ses antiques libertés et ses priviléges, étaient, dans le quinzième siècle, plus jaloux encore des droits que leur donnaient les lois et les coutumes. La royauté, qui chez eux était élective, devenait sans cesse un objet de discorde et de guerre entre les divers concurrens et les partis qui les appelaient au trône. Dans ces temps orageux un homme tel qu'Huniade, distingué par son courage et ses mâles vertus, devait exercer une grande influence sur son pays. S'il avait eu une autre ambition que celle de faire le bien de sa patrie, s'il eût aspiré au trône, il y serait sans doute parvenu ; mais une nouvelle révolution aurait pu renverser une puissance usurpée, et sa carrière eût été moins longue et moins honorable ; il se borna à être le défenseur et le sauveur de son pays, dont pendant sa vie il ne cessa de régler les destinées.

L'empereur Sigismond, après avoir gouverné avec un sceptre tyrannique l'Italie, l'Empire germanique, la Bohême, la Hongrie, mourut en 1437, Les Hongrois élurent, pour lui succéder, Albert.

son gendre, dont le règne ne dura que deux ans. Il mourut, laissant l'état agité par de cruelles incertitudes. La reine Elisabeth était enceinte. La noblesse voulait attendre que la reine fût accouchée pour faire l'élection. Huniade montra tous les dangers d'une régence, les Turcs prêts à fondre sur la Hongrie, fit sentir que cet état avait besoin d'un souverain qui sût gouverner et combattre, et proposa de donner la couronne à Ladislas Jagellon, roi de Pologne. La reine mit au monde un fils, qui fut nommé Ladislas le posthume. Alors la nation se partagea; Huniade appuya de ses armes et de son influence le roi qu'il avait choisi; Elisabeth et son fils se virent forcés de fuir en Autriche.

Cependant Amurath, qui avait voulu profiter de ces discordes, s'avança, avec une armée nombreuse, jusqu'à Belgrade, et investit la place. Le courage de la garnison le força de lever le siége; il fut troublé dans sa retraite par Huniade, qui le chassa de la Servie, de la Moldavie et de la Bulgarie, et détruisit la plus grande partie de son armée.

Elisabeth étoit rentrée en Hongrie, à la tête d'une armée autrichienne. Huniade fut rappelé pour la combattre. Au moment de livrer bataille, se rappelant qu'Elisabeth avait été sa souveraine, il lui fit proposer une paix honorable. La fière princesse refusa toute espèce de condition; elle voulut combattre, et fut vaincue. La douleur, ou suivant d'autres le poison, terminèrent ses jours peu de temps après.

Huniade retourna ensuite pour combattre de nouveau Amurath. Après avoir détruit quatre armées turques, il termina la guerre par un glorieux traité ; mais le légat Julien Cesarini prétendit que la paix, ayant été conclue sans l'aveu du pape, était nulle ; que la violer serait une action sainte, et que l'église dégageait de toute promesse faite aux infidèles. Huniade s'éleva contre ce conseil déloyal ; le cardinal voulait une guerre injuste : le vieux guerrier réclamait pour la paix et la justice. Le roi s'abandonna aux conseils de la cour de Rome, et marcha contre Amurath. Quand les deux armées furent en présence, le sultan prit en main le traité, et le levant vers le ciel : « Dieu des chrétiens, dit-il, « venge-moi, venge-toi de la perfidie de tes adora- « teurs ». Les conseils d'Huniade, qu'on n'avait pas écoutés pour résoudre la guerre, ne le furent pas non plus pour la disposition de la bataille ; elle fut perdue, le roi y fut tué. Huniade, par une savante et courageuse retraite, sauva le reste de l'armée.

Il fit choisir alors Ladislas le posthume ; mais l'empereur Frédéric retenait ce jeune prince, et ne voulut point le délivrer. Huniade lui déclara la guerre, et ravagea l'Autriche, la Styrie et la Carinthie. Les Turcs qui attendaient toujours qu'Huniade fût occupé ailleurs pour attaquer la Hongrie, y reparurent, et assiégèrent de nouveau Belgrade, avec une armée très-nombreuse, et une flotte innombrable de barques. Huniade accourut, et se jeta dans la place. Le sultan jura de prendre Belgrade

ou de mourir. Il est aisé de mourir, mais non de vaincre Huniade, répondit l'aga des janissaires. En effet, l'armée turque fut bientôt obligée de se retirer. Ce fut le dernier triomphe du héros ; il mourut en 1457, chargé de gloire et d'années, avec le regret de ne pas périr sur un champ de bataille, ainsi qu'il avait vécu. Sa mort répandit un deuil général dans la Hongrie, et presque dans toute l'Europe, qui le regardait comme le rempart de la chrétienté contre les Turcs.

Après sa mort son fils Mathias Corvin fut élu roi de Hongrie, et régna avec gloire.

G.

JEAN HUS.

BIBLIOTECA NAZIONALE

L. del.t Landon direx.t

JEAN HUS.

Jean Hus, né en Bohême dans un petit bourg dont il prit le nom, se tira par ses talens de l'obscurité dans laquelle vivait sa famille. Du grade de professeur de théologie dans l'université de Prague, il passa, vers 1400, à celui de recteur. Pendant le siécle précédent plusieurs chefs de secte avaient tenté de déchirer le voile dont l'ignorance, la superstition et l'habitude d'une obéissance passive couvraient encore, aux yeux des peuples, les attentats du Saint-Siége et les désordres du clergé. L'anglais Wiclef, plus hardi qu'eux tous, avait été plus loin encore; il avait osé attaquer jusqu'à *la présence réelle*, et il avait été écouté. Ses ouvrages pénétrèrent en Bohême. Jean Hus les lut: il rejeta la plupart des innovations de Wiclef en matière de Dogme, mais il adopta toutes ses idées sur la Discipline. Il s'éleva, comme lui, contre le despotisme de la cour de Rome, contre les richesses et la corruption des prêtres, contre l'insolence et le scandale des excommunications et des indulgences, contre ces guerres sacrées que sous le nom de *croisades* les papes suscitaient sans cesse parmi les princes chrétiens. Dans son Traité de l'Eglise, il osait soutenir qu'elle ne subsisterait pas moins quand il n'y aurait ni pape, ni cardinaux; il appelait à grands cris une réforme complète du clergé; il demandait qu'on s'emparât de ses biens; et, sans défendre par-

ticulièrement aucune hérésie, il établissait ce grand principe dont la conséquence est de les justifier toutes, que l'écriture est la seule règle dans ce qui concerne la doctrine, et que tous les fidèles sont juges compétens des controverses de la foi. Les opinions et surtout les déclamations de Jean Hus lui attirèrent de nombreux partisans que l'on nomma *Hussites :* elles lui suscitèrent en même temps de puissans ennemis. Cité devant le pape Jean XXIII, il refusa de comparaître ; mais d'après les instances du roi de Bohême, il se rendit au concile de Constance, muni d'un sauf-conduit de l'empereur Sigismond. Il demandait à se défendre: il eût été difficile de le réfuter : on trouva plus simple de l'arrêter et de lui faire son procès. Le concile condamna comme hérétiques XXX Propositions extraites de ses ouvrages, et sur le refus que Hus fit de se rétracter, il fut dégradé et livré au magistrat de Constance qui l'envoya au bucher le 15 juillet 1415. Jérôme de Prague, son compatriote, son disciple et son ami, accourut à Constance pour le défendre, fut condamné l'année suivante et expira comme lui dans les flammes. Des écrivains contemporains attestent que jamais les sages de l'antiquité ne souffrirent la mort avec plus de constance et d'intrépidité. Sigismond paya cher sa faiblesse ou sa perfidie. Du bucher de ces infortunés sortit une guerre civile qui dévasta ses états pendant plus de 20 ans.

F.

S.t IGNACE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

L. Vostermann del.t *Landon direx.t*

S. IGNACE DE LOYOLA.

S. Ignace de Loyala, fondateur de la Compagnie de Jésus, était un gentilhomme de Biscaye; il naquit en 1491, et fut envoyé très-jeune à la Cour d'Espagne. Ferdinand V le mit au nombre de ses pages. Bientôt las d'une vie oisive, Ignace prit le parti des armes; et marcha contre les Français qui s'efforçaient vainement d'enlever la Navarre aux Espagnols. Il fut converti par la lecture d'une Vie des Saints, lorsqu'il gardait le lit pour se guérir d'une blessure qu'il avait reçue au siége de Pampelune. Prenant la résolution de rompre avec le monde, et de se consacrer entièrement à Dieu, il renonça aux plaisirs de son état qui l'avaient captivé jusqu'alors. Il partit, aussitôt sa guérison, pour le monastère de Montferrat en Catalogne; là, il travailla à la réformation de sa vie. Revêtu d'un sac de toile, et le corps ceint d'une corde, il se rendit à l'église, et, par suite d'un vœu bizarre, il fit la veille des armes, et s'arma chevalier de la Vierge. Il se retira ensuite dans la ville de Manrèse. Se voyant l'objet de la curiosité publique, il se cacha dans une caverne sous une montagne déserte. Mais l'excès de ses austérités ruina bientôt sa santé; un jour, on le trouva évanoui d'épuisement, et on le ramena malgré lui à Manrèse. Il alla à Rome, et revint s'embarquer à Barcelone pour la Terre Sainte où

il arriva en 1523. De retour en Europe, il sentit le besoin de s'instruire; il commença ses études, à l'âge de 33 ans, en Espagne, et les acheva à Paris où il vint en 1528. C'est dans cette ville qu'Ignace s'associa neuf compagnons savans et vertueux pour établir un nouvel ordre religieux; ils se lièrent par des vœux, dans l'église de Montmartre, en 1534. Ils le suivirent à Rome où Ignace présenta au pape Paul III son projet d'institution, qui fut reçu après quelques difficultés, et confirmé en 1540. Ainsi furent créés ces Jésuites qui dans la suite eurent une si grande influence sur les opinions des peuples et sur l'esprit des rois. Le Portugal, l'Espagne, l'Allemagne et l'Italie virent bientôt se répandre dans leurs villes, ces nouveaux Sociétaires dont S. Ignace fut élu le général; mais ils ne purent s'établir en France que vers l'an 1550. Longtemps attaqués par l'Université, le Parlement et la Sorbonne, ils ne triomphèrent de tant d'obstacles que par une conduite adroite et par le concours des circonstances. S. Ignace mourut en 1556. Il a laissé son Livre des Exercices spirituels; des Règles et des Constitutions qui font honneur à sa pénétration et à sa piété. Il avait un esprit vif, aussi remarquable par sa singularité que par sa profondeur. Il vit sa Société porter la foi jusqu'aux extrémités du monde; mais les grands talens dont elle s'est honorée depuis, n'en ont pu empêcher l'entier abolissement.

B A.

FERDINAND ET ISABELLE

N. pinx.t London dirax.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

FERDINAND ET ISABELLE.

Ferdinand appartient à l'époque la plus brillante de l'histoire moderne ; il eut une part plus ou moins directe aux événemens de son siécle ; il fut politique, guerrier, il agrandit ses états par les alliances, par la ruse, par la force ; il sut profiter habilement des fautes de ses voisins, et des talens des grands hommes qui parurent sous son règne. Il fut heureux, si le bonheur des rois consiste dans la réussite de projets criminels, dans l'étendue de la puissance, dans l'abaissement et la servitude des peuples.

Ferdinand V, dit le Catholique, était fils de Jean II, roi d'Arragon et de sa deuxième femme Jeanne Henriques ; son mariage avec Isabelle de Castille, sœur de Henri IV surnommé l'impuissant, et que ses peuples déposèrent, lui valut la possession de ce royaume ; il dut à un heureux hasard l'origine de son agrandissement ; mais la suite fut l'ouvrage de son habileté et de sa politique.

Son mariage l'avait rendu roi de Castille en 1469. En 1479 il fit la guerre à Alfonse V, roi de Portugal. On ne recherchera point ici les motifs qui la firent naître ; d'après le caractère que l'histoire donne à ce prince, il est probable qu'il ne consulta que son ambition, et que toute entreprise lui paraissait juste, pourvu qu'elle accrût sa puissance. La guerre

qu'il fit aux infidèles était plus légitime ; la religion, la dignité nationale l'autorisaient, lui donnaient un caractère auguste et respectable. Il était glorieux d'anéantir la domination des Maures en Espagne, il eût été politique et humain de ménager les peuples, après avoir détruit les princes, de les attacher au vainqueur par la bienveillance, de leur faire chérir les loix et la doctrine des Chrétiens, en leur prouvant qu'elles empêchaient l'abus de la victoire, qu'elles enseignaient à traiter tous les hommes comme des frères. Ferdinand savait vaincre ; mais il ne savait user de ses victoires ni en philosophe ni en chrétien éclairé. Après une guerre de huit ans, il conquit le royaume de Grenade et chassa les Maures d'Espagne. Cette conquête, si brillante et si heureuse, se termina presque à l'instant où un nouveau monde s'ouvrait à l'esprit entreprenant, aux fureurs, à la cupidité des Européens.

Ce fut en 1492 que Christophe Colomb découvrit l'Amérique. Ce fut le seul événement de ce règne auquel Isabelle prit une part active. Partout ailleurs son nom, attaché à celui de son époux, ne paraît qu'un vain titre sans éclat réel. Ce grand navigateur, rebuté par l'ignorance, condamné par la superstition qui regardait comme impie la pensée qu'il existât des Antipodes ; mais, soutenu par son génie, conçut la plus hardie et

la plus périlleuse des entreprises. L'on n'examinera point ici si cette découverte fut un bien pour l'humanité; on ne juge point toujours un homme illustre par le résultat de ses travaux, mais par la profondeur des vues, par la force de tête qu'ils supposent. On s'étonne aujourd'hui qu'il fallut la bulle d'un pape pour assurer aux Espagnols la possession du Nouveau Monde. Un tel titre ne put justifier les violences qui suivirent cette découverte. Ce fut Alexandre VI, arragonnois de naissance, qui donna la propriété du nouvel hémisphère à Ferdinand et à ses successeurs. On connaît les mœurs de ce pontife, et il semblait bien digne de participer de quelque manière à une conquête qui devait être suivie de tant d'horreurs et de tant de crimes. Sous un prince plus ami de l'humanité que Ferdinand, le fanatisme et l'avarice n'eussent point anéanti la population de la plus vaste partie du globe. Si ce prince n'employa point les précautions d'un philanthrope pour ménager ses nouveaux sujets, il prit les mesures d'un habile politique pour assurer sa domination sur ce vaste hémisphère, et pour tirer parti de toutes les ressources qu'il pouvait offrir.

L'Amérique répandit d'immenses trésors sur l'Espagne, et donna la plus grande activité à son commerce. Tant qu'elle alimenta ses sujets du Nouveau Monde des produits de son industrie,

ses nombreuses manufactures ne satisfirent qu'à force de travail aux demandes qui leur étaient faites ; Sévile seule employait cent trente mille ouvriers. Il est vrai que Ferdinand, qui termina sa carrière vingt années après cette découverte, n'en tira point le même parti que ses successeurs ; mais on ne peut douter néanmoins que l'accroissement de richesses qu'elle lui procura n'ait beaucoup contribué à servir ses desseins ambitieux.

Cet immense empire, qui ne lui avait coûté que quelques vaisseaux et le sang d'un petit nombre d'intrépides aventuriers, ne satisfit point son insatiable ambition ; il conquit Velès et Oran en Afrique, et en Europe le royaume de Navarre et celui de Naples. La Navarre, après des troubles violens, avait cru trouver le repos en remettant l'autorité entre les mains de Jean d'Albret, mais ce prince lâche était aussi incapable de combattre que peu fait pour gouverner ; un homme plus habile n'eut point résisté sans peine à un prince tel que Ferdinand qui l'attaqua sans la moindre apparence de justice. D'Albret perdit son trône, trouva près du roi de France une retraite, et des secours qui ne firent qu'ajouter à l'humiliation de sa chute, en lui procurant les moyens de faire une tentative inutile pour rentrer dans ses états.

Le royaume de Naples avait été la cause ou le

prétexte de la plupart des guerres d'Italie, il fut le tombeau d'une armée française sous Charles d'Anjou. Charles VIII, au lieu de travailler à réparer les maux que les guerres intestines et les guerres étrangères avaient faits à son pays, se laissa séduire par Ludovic Sforce, et passa les monts. De faciles succès, suivis d'affreux désastres qui devaient éclairer son successeur, n'empêchèrent point Louis XII, dans la maturité de l'âge, de tourner ses vues vers l'Italie; il fut dupe de l'Espagne qu'il prit pour auxiliaire. Ferdinand obtint le royaume de Naples, et trompa indignement le monarque français qui, incapable d'une perfidie, ne pouvait pas même en concevoir le soupçon. Le roi catholique, car c'est ainsi que l'on appelait Ferdinand, entra dans la fameuse ligue contre Venise avec le Pape, l'Empereur et Louis XII. Il était singulier de voir une coalition aussi forte contre un si petit état; mais cette république, terrible à ses citoyens par les formes inquisitoriales de son gouvernement, jetait au loin un très-vif éclat; elle dominait sur les îles de Chypre et de Candie, sur les places maritimes du royaume de Naples, et de la Romagne.

Cette Carthage moderne eut la gloire de résister à la plus puissante des confédérations. Ce fut la première fois que Ferdinand échoua dans une entreprise; s'il avait travaillé seul et

pour lui seul, il eût réussi : la jalousie de tant de princes sauva l'aristocratie vénitienne. Ce monarque, dont toute la vie fut une suite de conquêtes et de trahisons, d'actions éclatantes et de ruses infames, mourut, à l'âge de 63 ans, d'un breuvage que Germaine de Foix, sa seconde femme, lui donna croyant ranimer ses forces, et le rendre capable de se donner un successeur. Il eut de sa première femme, Isabelle, un fils qui mourut sans postérité, et quatre filles dont la seconde nommée Jeanne, épousa Philippe, archiduc d'Autriche, mariage dont sortit Charles-Quint.

Il n'est aucun prince dans l'antiquité qui ait autant de rapport avec Ferdinand que Philippe de Macédoine ; l'Espagnol comme le Grec ne reçut de ses pères qu'un très-petit état qu'il agrandit par la politique et l'injustice : tous deux méprisèrent les hommes, et tirèrent habilement parti de leurs vices et de leurs faiblesses. Philippe disait qu'il était sûr de se rendre maître d'une ville, pourvu qu'il pût y faire entrer un mulet chargé d'or. Ferdinand étendit bien plus loin sa domination par l'artifice que par la force des armes ; le Grec ne rougissait point d'avouer ses perfidies ; le Castillan disait, lorsqu'on lui rapportait que Louis XII s'était plaint que Ferdinand l'avait trompé une fois : « Comme il ment, l'ivrogne, « je l'ai trompé plus de cent. » Quant à la valeur personnelle, Philippe en donna des preuves mul-

tipliées ; Ferdinand se reposa sur le génie de ses généraux. Le premier fut éloquent, parce qu'il avait affaire à des peuples qui portaient au plus haut point le talent de la parole : le second, qui vivait dans des siécles encore barbares, n'avait pas besoin des mêmes moyens de séduction. Philippe porta, dans sa conduite, le déréglement et la dissolution d'un Grec des siécles les plus corrompus. Ferdinand vivait avec la frugalité d'un Espagnol et l'austérité d'un dévot. Tous deux eurent des successeurs dont ils préparèrent la gloire, et qui parurent les surpasser. Alexandre aspirait à la monarchie universelle, et subjugua la plus grande partie du monde alors connu. Charles-Quint conçut le même projet et n'agrandit point ses états. Enfin Philippe porta les coups les plus terribles à la liberté de la Grèce ; et Ferdinand prépara la ruine des superbes aristocraties qui avaient tenu si longtemps en tutelle les rois de Léon, d'Arragon, de Valence, de Castille.

Ferdinand fut un homme extraordinaire : on ne lui donnera point le titre glorieux de grand homme ; il n'appartient qu'aux bienfaiteurs des nations. Il parut n'avoir qu'un seul objet en vue, l'agrandissement de ses états ; mais le fanatisme ou la passion de l'autorité lui firent faire de très-grandes fautes. Il voulut étendre son empire sur les consciences et créa l'horrible tribunal de l'inquisition. Il ne prévit pas qu'il mettrait ses successeurs sous

l'influence du Sacerdoce, et que, laissant à l'autorité ecclésiastique le droit de prononcer sur des crimes réels et imaginaires, il anéantissait l'autorité civile, et rendait le trône le marche pied de l'autel. L'intolérance lui fit expulser les Juifs de son royaume; il eût mieux valu, par des loix douces et protectrices, en faire des hommes industrieux et de bons citoyens. Ferdinand vécut dans un siécle fécond en grands hommes, et il les fit servir à sa gloire. Il dut le Nouveau Monde au génie de Colomb, à l'audace intrépide des Cortès, des Pizarres; Gonsalve de Cordoue lui conquit le royaume de Naples; et Ximénès, sorti des ténèbres du cloître, tint d'une main ferme les rênes de l'administration.

L....e

ISOCRATE.

Landon direxit

Digitized by Google

ISOCRATE.

Isocrate naquit à Athènes, l'an 436 avant l'ère chrétienne. Sa timidité naturelle, ou peut-être une juste défiance de ses forces, l'éloignèrent de la tribune, qui ouvrait aux hommes d'un grand talent et quelquefois seulement d'une audace supérieure la carrière des brillans emplois. La profession de rhéteur, plus convenable au genre d'esprit d'Isocrate, lui procura une existence plus tranquille que l'éloquence de la tribune. Gorgias de Léontium avait dû à l'enseignement de la rhétorique une fortune qui le mit en état de décorer le temple de Delphes d'une offrande qui eût honoré la magnificence d'un monarque : Isocrate ne fut pas moins heureux ; le nombre de ses disciples fut si grand que Cicéron, qui en parlait d'après les traditions, comparait son école au cheval de Troie d'où sortit une foule de guerriers tout armés. Ses Discours, qui nous sont parvenus, nous donnent l'idée d'un écrivain dépourvu de chaleur et d'enthousiasme, qui s'occupe plus des mots que des choses, et se fatigue plus à polir des expressions qu'à créer des idées. Son panégyrique d'Athènes lui coûta dix années de travail. Denys d'Halicarnasse compare son éloquence avec celle de Lysias, et dit qu'il ne le cède point à ce dernier pour la pureté du langage, pour l'atten-

tion à ne se servir que des mots usités de son temps, sans se permettre jamais d'expressions vieillies; mais il reproche à sa diction grave et pompeuse une marche trop traînante, trop pénible. Quant à l'invention et à la disposition, il le trouve infiniment supérieur à Lysias. Le même Critique le loue surtout pour le choix de ses sujets, toujours nobles, toujours dirigés vers l'utilité publique. L'illustre Fénélon ne pensait point aussi favorablement d'Isocrate; il méprisait des discours de parade où il ne croyait trouver qu'une vaine pompe de mots.

La vie de ce Rhéteur offre peu d'événemens; les troubles politiques respectèrent la modeste enceinte de son école; et, malgré le noble courage qu'il eut de porter le deuil de Socrate, la tyrannie souffrit l'expression de douleur et de reconnaissance du disciple de l'illustre victime. La cause de sa mort fut honorable; il ne put survivre au chagrin que lui causa la perte de la bataille de Chéronée; mais ce chagrin ne put ravir que quelques jours à un centenaire. On dit que Démosthènes prit de ses leçons, et qu'Isocrate l'admit gratuitement dans son école, parce que la médiocrité de sa fortune ne lui permettait point de payer la somme qu'il exigeait de ses disciples.

L....e

Vander Werf pinx.t *London direx.t*

JACQUES II.

La catastrophe de Charles I paraissait avoir banni pour toujours les Stuarts du trône d'Angleterre ; et cependant Charles II, son fils, y fut replacé. Lorsque ce prince laissa la couronne à Jacques II, son frère, le temps des révolutions semblait entièrement passé ; et, en moins de quatre années, Jacques se vit proscrit, fugitif, et déchu de tout espoir de recouvrer un jour ce qu'il avait si facilement perdu.

Jacques, second fils de Charles I et de Henriette de France, naquit à Londres, le 14 octobre 1633, et reçut le titre de duc d'Yorck. Jeune encore, il éprouva les atteintes de la mauvaise fortune qui poursuivait son père. Obligé, à 15 ans, de fuir déguisé en fille, sur le Continent ; il passa d'abord en Hollande : puis il servit successivement sous Turenne et Condé qui, alors mécontens de la cour, servaient la cause de l'Espagne. Jacques mérita l'estime de ses compagnons d'armes par un courage et une fermeté qu'il n'eut pas, lorsque ces vertus lui devinrent le plus nécessaires. Rentré en Angleterre avec Charles II, qui le nomma *grand amiral*, il battit, l'an 1665, l'amiral hollandais Opdam. Moins heureux contre le célèbre Ruyter, Jacques ayant, en 1672, le commandement des flottes combinées d'Angleterre et de France ;

essuya une défaite, que la politique voulut en vain présenter comme un succès, mais qui ne fit aucun tort à sa réputation.

En 1685, Jacques devint roi par la mort de Charles II. Doué de qualités très-estimables que lui ont reconnu les écrivains les plus prévenus contre les Stuarts, il semblait pouvoir se promettre un règne glorieux et tranquille. Le desir d'augmenter les prérogatives royales, et de rétablir le catholicisme en Angleterre, fut ce qui le perdit. La révolte du duc de Monmouth, facilement apaisée, donna lieu à des exécutions barbares par lesquelles le juge Jeffryes, le colonel Kirke et autres exécuteurs des vengeances du prince achevèrent de lui aliéner le cœur des Anglais. Jacques, livré aux conseils de son confesseur Peters, jésuite ambitieux, prit de si mauvaises résolutions qu'il vit enfin éclater sur lui l'orage qui le menaçait depuis quelque temps. Guillaume de Nassau, son gendre, aidé des sommes que les Hollandais lui fournirent, et appelé par les suffrages de presque toute l'Angleterre, le chassa, en 1688, de sa capitale, et lui donna pour prison la ville de Rochester. Jacques s'évada, comme Guillaume s'y était attendu, et alla chercher un asile près de Louis XIV, qui lui fit l'accueil le plus honorable.

Jacques n'acquit point l'estime du peuple chez lequel il était venu se réfugier. Sans cesse entouré de jésuites, et jésuite lui-même, à ce qu'on pré-

tendait; livré aux pratiques d'une dévotion minutieuse, il mérita que les gens éclairés ne trouvassent pas trop hardi le mot singulier de Letellier, archevêque de Reims: « Voilà un bonhomme « qui a quitté trois royaumes pour une messe. »

Jacques ayant reçu des secours de Louis XIV, en soldats et en argent, fit, l'an 1689, une descente en Irlande où il avait encore des partisans. Il fut reçu et reconnu à Dublin, mais il échoua devant Londonderry, dont il fut obligé de lever honteusement le siége. Enfin il perdit la bataille décisive de *la Boyne*, où son rival mérita la victoire par son sang froid et sa valeur, tandis que Jacques ne parut pas même sur le champ de bataille. Il ne sut qu'ajouter au déshonneur de sa fuite, en faisant périr plusieurs habitans de la petite ville de Galloway, qui avaient voulu lui en fermer les portes.

Malgré ce mauvais succès, Louis XIV, toujours zélé pour la cause de Jacques, arma en sa faveur une puissante flotte qui fut détruite en partie à la glorieuse mais funeste journée de la Hogue. Jacques était prêt à s'embarquer; voyant, du haut d'une roche, le désastre de ses défenseurs, il applaudit au succès de la flotte anglaise. Ce trait, que quelques auteurs ont appelé du patriotisme, était le comble de la déraison et de l'ingratitude.

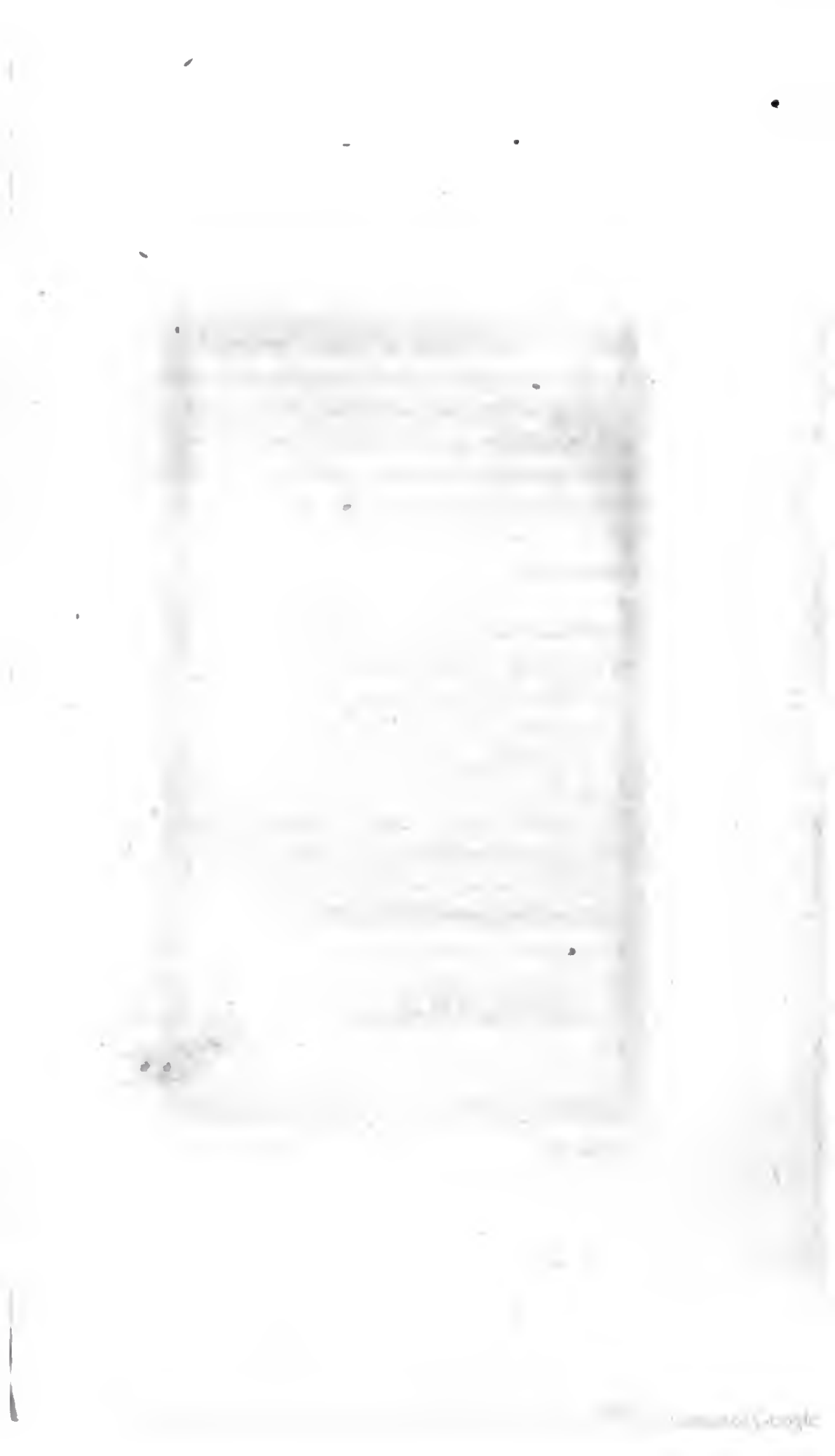
Ses dernières années s'écoulèrent dans l'obscu-

rité, à Saint-Germain-en-Laye. Les bienfaits de Louis XIV, et ceux de Marie, fille de Jacques, dont ce prince eut la faiblesse de recevoir une pension, le mirent en état de tenir une espèce de cour, où la dévotion occupait tous ses instans. Il mourut le 16 septembre 1701, à 68 ans.

Le fameux *Charles Edouard*, si connu par son courage et par ses malheurs, sous le nom du *Prétendant*, était son petit-fils.

Le cardinal d'Yorck, doyen du sacré Collége, et fixé à Rome depuis son enfance, est maintenant (1806) le dernier rejeton de la famille des Stuarts.

D. D.



JANSÉNIUS.

Morin del.t *Landon direx.t*

JANSENIUS.

Il n'y a point de système philosophique dans l'antiquité qui ait fait autant de bruit que le Jansénisme dans nos temps modernes. Des opinions innocentes renfermées dans un livre ennuyeux, empoisonnées par l'esprit théologique, condamnées par l'autorité, devinrent la source de querelles interminables et de persécutions barbares. De grands hommes ont donné aux erreurs de Jansenius un caractère respectable. Peu de personnes, même parmi les moins ignorantes, connaissent les livres de ce théologien; mais la juste réputation des illustres disciples qu'il eut à Port-Royal et qui inspirent pour cette maison célèbre la vénération que commandent les grands talens, les travaux utiles, la noblesse du caractère et la solide piété, donne une sorte de faveur à des opinions qui sans ces heureuses circonstances n'exciteraient que la pitié ou le mépris des sages.

Corneille Jansenius naquit à Laerdam en Hollande. Après avoir étudié successivement à Utrecht, à Louvain, à Paris, il suivit à Bayonne son ami Verger de Hauzanne, abbé de Saint-Cyrien. Il professa douze ans l'Ecriture Sainte dans cette ville, et fut ensuite promu à l'évêché d'Ypres, dignité que lui méritaient ses vertus et sa doctrine; mais dont il ne jouit point longtemps, il

mourut de la peste quelques années après sa nomination.

Il laissa un ouvrage intitulé *Augustinus*, fruit de vingt années de travail, et destiné à l'examen des opinions du célèbre évêque d'Hypone sur la Grâce. De toutes les matières théologiques, il n'en est point de plus embarrassante, de plus insoluble. Mais l'attribut caractéristique de notre orgueil et de notre faiblesse, c'est de vouloir raisonner sur les objets les plus inintelligibles. On tira de l'énorme in-folio de Jansenius cinq Propositions que la Sorbonne condamna, entre autres celle-ci qui est la plus claire, et qui pourrait être regardée comme la plus répréhensible : « Quelques commandemens de Dieu, dit-il, sont « impossibles à des hommes justes qui veulent les « accomplir, et qui font à cet effet des efforts « selon les forces présentes qu'ils ont. La grâce « même qui les leur rendrait possible leur man- « que. »

Calvin étendait à tous les commandemens cette impossibilité d'exécution; il faisait de Dieu un tyran capricieux et bizarre. Sa doctrine extravagante fut condamnée par le Concile de Trente; mais Calvin n'en fit pas moins secte. Le sentiment des Orthodoxes est plus consolant, plus conforme à la bonté divine; ils soutiennent que Dieu n'ordonne rien d'impossible, et qu'il avertit en ordonnant, de faire ce que l'on peut et de demander

à être dispensé de ce que l'on ne peut pas. Innocent X condamna les cinq Propositions; le célèbre Arnaud prétendit qu'elles ne se trouvaient point dans le livre de Jansenius; il encourut l'anathême. Quatre respectables prélats, les évêques d'Aleth, d'Amiens, de Pamiers et d'Angers partagèrent son avis, et Innocent voulut qu'on leur fît leur procès. La mort du Pontife et quelques difficultés que fit la Cour l'empêchèrent de consommer cet acte de despotisme ecclésiastique. Des évêques, pour assoupir une querelle qui prenait des caractères alarmans, proposèrent une nouvelle signature de formulaire par laquelle on condamnait les Propositions de Jansenius sans restriction. Ce qu'ils regardaient comme un moyen d'accommodement devint une source interminable de troubles et de persécutions. Le refus de signer remplit les maisons d'état d'opiniâtres victimes du zèle et de l'enthousiasme, fit expulser d'innocentes récluses de leurs monastères, motiva le refus des sacremens, et l'on traita comme des impies les Chrétiens les plus respectables et les plus austères dans leurs mœurs et dans leurs principes.

Les Jésuites eurent une très-grande part à la persécution qu'essuyèrent les Jansénistes; ils voulurent détourner l'attention publique de l'accusation qu'on leur faisait de composer avec l'idolâtrie, et de tolérer dans la Chine et dans l'Inde

des pratiques superstitieuses; ils eurent l'odieuse gloire de détruire Port-Royal, de disperser la cendre d'illustres morts, et de se venger sur les amis de Paschal du service que cet homme éloquent avait rendu à la morale et à la religion, en dévoilant leur doctrine relâchée et corruptrice.

Les querelles des Molinistes et des Jansénistes, après avoir troublé tant de têtes, produit tant de volumes, sont maintenant tombées dans l'oubli; elles offrent seulement quelques pages à l'histoire des travers de l'esprit humain.

L...e.

JEAN BART.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Bradel pinx.t *Landon direx.t*

JEAN BART.

Jean Bart, chef d'escadre, chevalier de S. Louis, naquit à Dunkerque, le 20 octobre 1650, de Corneille Bart. Ses parens, après la mort de son père, ne se pressant pas de lui donner un état, il partit pour la Hollande, fut mousse, servit sous le fameux Ruyter, et se fit admirer par son activité, son courage et sa force prodigieuse. La guerre étant déclarée aux Hollandais en 1671, Jean Bart revint à Dunkerque, monta sur un corsaire, et fit des prises considérables. Louis IV, informé de ses belles actions, lui envoya une médaille avec une chaîne d'or, et le fit bientôt après lieutenant de vaisseau. Lors de la guerre contre les Anglais, la fortune lui fut un moment contraire. Obligé de se rendre, après un combat opiniâtre, il fut conduit à Plimouth; mais il sut tromper ses ennemis, et leur échappa dans un léger canot qui vint aborder à Saint-Malo. Louis XIV, qui l'avait cru mort, le fit capitaine de vaisseau. Il répandit la consternation dans l'Angleterre et dans la Hollande; les vaisseaux marchands de ces deux nations n'osaient plus paraître en mer. Bloqué à Dunkerque, Jean Bart passe fièrement au milieu des flottes alliées, fait sur elles un feu terrible, et s'éloigne avant que les ennemis stupéfaits songent à lui répondre. Louis XIV avait une telle confiance dans son habileté, qu'il lui confiait les expéditions les plus importantes. En

1693, la France épuisée manquait de pain : cent trente vaisseaux chargés de bleds sont dans les ports du Nord; Jean Bart reçoit l'ordre de les aller chercher. En route, on lui apprend que huit vaisseaux de guerre hollandais ont enlevé la flotte : la supériorité du nombre eût effrayé tout autre que lui ; à force de voiles, il joint l'ennemi, l'attaque, ressaisit sa proie, tue de sa main le contre-amiral, conduit la flotte et les vaisseaux hollandais à Dunkerque, et, par cette action de vigueur, ramène la consolation dans le royaume. Le roi lui fit délivrer des lettres de noblesse pour lui et sa postérité. En 1694, ce brave marin força les Anglais qui assiégeaient Dunkerque, de se retirer. Il obtint alors 2,000 l. de pension et une lieutenance de vaisseau pour son fils. Le prince de Conti voulut que Jean Bart le conduisît au trône où les Polonais l'appelaient. C'est encore Jean Bart que choisit Louis XIV pour contribuer à rétablir Jacques II sur le trône d'Angleterre. La paix faite, Jean Bart retourna dans sa famille, et mourut d'une pleurésie en 1720 ; il était âgé de 50 ans. Jean Bart était doux, sobre et modeste ; courageux avec prudence ; mais capable de tout entreprendre, même avec la certitude de périr. C'est à son mérite seul qu'il dut ses récompenses, ses dignités, la confiance et l'estime de son roi, l'amitié de ses concitoyens et l'admiration même de ses ennemis. Son ignorance des usages du monde a donné lieu à diverses anecdotes qu'il est inutile de rapporter. B. A.

JEAN DE BRAGANCE
Bonnart pinx.
London direx.
BIBLIOTECA NACIONAL DE PORTUGAL

JEAN DE BRAGANCE.

La domination espagnole pesait sur le Portugal, Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, y résidait en qualité de vice-reine ; mais la toute puissance était dans les mains du secrétaire d'état Miguel Vasconcellos, homme dur et avare, qui, par des préférences adroitement ménagées dans la distribution des grâces, fomentait entre les nobles Portugais une jalousie favorable au maintien de son pouvoir.

Il n'avait à redouter que Jean de Bragance, fils de Théodore, à qui l'Espagne avait ravi la couronne de Portugal ; mais Vasconcellos connaissait le caractère de ce prince qui, retiré dans son château, préférait le bonheur d'y faire des heureux à l'éclat d'un trône qui lui aurait coûté le sacrifice de son repos. Cependant, on desirait qu'il eût le courage de faire valoir les droits de sa naissance, et quelques Portugais ne craignirent pas de l'en presser : trop politique pour employer la violence, Vasconcellos mit tout en œuvre pour s'emparer de la personne du duc qui en fut instruit, et, sans paraître se douter des piéges qu'on lui dressait, eut toujours l'adresse d'y échapper.

L'intendant de sa maison, Pinto Ribeiro, augmentait chaque jour les partisans de son maître ; l'archevêque faisait valoir ses grandes qualités, et,

bien informé de ce qui se passait, le duc en fit part à sa femme, Louise de Gusman : « Acceptez, « lui dit-elle, la couronne que l'on vous offre ; il « est beau de mourir roi, quand on ne l'aurait été « qu'un quart-d'heure. » Ce peu de mots décida le duc, mais sa conduite n'en fut pas moins réservée ; et, tandis qu'il était à Villa-Viciosa, les Portugais consommèrent la révolution avec un calme que l'on ne pouvait espérer. Ils ne demandèrent qu'une victime, ce fut Vasconcellos ; le grand chambellan le tua d'un coup de pistolet. Quelques efforts que l'on employât pour la retenir, la vice-reine se présenta, environnée de ses dames d'honneur ; elle se flattait que sa présence calmerait les révoltés : « Que peut me faire le peuple ? s'écria-t-elle, ou- « trée de dépit. — Ce qu'il peut vous faire, madame ! « lui répondit Norogna ; jeter votre altesse par « les fenêtres. » Cette réponse la fit trembler, elle se retira, et le 6 décembre 1630, Jean de Bragance fut couronné sous le nom de Jean IV. Peu de temps après, la vice-reine trouva le moyen de conspirer ; quelques-uns de ses complices furent mis à mort, le roi exila les autres, renvoya Marguerite à la cour de Madrid, forma une alliance offensive et défensive avec les Hollandais et les Catalans, diminua les impôts, et réforma les abus. Né à Lisbonne en 1604, il y mourut en 1656, âgé de 52 ans ; il en avait régné 26.

C.

JEAN DE CASTRO.

W. Faithorne del.^t^ Landon direx.^t^

JEAN DE CASTRO.

Jean de Castro appartenait à une famille féconde en grands hommes et en femmes renommées pour leur beauté. Il naquit à Lisbonne le 7 février 1500, et fut élevé avec l'Infant Louis qui, toute sa vie, lui conserva l'amitié la plus tendre.

Castro servit à Tanger, suivit Charles-Quint à l'expédition de Tunis, et refusa le partage du butin qu'y firent les Espagnols : « Je sers le roi de Portu-« gal, leur dit-il, il récompensera mes services, « si mes services le méritent. »

Fameux par ses exploits, non moins considéré du souverain que de tous ceux qui l'approchaient, il fut nommé vice-roi des Indes en 1546, remporta plusieurs victoires sur les ennemis du Portugal dans cette partie du monde ; et, vainqueur de Mamoud, souverain de Cambaye, il détruisit, sur les côtes de Lima, les monastères des Bracmanes, ainsi que ceux des Banianes. Il soumit ensuite un très-grand nombre de places, dont plusieurs furent emportées de vive force ; mais, moins occupé de ses conquêtes que de ses soldats, Castro ne songea qu'aux moyens de les récompenser du zèle avec lequel ils l'avaient servi. L'argent lui manquait, il en emprunta aux habitans de Goa auxquels il envoya pour gage, une de ses moustaches qu'ils acceptèrent : le vice-roi la retira au temps qu'il

avait indiqué. L'histoire a conservé trop peu de ces traits qui rappellent la bonne foi de l'antique chevalerie.

Quelque temps après, Castro parcourut les rivages de Dor et de Mangalor; brûla 1200 vaisseaux ennemis dans les ports de Patane et de Paté; mais enfin il fut arrêté dans sa marche par l'insubordination et le peu de courage des Portugais à qui, de jour en jour, les richesses devenaient plus chères que la gloire. Cependant, il parvint à leur inspirer des sentimens plus nobles, à rassurer leurs alliés, à réprimer les factions, et à retenir les princes voisins dans les bornes de leurs états.

La bravoure de Castro n'avait rien de farouche; ses manières étaient prévenantes, et ses discours remplis de politesse. Il poussait la sobriété et le désintéressement aussi loin qu'un chevalier pouvait le faire, et il se consola de ne laisser que peu de fortune à ses deux fils qu'il aimait tendrement, en disant, qu'ils seraient assez riches s'ils étaient vertueux et toujours fidèles à leur prince. Il mourut à Ormus, le 6 juin 1548, âgé de 48 ans et quelques mois, entre les bras de S. François Xavier. Son corps fut transporté à Lisbonne, et déposé dans le tombeau de ses ancêtres.

Z.

S.t JEAN CHRISOSTÔME.

Landon direx.t

NAPOLI

JEAN CHRISOSTOME.

L'éloquence, depuis la ruine des républiques grecques et romaines, était bannie des places publiques et des tribunaux; le Christianisme l'appela dans les temples, et lui donna de nouvelles formes, un nouveau caractère, un but différent. Lorsque les empereurs, par politique ou par conviction, eurent renversé les autels des Dieux, et donné à la mitre un éclat presque égal au diadême des Césars, les grands talens cherchèrent dans l'Eglise et la considération et la gloire dont ils ont besoin pour se développer. Les siéges de l'Orient furent remplis par les Athanazes, les Synésius, les Grégoire de Nazianze, les Basiles, les Jean Chrisostôme. Ce dernier naquit au commencement du quatrième siécle de l'ère chrétienne. Les meilleurs maîtres et les plus célèbres écoles développèrent ses talens; il perdit son père dans un âge peu avancé. On le destinait au barreau où, d'après la forme du gouvernement, il n'y avait plus de distinction à obtenir pour l'homme de génie. Un accès de ferveur ascétique lui fit concevoir le projet de se retirer dans la solitude; heureusement sa mère pénétra son dessein, et reconquit au monde l'un de ses plus beaux ornemens. Lui-même a fait de cette scène, que la tendresse maternelle sut rendre si touchante, un des plus

beaux épisodes de son ouvrage sur le Sacerdoce. Jean, n'étant encore que simple prêtre de l'église d'Antioche, eut à remplir le plus glorieux des ministères; il eut à sauver une ville malheureuse des horreurs du désespoir. Théodose, dont l'Histoire ecclésiastique vante les vertus chrétiennes, et l'Histoire politique les talens civils et militaires, était violent jusqu'à la fureur. Antioche s'était soulevée contre des exacteurs, et cette ville devait expier, par la ruine de ses habitans, le crime de s'être plainte du fardeau des taxes. L'évêque Flavien essaya de fléchir le monarque, et eut le bonheur de réussir. Les homélies que Jean prononça pendant l'absence du prélat qui s'était reposé sur son éloquence et sur son zèle, respirent l'onction la plus touchante. Il rassemblait aux pieds des autels les malheureux qui avaient vu traîner leurs enfans dans les cachots, qui avaient entendu les cris déplorables des victimes que des bourreaux préparaient à la mort par des supplices ignominieux et barbares; il relevait leur courage, il compatissait à leur douleur. Le discours qu'il fait tenir à l'évêque Flavien est un chef-d'œuvre d'insinuation, de pathétique, d'éloquence: il offre la plus belle application qu'on puisse faire de l'Ecriture et de l'Evangile en faveur de l'humanité.

L'éloquence de Chrisostôme obtint un beau triomphe, lorsque l'Eglise qu'Eutrope avait per-

sécutée devint l'asile de ce ministre contre un maître irrité et contre un peuple furieux. Enfin le saint Orateur fut élevé au siége de Constantinople ; il y goûta les plaisirs d'une périlleuse grandeur. Sa popularité blessa l'impératrice ; son éloquence le rendait maître de la multitude, et son orgueil qu'enflait de constans succès acheva d'enflammer, par de séditieuses provocations, une princesse irascible. L'exil de Jean fut prononcé. Un tremblement de terre, l'incendie de l'église et du palais impérial signalèrent le départ de l'illustre prélat. Le premier événement était le seul qui dut étonner les esprits raisonnables ; mais tous deux furent aux yeux d'une multitude enthousiaste les preuves éclatantes du courroux céleste. Cependant cette disgrace abattit le courage du Saint : un pays presque désert, au pied du Mont Taurus, était un tombeau pour un homme habitué à régner par l'ascendant de la parole, et dont le génie avait besoin d'un vaste théâtre. Il se plaignit dans l'exil comme l'Orateur romain ; mais, moins heureux que lui, un retour triomphal ne le dédommagea point des ennuis d'une retraite douloureuse. Il mourut, avant d'avoir atteint sa soixantième année, l'an 487. Comme orateur et comme écrivain, il n'est point exempt de défauts. Son abondance, la profusion de ses images annoncent le génie d'un Asiatique. Il est vrai que ses ornemens ne sont point l'effet d'une

recherche pénible de l'esprit, qu'ils sortent naturellement d'une imagination féconde. Il fut le premier prédicateur et le premier écrivain du siécle le plus brillant de l'éloquence chrétienne. Comme notre illustre Bossuet, il fit la guerre à ceux qu'on traitait d'hérétiques; il brilla comme lui par l'éloquence et par le talent de la controverse; tous deux aimèrent la gloire, excitèrent l'admiration; tous deux furent les colonnes de leur communion, et la terreur de leurs rivaux. Mais le Prélat français triompha de ses ennemis; et le Patriarche de Constantinople eut la douleur de voir un heureux rival occuper son siége, et l'Arianisme que protégeait sa persécutrice insulter à sa disgrace.

L....e

M. del. *Landon direx.*

Digitized by Google

JEANNE D'ARC.

Jeanne d'Arc appelée la pucelle d'Orléans, naquit, de parens pauvres, à Domremy, gros hameau sur la Meuse, près de Vaucouleurs, en Lorraine. Pour bien apprécier toute l'influence que cette fille singulière eut sur les destinées de la France, il est bon de jeter un coup-d'œil rapide sur l'état de ce royaume à l'époque où elle parut sur la scène. L'étranger alors régnait dans la capitale; le roi légitime qu'on appelait le *soi-disant dauphin*, prince de vingt ans, aussi faible que doux, aussi voluptueux que brave, et gouverné par ses ministres, préférant le plaisir aux affaires, et donnant des fêtes lorsqu'il fallait combattre, perdait son royaume aussi gaiment qu'il était possible, ainsi que le lui dit un jour le brave Lahire. Il ne conservait plus de ses états, que quelques provinces situées au-delà des rives gauches de la Loire, et vers le Midi de la France. Le reste était entre les mains des Anglais qui, alliés des ducs de Bourgogne et de Bretagne, pressaient vivement le siége d'Orléans, et, par la conquête de cette ville, voulaient s'ouvrir l'entrée des provinces méridionales. Ce dernier coup allait décider du sort de la monarchie. Le roi effrayé songeait déja à se réfugier en Dauphiné. Il n'était

plus arrêté que par les avis de la sage et vertueuse Marie d'Anjou son épouse, et par l'ascendant de la célèbre Agnès de Sorel sa maîtresse; lorsqu'une jeune villageoise de 17 ans se présente à Chinon, où residait alors la cour. Elle était envoyée par Baudricourt, commandant de Vaucouleurs. Elle se disait inspirée, et prétendait avoir reçu du ciel une mission spéciale. Le conseil du roi la repoussa d'abord comme visionnaire; mais bientôt, soit qu'on eût reconnu en elle quelque chose d'extraordinaire et de surnaturel, soit que la voyant pénétrée de cette persuasion intime qui ne manque jamais d'entraîner la multitude, on la crut propre à ranimer la confiance du peuple, et à réveiller le courage des soldats, on changea soudain de dispositions à son égard; on l'accueillit avec empressement; elle devint l'ame des délibérations; les généraux les plus distingués tels que les Dunois, les Saintraille, les Lahire, les Laval, et autres, ne semblèrent plus agir que d'après ses décisions. L'objet de sa mission, disait-elle, était d'abord de faire lever le siége d'Orléans, et elle y réussit complètement; puis de conduire le roi à Reims, pour qu'il y fût sacré. Tout semblait rendre impossible l'exécution de ce projet. Mais elle parle au nom du ciel, et la cour, les généraux, les soldats, sont entraînés par l'ascendant qu'elle a su prendre sur les esprits. On la voyait à la tête

des troupes, armée de pied en cap, un étendard à la main, communiquant aux soldats l'ardeur guerrière dont elle-même était animée, et, quoiqu'elle se fît scrupule de répandre le sang, dirigeant tous les coups qu'on portait à l'ennemi. Les Anglais, battus de toute part, sont forcés de se retirer; Châlons et Troyes se soumettent; Reims ouvre ses portes, et Jeanne, son étendard à la main, assiste au sacre et au couronnement du roi.

Ainsi tout avait changé de face depuis qu'elle avait paru à la tête des armées. Mais sa mission était terminée. Elle voulut se retirer. Les ordres du roi, les instances des généraux la retinrent. Dès lors son bonheur parut l'abandonner. Blessée dans une attaque auprès de Paris, elle fut prise bientôt après au siége de Compiègne. Les Bourguignons la livrèrent aux Anglais pour la somme de 10,000 livres. Elle fut conduite à Rouen, jetée dans les fers, et on lui fit son procès, comme *sorcière*.

Parmi les prélats français qui ne rougirent pas de servir les vues barbares du duc de Bedfort, on distingue surtout un nommé Cauchon, évêque de Beauvais, qui, vendu aux Anglais, se fit remarquer par l'acharnement avec lequel il poursuivit cette illustre victime. Quant à Jeanne son courage ne la quitta pas. Aux longs interro-

gatoires qu'on lui fit subir, elle répondit toujours avec l'assurance d'une ame libre et résignée, et avec une présence d'esprit étonnante. On la condamna à être brûlée vive, et cet arrêt fut exécuté à Rouen, sans que le roi, la cour, les généraux qui lui devaient tout, ayent fait la moindre démarche pour la tirer des mains de ses barbares ennemis.

L. G. T.

JEANNE DE NAPLES.

N. pinx.t *Laidon direx.t*

NAPOLI

JEANNE, REINE DE NAPLES.

Cette princesse offre un mélange de faiblesse et de brillantes qualités qui force d'excuser ses fautes, et de plaindre des infortunes qui n'en ont été que les déplorables suites. Elle était fille de Charles de Sicile, et n'avait que dix-neuf ans lorsqu'elle monta sur le trône. Elle avait été fiancée avec André de Hongrie lorsqu'ils étaient tous deux dans l'enfance. Cette union ne fut point heureuse. André, faible et superstitieux, ne laissait à la reine qu'un vain titre sans pouvoir, et se reposait du soin de l'administration sur un moine nommé Robert. Une semblable tutelle déplut à une princesse qui tenait de sa naissance le droit de commander. Un crime, suggéré par l'indignation autant que par la haine, la délivra de son époux. Elle eût pu se le faire pardonner aux yeux de la politique, si elle avait choisi pour défenseur un homme capable d'en imposer à ses ennemis; mais Louis de Tarente, dont elle reçut la main teinte du sang de son premier époux, prit la fuite à l'arrivée de Louis de Hongrie, qui s'avançait pour venger la mort de son frère, dont il regardait la reine comme coupable, malgré la décision du consistoire tenu à Avignon, qui l'avait déclarée innocente de ce crime. Ils se retirèrent en Provence, dont la reine était comtesse. Ce fut à cette époque qu'elle vendit Avignon et son territoire au pape Clément VI. Le roi de Hongrie, après avoir traité la ville de Naples

avec sévérité, et fait massacrer sous ses yeux le duc de Duras, qu'il soupçonnait d'être un des assassins de son frère, fit ensuite la paix avec la reine, et montra par-là peu de caractère et de fermeté dans ses résolutions. A la mort de Louis de Tarente, en 1362, cette princesse, qui ne savait ni se passer d'époux ni rester long-temps attachée à ceux qu'elle avait choisis, partagea son trône avec Jacques d'Arragon, infant de majorque, qui passait pour un brillant aventurier. Il mourut vers le mois de janvier 1375. L'année suivante, à l'âge de quarante-six ans, elle contracta un quatrième mariage avec un cadet de la maison de Brunswick, et, se voyant sans enfans, adopta pour héritier Charles de Duras, son parent, qu'elle avait déja comblé de bienfaits. Il agit comme un monstre d'ingratitude. Brûlant du desir de posséder une couronne qu'il devait attendre du temps, il se déclara pour le roi de Hongrie, qui, n'ayant point su profiter des circonstances favorables pour usurper un royaume, et satisfaire par-là une vengeance qui semblait légitime, intriguait sourdement contre une princesse avec laquelle il avait fait la paix. Urbain VI favorisait les projets de Duras; il lança contre la reine une bulle d'excommunication. Cette princesse infortunée, ayant besoin de protecteur, jeta les yeux sur Louis d'Anjou, fils de notre roi Jean, que ses désastres et son religieux attachement à sa parole ont rendu célèbre; mais il arriva trop tard pour la sauver. Duras se rendit maître de Naples, et fit de sa victoire l'usage le plus

odieux. Il fit enfermer Jeanne au château de Maro, et voulut l'engager à le désigner de nouveau pour son successeur ; mais elle s'y refusa avec fermeté. Ce vainqueur barbare consulta Louis de Hongrie sur ce qu'il devait faire de sa prisonnière ; la réponse du roi, dont la haine n'était pas éteinte, fut un arrêt de mort, dont Duras se rendit l'exécuteur. Il la fit étrangler par quatre Hongrois, au pied de l'autel où elle faisait sa prière, le 22 mai 1382. Elle était alors âgée de cinquante-huit ans. En examinant bien la conduite de cette princesse, on la trouve beaucoup plus malheureuse que méchante. Une sorte de fatalité présidait à toutes ses actions. Elle était trahie dans les objets de son choix, dans ceux de son attachement. Ses qualités n'auraient dû inspirer que l'amour ; elle n'éprouvait que la perfidie. Belle, sensible, spirituelle, elle connut les charmes de la bienfaisance. Elle fit de sa cour l'asyle des savans et des hommes de lettres. Des larmes coulèrent sur sa tombe, et l'horreur qu'inspira son bourreau vengea sa mémoire. Ses malheurs, ses talens, ses faiblesses, et sa mort tragique, lui donnent beaucoup de rapport avec Marie Stuart, reine d'Ecosse, qui vécut deux siècles plus tard, et qui, flétrie par le pouvoir qui l'opprimait, ne trouva des défenseurs que longtemps après sa mort.

Le sujet de Jeanne est un des plus dramatiques que l'histoire fournisse. Laharpe en a fait une tragédie bien conduite, mais froide, et faible d'intérêt et de coloris. Il a défiguré l'histoire, en fai-

sant faire à la reine l'aveu du meurtre d'André de Hongrie, devant les états assemblés, et se punissant elle-même en se donnant la mort. Il eût produit plus d'effet peut-être, s'il eût suivi la vérité historique.

L . . . e.

JEANNIN.

R. N. pinx.t Landon direx.t

Digitized by Google

JEANNIN.

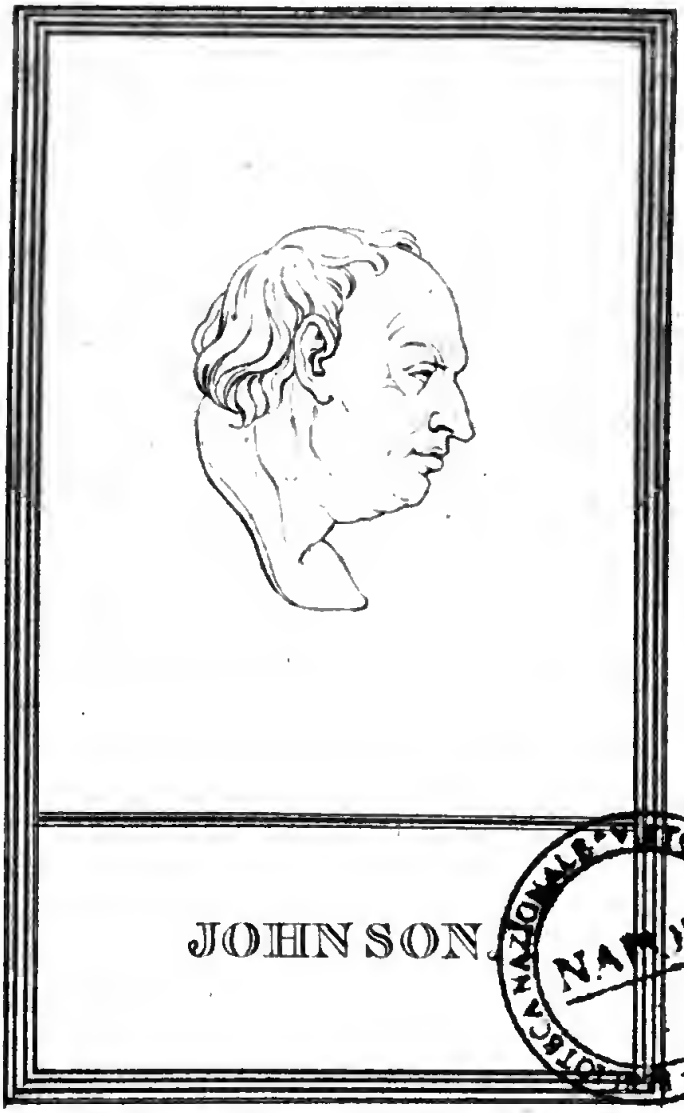
Pierre Jeannin, nommé à juste titre *l'enfant de ses vertus*, naquit à Autun en 1540. Issu d'une famille bourgeoise, une excellente éducation et une réputation sans tache furent le seul héritage qu'il reçut de son père. Il embrassa fort jeune la profession d'avocat, et s'y distingua par ses talens. En 1572, remplissant les fonctions de conseil des états et de gouverneur de la Chancellerie de Bourgogne, il persuada au comte de Charny, lieutenant-général de la Province, de différer l'exécution des ordres de la cour à l'égard des Calvinistes: cette lenteur salutaire préserva la Bourgogne des massacres de la Saint-Barthélemy. Jeannin fut récompensé dans la suite par une charge de conseiller, puis de président au parlement de Dijon. Député aux états de Blois, il fit de vains efforts pour prévenir le renouvellement de la guerre civile. Après l'assassinat des deux Guise, Henri III se servit de son entremise pour tâcher d'apaiser le ressentiment des princes de Lorraine. Le Président échoua dans cette négociation, les hostilités éclatèrent, et bientôt son attachement pour le duc de Mayenne l'entraîna lui-même dans le parti de la ligue. Ce fut un bonheur sans doute qu'au milieu de cet amas de factieux égarés par le fanatisme, séduits par l'ambition, ou vendus à l'Espagne, il se trouvât un citoyen vertueux, aussi éclairé qu'intègre, toujours

bon français quoique sujet rebelle, étranger aux vues secrètes des chefs de la ligue, assez pénétrant pour les découvrir, assez ferme pour les combattre. Jeannin, estimé de Mayenne, haï des *Seize*, et nécessaire à tous, devint l'ame du parti malgré le parti même : il modéra la passion et les fureurs du Conseil de l'Union, et réprima le pouvoir et l'audace des créatures de Philippe II. Après la mort de Henri III, il avait proposé de réunir les représentans de tous les ordres de l'état, de sommer le roi de Navarre de se faire catholique, et, s'il refusait, de le déclarer déchu du trône : mais cette démarche franche, qui eût peut-être alors embarrassé Henri IV, ne convenait ni à Mayenne ni aux Espagnols. En 1591, Jeannin, député par l'assemblée de Reims auprès de Philippe II, sut, à travers les artifices de ce prince, démêler ses véritables projets. Il en prévint Mayenne, et, s'il ne put lui persuader dès-lors de traiter avec son roi légitime, il dessilla ses yeux, refroidit son zèle, et lui inspira une méfiance qui fut utile à Henri IV. En 1595, le roi, ayant accordé une trève au duc de Mayenne, appela et retint près de lui Jeannin dont il avait toujours estimé le caractère et les talens, lui donna la charge de premier président au parlement de Bourgogne, à condition qu'il en traiterait avec un autre, et le fit entrer dans le conseil. Le Président voulut s'en défendre : *Celui qui a été fidèle au duc de Mayenne*, lui dit Henri, *le sera au roi de France*. De ce moment Jeannin fut employé dans toutes les

affaires importantes, soit au dedans soit au dehors du royaume. Il joignait, dit De Thou, à une grande candeur, une rare éloquence et une habileté extraordinaire pour les négociations. En 1598, il prit part au traité de Vervins, et travailla avec *Schomberg*, *Colignon* et *De Thou*, à la rédaction du célèbre édit de Nantes. En 1607, il alla en Hollande pour négocier la trève qui fut conclue, deux ans après, entre l'Espagne et les Provinces-Unies. Sa prudence éclairée et sa noble franchise surmontèrent à la longue toutes les difficultés que présentait cette mission délicate: ce fut en obtenant la confiance des deux partis, qu'il réussit enfin à les rapprocher. Scaliger et Barnevelt protestaient qu'ils sortaient toujours d'avec lui meilleurs et plus instruits; le cardinal Bentivoglio disait qu'il parlait avec tant de vigueur et d'autorité qu'il semblait que toute la majesté du roi respirât sur son visage. Henri IV reconnut les services et le dévouement de Jeannin par des témoignages répétés d'une affection particulière et d'une confiance sans bornes: ce fut, après Sully, celui de ses serviteurs qu'il aima le plus tendrement. Il l'appelait *le bon homme*, et se plaisait à verser ses plus secrètes pensées dans le sein de ce sage vieillard, et à le consulter sur ses plus chers intérêts. Se plaignant un jour à ses ministres de ce que l'un d'eux avait révélé un secret important; *je réponds pour le bon homme*, ajouta-t-il en prenant Jeannin par la main, *c'est à vous autres de vous examiner*. Le Chancelier (Sillery) disait-il

dans une autre occasion, *ne sait jamais ce qu'il veut faire;* VILLEROY *me donne toujours raison;* JEANNIN *pense toujours bien, ne me cache rien de ce qu'il pense, et ne me flatte jamais.* Sans vouloir reprocher à celui-ci d'avoir, par complaisance pour la passion du roi, dressé la requête que Montmorency présenta en 1609 contre le prince de Condé son gendre, il est assez curieux de remarquer que le Connétable, désavouant par la suite cette pièce, protesta *qu'il l'avait approuvée sans la connaître, attendu qu'il ne savait ni lire ni écrire.* Après la mort du roi et la retraite de Sully, Jeannin partagea quelque temps avec De Thou et Châteauneuf les fonctions de directeur des finances. Il les quitta en 1616, et les reprit l'année suivante avec le titre de surintendant. On sait assez que la prospérité de la France avait disparu avec Henri IV. Subordonné à une femme capricieuse et faible, à un ministre avide et tout puissant, Jeannin ne put empêcher le mal et s'appliqua vainement à y porter remède. Au milieu des dilapidations générales, il fut presque le seul qui donnât encore l'exemple de l'intégrité, et mourut en 1622, âgé de 82 ans, ne laissant d'autre fortune, après 27 ans de ministère, qu'un nom illustré par ses vertus, ses talens et ses services. On a de lui des *Négociations* publiées en 1659 et réimprimées depuis. Le cardinal de Richelieu en faisait grand cas: elles présentent d'utiles renseignemens sur les affaires du temps.

F.



JOHNSON.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Landon direx.t

Digitized by Google

JOHNSON.

L'Angleterre a placé Samuel Johnson à la tête de ses littérateurs les plus célèbres, de ses écrivains les plus purs, et de ses moralistes les plus austères; elle l'a regardé, avec raison, comme le critique le plus judicieux, comme l'auteur le plus instruit, le plus ingénieux et le plus fécond dont elle puisse s'honorer.

Né en 1709, à Litchfield, avec les plus heureuses dispositions, il éprouva cette vérité qu'il a si bien exprimée dans ce vers :

Slow rises worth, by poverty depress' d.

« Le mérite opprimé par la pauvreté, s'élève « lentement. »

Johnson avait tenté d'abord d'établir une école à Birmingham; mais n'ayant d'autres écoliers que Garrick et son frère, il prit le parti de les accompagner à Londres. Il y débuta par travailler à un journal, et se fit connaître par d'excellens extraits. Quelque temps après, ayant perdu son ami Savage, la vie de cet infortuné, que publia Johnson, donna une haute idée de son talent pour l'analyse et la critique. Mais ce qui mit le comble à sa réputation, fut son *Dictionnaire anglais*, dont l'idée seule est d'un homme de génie, et dont l'exécution annonce dans l'auteur la réunion des connaissances les plus vastes et les plus variées. Johnson, en publiant le

prospectus de cet ouvrage, exposa le plan qu'il se proposait de suivre, et qui consistait à fixer l'orthographe de tous les mots anglais, donner l'étymologie de chacun, et son véritable sens dans ses diverses acceptions, et à prouver ce sens par des exemples pris dans les meilleurs auteurs en prose ou en vers. A peine ce *prospectus* a-t-il paru dans quelques journaux, qu'une société de libraires, à la tête de laquelle était Dodsley, se charge de faire les fonds. Johnson alors se met à l'ouvrage, loue une maison entière, distribue la besogne à une douzaine de copistes, travaille pendant neuf ans avec une assiduité et un zèle presque incroyables, et termine enfin, au bout de ce temps, le plus beau monument de la littérature anglaise, et le modèle des dictionnaires.

Mais cette vaste entreprise n'occupait pas encore tous les momens de l'infatigable Johnson : il composait en même-temps sa tragédie d'*Irène*, qui fut long-temps refusée par l'entrepreneur du spectacle, et que Garrick fit enfin représenter. Cette pièce, écrite d'un style nerveux, brillant de sentiment et de poésie, n'eut que neuf représentations, et ne put obtenir le succès qu'elle méritait.

Johnson renonça à travailler pour le théâtre, et entreprit un journal dans le genre du Spectateur, *the Rambler* (le Promeneur). Il en composa lui seul tous les numéros, qu'il remplit de morceaux piquans et d'excellentes critiques des mœurs et des productions littéraires modernes. Le succès de cet

ouvrage fit naître l'idée au docteur Hawkesworth de publier un journal sur le même plan, *the Adventurer*. Johnson fut choisi pour être un des auteurs de cette collection : ses articles, signés T, se font remarquer par l'élégance du style, la force des pensées et la justesse des critiques.

Johnson travaillant pour vivre, fit paraître successivement un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Rasselas, prince d'Abyssinie; The Idler* (le Paresseux), *La Vanité des vœux*, satyre imitée de la 10e de Juvénal; plusieurs écrits sur des matières politiques, et le *Voyage aux îles Hébrides*.

Mais la plus connue de toutes les productions de Johnson est celle dont je n'ai pas encore parlé, *les Vies des Poètes anglais*, qu'il entreprit à la sollicitation de son ami Dodsley, et de quelques autres libraires, et qu'on regarde généralement comme un chef-d'œuvre de biographie et comme un modèle de critique. Le public s'étonna, avec raison, qu'à soixante-dix ans, accablé d'infirmités, un homme pût réunir dans un ouvrage tant de génie et tant de connaissances, sût apprécier avec tant de justesse le talent poétique et les écrits d'un si grand nombre d'auteurs, et enfin présentât ses jugemens d'une manière si élégante, si nerveuse et si rapide.

Johnson avait établi depuis quelque temps un club littéraire, qu'il eut la satisfaction de voir fréquenté par tout ce que la littérature avait de plus recommandable. C'est au milieu de cette société

distinguée qu'il passa les dernières années de sa vie. Il jouissait, depuis 1762, d'une honnête aisance qu'il devait bien moins à ses nombreux travaux qu'à une pension de 300 liv. sterling que le roi lui avait accordée, *non pour ce qu'il ferait à l'avenir, mais pour ce qu'il avait déja fait.* Tels étaient les termes employés par le premier ministre.

Johnson avait redouté la mort tant qu'il l'avait crue éloignée: ses craintes disparurent lorsqu'il fut assuré qu'il n'avait plus que deux jours à vivre. Il mourut le 13 décembre 1784, avec l'espoir d'une autre vie, que la foi promet et que la raison prouve.

Ce n'était point seulement à son heure dernière que la piété de Johnson se manifesta. Il fut religieux toute sa vie; il admettait sans examen ce que la foi nous oblige d'admettre, et cependant, sur tout ce qui ne touchait pas à la religion, il était d'une incrédulité excessive. Aussi Hogarth disait-il de lui: « Johnson croit fermement à la Bible, « mais aussi il ne croit qu'à elle. »

PH.....E.

INIGO JONES.

A. Van-dyck pinx.t Landon direx.t

Digitized by Google

INIGO-JONES.

Inigo-Jones, architecte, né à Londres en 1572, est aussi célèbre en Angleterre que Palladio l'est en Italie; son genre de talent ayant beaucoup de ressemblance avec celui de l'architecte italien qu'il a pris pour modèle a dû nécessairement les faire comparer l'un à l'autre : aussi a-t-on appelé cet artiste le *Palladio d'Angleterre*, et cet éloge n'est point exagéré.

L'architecture d'Inigo-Jones est plus ferme, plus riche et plus caractérisée dans ses détails que celle de Palladio; bien loin d'en être une froide copie, c'est plutôt le souvenir d'un homme de génie qui a su donner à ses imitations toute la chaleur et l'originalité de ses modèles.

Inigo-Jones a traité son architecture en peintre-décorateur; on pourrait dire qu'au moyen de ses bossages et d'autres ornemens de ce genre rustiqués, sablés et vermiculés, il a su donner de la couleur à ses façades, ce qui est d'autant plus nécessaire à Londres et aux environs, que le ciel y est presque toujours chargé de vapeurs, et que l'architecture de Palladio, si pure et si simple, pourrait y paraître froide n'ayant plus les rayons du soleil d'Italie pour faire valoir ses moindres détails.

Inigo-Jones, aidé par la générosité du comte

de Pembroke, après avoir voyagé en France, en Flandre, en Allemagne et en Italie, comme peintre et comme amateur, acquit une telle réputation que Christiern IV, roi de Danemarck, voulut l'avoir pour son architecte, et l'emmena avec lui en Angleterre. L'amour de la patrie y fixa Inigo-Jones qui devint bientôt architecte de Jacques I. Il fit un second voyage en Italie, et en rapporta ce bon goût de décoration modelé sur les productions de Palladio, et eut l'avantage d'exécuter des projets d'une plus vaste étendue que tous ces cazins dont l'architecte italien enrichit les bords de la Brenta et tout le pays vicentin.

Le désintéressement d'Inigo-Jones fut si grand qu'il refusa les honoraires de sa place d'architecte du roi, pour contribuer ainsi pour sa part à l'extinction des dettes publiques, et que ce noble exemple, donné par un artiste de distinction, ayant été bientôt suivi par le plus grand nombre des courtisans, l'ordre fut bientôt rétabli dans les finances. Inigo-Jones partagea la disgrace et les malheurs de Charles I, son maître. Le chagrin altéra sa santé, et, quoiqu'il fût ensuite rétabli dans toutes ses charges par Charles II, il ne trouva plus dans son génie ces ressources qui l'avaient illustré à tant de titres.

Le palais de White-Hall, nommé *Banqueting House*, n'est qu'une partie du plan immense que Inigo-Jones composa, et que l'on voit gravé dans

son ouvrage ; cette seule conception suffirait pour le placer au premier rang parmi les architectes.

Il bâtit, en 1629, un palais pour la reine-mère du côté de Greenwich. La grande galerie du palais de Sommerset est exécutée sur ses dessins. Le palais de Gumerbury, près de Brenford, est aussi attribué à Inigo-Jones, quoique exécuté par Webb, son élève et son gendre. Le palais de Lindsée à Londres est également une production d'Inigo-Jones ; mais la plus magnifique est sans contredit l'hôpital de Greenwich, projeté d'abord par cet architecte pour faire le palais de Charles II ; le même Webb le fit exécuter, et ce monument fut destiné par Guillaume III à servir de retraite aux matelots invalides. Il est situé sur les bords de la Tamise, et présente aujourd'hui, avec les augmentations qui y ont été faites, l'aspect le plus imposant.

La célèbre église de S. Paul, à Covent Garden, est encore d'Inigo-Jones ; et on lui attribue aussi la bourse de Londres, quoique bâtie après l'incendie de cette ville en 1666, et qu'Inigo fût mort en 1652 ; mais il se pourrait qu'il en eût fait depuis longtemps les projets. Enfin, on met au nombre de ses ouvrages la porte et l'escalier d'Yorck, à Londres ; le palais du lord Pembroke, à Wilton, dans le comté de Wiltz ; et le palais d'Auchersbury pour milord Carleton, exécuté sur ses dessins par Webb.

Cet architecte savant mit en vogue l'étude du dessin trop négligé en Angleterre, fit connaître aux habitans de Londres les décorations et machines de théâtre, et contribua à se former des successeurs dans l'architecture par les observations et les notes savantes dont il enrichit l'édition de Palladio, publiée en anglais par Jacques Léoni.

Inigo-Jones composa aussi une Dissertation pour prouver que les monumens celtiques nommés *pierres pendantes*, qu'on voit en France, en Angleterre, en Allemagne, etc., sont des temples et non des tombeaux, comme on le croyait. Cette opinion est aujourd'hui généralement adoptée.

L. G.

J. JORDAENS.

A. Vandyck pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

JACQUES JORDAENS.

La ville d'Anvers, qui a produit tant de grands peintres, s'honore particulièrement d'être la patrie de Jacques Jordaens. Il naquit en 1594; Adam Van Oort lui donna les premières leçons, ainsi qu'à Rubens qui, dans la suite, contribua par ses conseils aux progrès rapides de Jordaens, beaucoup plus jeune que lui. Jordaens sut saisir la grande manière de ce maître fameux, que la renommée plaçait dès-lors à juste titre au dessus de tous ses contemporains. Sandrart a rapporté, dans ses Vies des plus célèbres peintres, que Rubens, jaloux des succès de Jordaens, l'avait engagé à peindre des cartons de tapisserie pour le roi d'Espagne, espérant que cette peinture à détrempe affaiblirait son beau coloris. Cette accusation, avancée sans aucune preuve et par un seul auteur contemporain, a été trop souvent répétée sans examen. Sandrart était peintre lui-même, et lorsqu'il ajoute que le but de Rubens fut rempli, il doit faire douter de sa véracité, puisqu'au contraire les derniers ouvrages de Jordaens ne le cèdent point à ses premières productions.

La France, l'Espagne, l'Allemagne, la Suède, le Danemarck s'enrichirent à l'envi des chef-d'œuvres de Jordaens, dont la fortune récompensa les longs travaux.

Les 12 tableaux de la Passion qu'il peignit pour le roi de Suède, et celui de 40 pieds de haut où il représenta, par des allégories ingénieuses, le triomphe de Frédéric Henri, prince de Nassau, fixèrent sa réputation dans le genre historique; mais le mauvais goût de son dessin, ses caractères dépourvus de noblesse, et plus que cela, peut-être, l'enjouement de son esprit, le rendait plus propre à la peinture des scènes familières: *le Concert* et le *Roi boit* en sont la preuve, et beaucoup de connaisseurs regardent ces deux tableaux comme ses chef-d'œuvres.

Jordaens est un de ces peintres à qui l'on peut supposer que le voyage d'Italie eût été très-utile; et l'on doit regretter qu'il n'ait pas étudié hors de son pays. Fort jeune encore, il éprouva l'amour le plus vif pour la fille de Van Oort, son maître; et, l'ayant épousée, le bonheur qu'il goûta dans cette union ne lui permit point de s'éloigner pour aller acquérir de nouvelles connaissances en Italie. Il mourut dans sa patrie, en 1678, à 84 ans.

C'est par une expression vraie, une touche hardie et facile, un coloris vigoureux, une grande intelligence du clair-obscur, beaucoup de mouvement et de chaleur, que les ouvrages de ce maître se placent au premier rang dans les plus célèbres galeries de l'Europe.

L.

JOUVENET.

Jouvenet pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NACIONAL

J. JOUVENET.

La grandeur, l'énergie des compositions, leur disposition savante et originale, la fermeté du dessin, la hardiesse et la facilité du pinceau sont les qualités éminentes qui distinguent le talent de J. Jouvenet. Cependant les étrangers méconnaissent son mérite, parce qu'il est français, et les Français ne lui rendent pas toute la justice qui lui est due, parce qu'il n'est italien ni flamand.

Il naquit, en 1644, dans la ville de Rouen, d'une famille où le goût de la peinture était un héritage : son aïeul en avait enseigné les premiers élémens à Nicolas Poussin. Jouvenet, livré à son art, et étudiant la nature, dut bientôt à son application une grande facilité dans la pratique. Le Brun, tout puissant alors, se plut à rendre justice aux premiers ouvrages de Jouvenet, et le présenta lui-même à l'Académie. Il y fut admis à 31 ans. Ardent, infatigable, enthousiaste de son art, il multiplia le nombre de ses productions d'une manière étonnante, et répondit à l'empressement de tous ceux qui les recherchaient. Les peintures qu'il fit dans la chapelle de Versailles lui attirèrent des récompenses de Louis XIV dont il fût devenu le premier peintre, si la grande réputation de plusieurs artistes contemporains n'eût mis un obstacle au choix du prince.

Le duc de Vendôme obtint du roi que Jouvenet irait en Italie, acquérir, par l'étude des plus grands maîtres, le genre de perfection qui pouvait lui manquer ; plus de correction dans le dessin, plus de variété dans la couleur, enfin ce ressort lumineux, cette magie de clair-obscur qu'il laisse à desirer dans la plupart de ses ouvrages : une attaque de goutte l'empêcha d'entreprendre ce voyage.

Une paralysie lui ayant ôté l'usage du bras droit en 1713, il se crut pour toujours privé de ses pinceaux ; mais un hasard heureux les lui rendit. Voulant un jour, de sa main infirme, corriger un tableau du jeune Restout son neveu, il gâta l'ouvrage ; désespéré, il essaye si sa main gauche sera moins rebelle ; et, quelle est sa joye ? il éprouve à s'en servir une facilité qu'il n'attendait pas, et qu'il consacra, dans la suite, à de nouveaux ouvrages aussi beaux que ceux qu'il avait déja produits.

Il mourut à Paris, en 1717, regretté de ses parens et de ses amis, auxquels il donna toujours l'exemple des vertus que les grands talens ne rendent que plus nécessaires.

Le Paralytique, la Madeleine aux pieds du Sauveur, la Pêche miraculeuse, les Vendeurs chassés du temple, la Résurrection de Lazare, la Descente de croix, et un grand nombre d'autres tableaux seront toujours, aux yeux des gens sans prévention, des preuves de la beauté de son génie.

L.

DON JUAN.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Moro pinx.t *Landon dirx.t*

DON JUAN D'AUTRICHE.

Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, et à qui quelques historiens donnent pour mère, une allemande nommée Barbe Blomberg, naquit à Ratisbonne, en 1547 ; le secret de sa naissance fut ignoré jusqu'à ce que l'empereur, en mourant, l'eut révélé à son fils Philippe II, en lui recommandant le jeune Don Juan, qui lui était extrêmement cher. Celui-ci fut donc appelé à la cour de Philippe qui le reçut avec des marques de bonté. On prétend que lorsqu'il l'instruisit de son illustre origine, Don Juan, quoique bien jeune encore, ne lui montra aucune surprise ; et, en témoignant son respect au monarque, lui fit entendre qu'il ne s'était jamais cru né pour vivre dans un rang obscur. Une éducation brillante acheva de développer la force de son ame. En 1570, il marcha contre les Maures de Grenade, et les réduisit. La réputation qu'il acquit dans cette guerre, le fit nommer peu après généralissime d'une flotte de 300 voiles que l'Espagne et l'Italie avaient préparée contre les Turcs. Ce fut le 7 octobre 1571, que Don Juan gagna contre eux la fameuse bataille de Lépante, qui se donna vers le golfe qui porte ce nom. Jamais les Turcs n'avaient, avec un appareil plus formidable, menacé les Etats Chrétiens ; et, s'ils avaient été vainqueurs, la plupart des ports de la Médi-

ferranée tombaient en leur pouvoir. On doit remarquer qu'étant à Messine, Don Juan se fit promettre la victoire par un prétendu devin nommé Maurolico, dont les prédictions favorables encouragèrent l'armée. Cette victoire mémorable couvrit de gloire ce jeune héros et le rendit également cher à toute la Chrétienté. Le désastre des Turcs fut tel que c'en était fait de leur empire, si les vainqueurs, profitant de leurs avantages, eussent marché vers Constantinople. C'était l'avis de Don Juan; mais, voyant qu'il n'était pas goûté généralement, il fut contraint de renoncer à ce projet pour d'autres exploits. Digne émule de Charles-Quint son père, il prit Tunis et comme lui rendit tributaire d'Espagne un Roi africain. Nommé en 1576 gouverneur des Pays-Bas révoltés, il se rendit maître des places principales, et défit entièrement les rebelles dans les plaines de Gemblours, en 1578. Ce fut au milieu des succès qui suivirent cette victoire, que Don Juan, frappé d'une maladie mortelle, périt à 32 ans, le 7 octobre 1578. Quelques auteurs ont accusé Philippe II son frère, de l'avoir fait empoisonner, ayant, dit-on, conçu une violente jalousie, de sa brillante réputation: ce fait est au nombre de ceux que l'histoire ne peut ni démentir ni prouver.

M.

JULES II.

Raphaël pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

JULES II.

Jules II occupa le Saint-Siége, depuis l'année 1503, jusqu'en 1513. Il avait été fait cardinal, en 1471, par Sixte IV, son oncle. Leur nom était *La Rovère*, nom obscur, car Sixte IV était fils d'un pauvre pêcheur du village de *Celles*, près *Savone*, dans l'état de Gènes. Cette origine fait mieux ressortir le caractère et l'ambition de Jules.

Le cardinal *La Rovère*, qui n'avait pas eu assez de crédit pour succéder à Alexandre VI, avait réussi du moins à faire passer la tiare sur la tête de Pie III, et à écarter le cardinal d'Amboise qui espérait la ceindre. Mais Pie III étant mort, 27 jours après son élection, *Julien La Rovère* profita de son influence, acheta les suffrages, et fut pape sous le nom de Jules II. Les moyens qu'il employa pour parvenir au trône pontifical n'étaient pas nouveaux, et les scandales qu'il y donna ne sont rien en comparaison de ceux de son affreux prédécesseur.

Cependant, d'après l'idée qu'on doit se faire d'un pape, le pontificat de Jules n'est pas édifiant. Il le passa dans les démêlés et les intrigues politiques, ou dans les agitations et le tumulte des armes, avec ou contre l'empereur Charles-

Quint, Louis XII, la république de Venise, etc. Le but de ses intrigues et de ses démêlés était de donner au Saint-Siége plus de puissance temporelle.

A la mort d'Alexandre VI, la république de Venise s'était ressaisie d'une partie de la Romagne que ce pape avait usurpée sur elle. Jules voulut rentrer dans cette riche usurpation.

Il conquit Bologne et Pérouse sur des détenteurs moins puissans, et mêlant les foudres de l'église aux armes terrestres, il parvint à son but. Ce succès a dû tenir Jules II en grande considération à la cour du Vatican, tant que l'ambition de la puissance lui a été permise. Si l'on considérait ce pape dans le système de la religion évangélique, ou même sous le rapport des vertus morales, ce ne serait plus qu'un *roué*.

Il provoque cette ligue fameuse, dite *la ligue de Cambrai*, ou la conjuration contre Venise, puis il la révèle à cette même république, lui propose de se ranger de son côté, à condition qu'elle lui donnera *Faenza* et *Rimini*. Sur le refus des Vénitiens, il revient à la ligue, excommunie Venise, et en triomphe avec le secours du roi de France. Après avoir recueilli les fruits de la victoire et de la soumission, il s'allie aux mêmes Vénitiens pour chasser les Français, ses auxiliaires. Il prend sur eux *Mirandolle*, en 1511.

On y vit ce pape septuagénaire, le casque en tête, la cuirasse sur le dos, presser l'attaque et entrer par la brèche dans la place.

Ce fut le terme de ses succès militaires. Ses troupes et ses nouveaux alliés furent battus. Jules, en se sauvant à Rome, vit les affiches d'un concile convoqué contre lui par Louis XII, qu'il avait excommunié, et dont il avait mis le royaume en interdit. On dit que Jules II mourut de crainte d'être déposé par ce concile.

Il avait fait frapper une médaille où il est représenté en habits pontificaux, la tiare en tête, un fouet à la main, chassant les Français d'Italie, et foulant aux pieds l'écu de France. Le trait suivant, rapporté dans une Vie de Michel-Ange, le peint également. L'artiste faisant sa statue, proposait de lui mettre un livre en main: *mettez une épée*, dit Jules, *je la sais mieux manier.*

La gloire de Jules II est d'avoir aimé les lettres et les arts, et d'avoir préparé le beau siécle de *Léon X*, son successeur. C'est ce même Jules qui commença S. Pierre de Rome. Ce fut aussi sous son pontificat que les arts commencèrent à se débarrasser de la barbarie gothique. Il disait que *les lettres sont de l'argent pour les roturiers, de l'or pour les nobles, et des diamans pour les princes.*

Jules II mourut le 21 février 1513, âgé de 72 ans.

Il avait laissé croître sa barbe, pour en imposer par cette singularité à la multitude. Charles-Quint, François I, leurs courtisans, et l'Europe l'imitèrent en cela.

Il n'est pas commun de trouver une mode qui ait eu un pape pour auteur.

J.

Jules-Romain pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

JULES ROMAIN.

Jules Romain a possédé le génie poétique de la peinture à un plus haut degré qu'aucun autre peintre, dit Raynolds dans ses notes sur le Poème de Dufresnoy. Ce grand artiste, élève chéri et pour ainsi dire successeur de Raphaël, naquit à Rome en 1492; son nom de famille était Pippi. Il partagea de bonne heure les travaux du seul maître qu'il ait eu. Son exécution savante, son dessin correct le rendaient digne de cette distinction. Tant qu'il fut subordonné aux conceptions de Raphaël, il chercha à en imiter la grâce; mais, quand la mort l'eut privé d'un tel guide, il oublia quelquefois ses leçons, et se montra souvent bizarre et sec, même barbare; mais il ne cessa pas d'être sublime, majestueux et profond dans ses compositions comme dans son style. L'étude de l'Histoire, de la Mythologie et des Antiques féconda son esprit inventif; heureux s'il eût également étudié la nature! Ses ouvrages, privés de simplicité, prouvent trop combien il la négligea.

A la mort de Raphaël, qui l'avait institué l'un de ses principaux héritiers, il fut choisi pour terminer les morceaux que ce maître laissait imparfaits; cela suffit pour assurer sa gloire. Les sollicitations du duc de Mantoue l'engagèrent à quitter Rome. Un autre motif l'y devait déterminer : il avait fait,

pour le graveur Marc-Antoine, les dessins de 20 planches obscènes, que des sonnets de l'Arétin contribuèrent à répandre. On rechercha les coupables; Marc-Antoine fut jeté dans un cachot, et le même sort attendait Jules, s'il fût resté à Rome.

Architecte et ingénieur à Mantoue, il fortifia cette ville, la préserva des inondations et y construisit le célèbre palais du T. Ce monument fut enrichi de ses peintures, et c'est peut-être là qu'il faudrait juger de l'étendue des connaissances de Jules Romain et de la force de son talent. François Ier tenta de l'attirer en France; mais Jules ne put se décider à quitter l'Italie. Plusieurs palais, élevés sur ses dessins aux environs de Rome, le firent nommer architecte de S. Pierre, à la mort de San-Gallo. Malgré les prières du duc de Mantoue, qui voulait le retenir, il allait se rendre à Rome pour occuper cette place éminente, lorsque la mort le surprit à 54 ans. Il s'était marié, et laissa deux enfans.

On reproche à Jules Romain d'avoir une manière dure et froide et un pinceau timide. Son coloris est défectueux; mais son dessin, quoique peu varié, offre une sévérité noble, et ses expressions terribles plaisent par leur énergie. Il faut ajouter qu'il peignait également bien le paysage et les animaux. Il a fait, pour des tapisseries, un grand nombre de cartons admirables.

L.

JULIEN.

London direxit

Digitized by Google

JULIEN L'APOSTAT.

Il est peu de princes sur lesquels les jugemens ayent autant varié que sur l'empereur Julien, surnommé l'Apostat. On le voit loué à l'excès par les uns, horriblement décrié par les autres, et nos écrivains modernes ainsi que les auteurs de son temps, guidés sans doute par les mêmes motifs, en ont parlé avec les mêmes préventions. En étudiant la vie de ce prince, doué de qualités aussi extraordinaires qu'opposées, et dont le caractère semblait être un assemblage inconcevable de contradictions, on n'est point étonné qu'il ait fourni à ceux qui avaient sujet de l'aimer, comme à ceux qui devaient le haïr, une matière également abondante et d'éloge et de blâme.

Julien était fils de Constantius, frère du grand Constantin. Il eut pour mère Basiline, qui mourut quelques mois après l'avoir mis au monde à Constantinople, l'an 331. Il avait 7 ans lorsque la mort de l'empereur, son oncle, fut suivie du massacre de son père et de tous ses parens. Son frère Gallus et lui y échappèrent. Confiés d'abord à un gouverneur vertueux qui ne leur inspira que de bons sentimens et les forma, de bonne heure, à la pratique des mœurs austères, ils furent ensuite entourés de Pédagogues qui gâtèrent l'heureux naturel de Julien. Etonnés de ses rapides progrès dans les sciences,

ils s'extasiaient sur ses grandes dispositions. « *Nous « n'avons plus rien à lui apprendre,* » disaient-ils ; et par là ils développaient le germe de cette excessive vanité et de cette opiniâtreté qui ont caractérisé cet empereur. Les ménagemens et les flatteries des maîtres habiles et des philosophes qu'il fréquenta depuis, soit à Athènes soit à Constantinople, entretinrent ces dispositions et nourrirent en lui cette extrême curiosité qui l'entraîna dans la recherche ridicule des choses placées au dessus de la portée des mortels. Soumis cependant aux ordres de Constance, il fallait bien qu'il pratiquât extérieurement le christianisme. Mais il se dédommageait en particulier de cette contrainte, en s'appliquant à pénétrer les absurdes secrets de la magie. Condisciple des Grégoire de Nazianze et des Basyle avec lesquels il étudiait les règles de l'éloquence à Athènes, il feignait de partager leur croyance, et se promettait en secret de la détruire un jour. Enthousiaste d'Homère, admirateur fanatique de Platon ; portant jusqu'à l'excès la négligence de soi-même, il se souciait peu, revêtu d'un simple habit de moine, d'attirer les suffrages par les qualités extérieures ; mais il se piquait de marcher sur les traces de Socrate et de Marc-Aurèle.

Tout-à-coup, il est élevé à la dignité de César, par Constance qui venait de faire périr Gallus, et bientôt il est envoyé dans les Gaules comme

dans une espèce d'exil. Là, il se trouve, avec le commandement général, presque sans troupes, sans argent, environné de surveillans, et n'ayant qu'une ombre d'autorité. Mais son génie surmonte tous les obstacles : il forme des troupes, les discipline, s'en fait aimer. Il passe le Rhin, et repousse jusqu'à la forêt Hercinienne les Germains qui ravageaient les Gaules. A cette conduite de César, il joint les vertns de Titus et de Trajan. Il encourage l'agriculture, le commerce, la population ; fait fleurir les arts, établit le règne des lois, soulage les peuples du poids des impôts et du joug des oppresseurs, et partage son temps entre les devoirs du général et les occupations du philosophe, de l'orateur et du poète, sans oublier toutefois son goût particulier pour la magie. Sobre d'ailleurs, juste, tempérant, il dort sur une peau étendue à terre, n'assiste jamais aux jeux, ni aux spectacles, donne l'exemple des vertus les plus austères, s'attire l'amour de toutes les Gaules, et s'assure le dévouement de son armée. Constance, alors en Orient, se faisait battre par les Perses. Inquiet et jaloux des succès de Julien, il veut lui enlever la meilleure partie de ses troupes. L'armée se révolte ; Julien est proclamé empereur. C'était près de Paris que se passait cet événement. Julien affectionnait ce séjour, et il y avait fait bâtir un palais dont on retrouve encore quelques traces. Le masque une

fois levé, il marche contre Constance. Celui-ci accourait au devant de lui, lorsque la mort l'arrêta en chemin, et le força d'abandonner l'empire à Julien que toutes les villes et les armées s'empressèrent de reconnaître. L'autorité suprême sembla être l'écueil des vertus de Julien. Sa conduite n'est plus qu'un mélange bizarre de sagesse et de folie; d'actions sublimes et d'extravagances qui montrent assez que chez lui l'amour de la sagesse était plutôt une prétention qu'un véritable goût, qu'il s'y était attaché plus par système que par sentiment, et que sa simplicité n'existait que dans son extérieur, et non dans son caractère.

Il commence par former une chambre de justice en apparence, pour punir les ministres prévaricateurs sous Constance; mais en effet pour se venger des mauvais traitemens qu'il avait essuyés; et les innocens sont confondus avec les coupables. Il établit une réforme sévère dans les officiers de la cour, rédnit les impositions, diminue les dépenses; mais bientôt il détruit les effets de ces sages opérations, en appelant, à grands frais, à sa cour, une foule de sophistes, d'astrologues, de devins, de devineresses avec lesquels il passe une partie de ses journées à offrir des sacrifices qui coûtaient des sommes immenses à l'état. Il se rend recommandable d'abord par son impartialité et sa tolérance envers toutes les sectes; mais il ne tarde pas à laisser éclater sa haine invétérée contre les Chrétiens.

Il affecte de les vouer au mépris par la dénomination de *Galiléens*, et il les admire cependant au point de les imiter lui-même, et de les proposer pour modèles aux pontifes payens. Il prétend n'employer contre eux que les armes du ridicule, et l'ascendant de la philosophie, et il les abandonne aux vexations de ses gouverneurs; il leur ferme l'entrée à tous les emplois, et leur défend même d'enseigner et d'étudier les sciences.

Il serait trop long d'entrer dans le détail de toutes ses inconséquences. Il devait y joindre encore celle d'ambitionner la réputation de conquérant, après avoir prétendu au titre de philosophe. A la tête d'une armée nombreuse, il va combattre les Perses avec lesquels l'empire était en paix. Il veut faire l'Alexandre et ne semble plus guidé que par une aveugle fureur. Après avoir entraîné ses légions dans des contrées où mille dangers les environnent de toute part, il est atteint lui-même par une flèche qui lui fait une blessure mortelle. Dans ce dernier moment, son courage ne l'abandonna point. Après avoir fait à ses amis un discours tel qu'aurait pu le prononcer le plus vertueux des hommes et le plus juste des princes, il expira, sans avoir voulu nommer un successeur à l'empire. Il était âgé de 32 ans, et avait régné sept ans et demi.

Telle fut la fin de ce prince qui, quand même il ne se présenterait pas dans les annales de l'histoire,

comme un des hommes les plus remarquables par ses qualités extraordinaires, pourrait encore y figurer comme un écrivain distingué. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages qui ont mérité l'attention des connaisseurs. On remarque surtout son *Mysopogon*, satyre dirigée contre les habitans d'Antioche, et ses *Césars*; c'est un cadre ingénieux où il passe en revue et juge tous les empereurs qui l'ont précédé. Quelque talent que ces ouvrages attestent, on y trouve tous les défauts du siècle où il écrivait; les jeux de mots, l'abus des antithèses, les vaines déclamations, indices certains de la corruption du goût et de la chute des bonnes études.

L. G. T.

JUSSIEU.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE II
NAPOLI

E. del.t *Landon dirext*

BERNARD DE JUSSIEU.

Né à Lyon en 1699, mort à Paris en 1778, Bernard de Jussieu fut un de ces philosophes pratiques livrés à l'exercice de la vertu et aux charmes de l'étude sans en attendre ni en rechercher d'autre récompense que leur bonheur intérieur.

Son frère aîné, Antoine de Jussieu, successeur de Tournefort dans la chaire du Jardin des Plantes, fut son maître en botanique, et obtint pour lui la place de démonstrateur dans la même science, laissée vacante par le célèbre Vaillant.

Bernard demeura toute sa vie content de cette place subordonnée, et ne fut pas moins réservé à l'académie des sciences, où, malgré son ancienneté et sa réputation, il n'obtint que fort tard une place de pensionnaire.

La même modestie, la même défiance de lui-même, l'empêchèrent de publier beaucoup d'ouvrages; ses écrits se réduisent à quelques mémoires imprimés parmi ceux de l'académie, et qui roulent sur des objets particuliers.

Mais ce n'est ni par ses écrits ni par ses places que l'on doit le juger, et que l'on peut s'expliquer la grande considération dont il a joui de son vivant, et le tendre souvenir qu'il a laissé dans le cœur de ses nombreux élèves.

Cette timidité, cette douceur de manières, étaient accompagnées du savoir le plus étendu, des vues les

plus profondes, et de la plus grande facilité à s'ouvrir à ceux qui le consultaient, et à leur révéler sans réserve tout ce qu'une étude assidue lui faisait découvrir.

Il embrassait dans ses recherches l'histoire naturelle tout entière ; et c'est lui qui a démontré, par ses observations, la nature animale des coraux, madrepores et autres zoophytes, que Peyssonnel n'avait fait qu'annoncer; il est aussi l'un des premiers qui aient appelé l'attention des naturalistes sur les pétrifications d'espèces inconnues, monumens étonnans des révolutions du globe.

Mais son travail favori fut toujours l'étude des plantes, et sur-tout leur distribution en familles, fondée sur la ressemblance générale de leurs parties, ou ce que l'on appelle *méthode naturelle*. La difficulté de ce travail consistait sur-tout à trouver des caractères simples et constans, qui pussent faire reconnaître sans équivoque les familles établies: pour les trouver, Jussieu imagina une sorte de calcul de l'importance des organes dans lesquels on pouvait les prendre; la semence, qui contient toutes les plantes en abrégé, lui parut devoir être mise au premier rang. Les premières divisions reposèrent donc sur le nombre des lobes de la semence, mais il n'osa ou ne voulut pas aller plus loin. Son neveu, continuant son travail, et passant aux organes de la reproduction, vit que ni ceux d'un sexe ni ceux de l'autre ne pouvaient être considérés isolément, et qu'il fallait avoir égard à leur position réciproque.

De là ses subdivisions des premières grandes classes en classes inférieures, selon que les étamines sont posées, ou sur le pistil, ou dessous, ou autour, ou enfin dans des fleurs séparées. Enfin, pour multiplier les classes, il a encore ajouté la considération de la corolle, ou d'une pièce ou de plusieurs, ou manquant tout-à-fait: mais ces différentes coupes, qui ont pour objet de guider les commençans dans la recherche des familles, n'ont ni autant de valeur ni autant de certitude que les familles même. Bernard de Jussieu s'est occupé de ce travail pendant plus de cinquante années: et il paraît que la plupart de ceux qui ont écrit sur ce sujet, même les plus habiles, comme les Linnæus et les Adanson, avaient pris dans ses conversations une grande partie de leurs idées. Son neveu, devenu si célèbre par un ouvrage classique sur cette matière, reconnaît qu'il doit à son oncle sa première instruction et l'ébauche de son tableau.

Bernard de Jussieu jeta les premiers traits de sa méthode au jardin de Trianon, que Louis XV avait établi par goût pour la botanique, et dont il lui avait confié la direction. Le catalogue de ce jardin est la seule trace écrite qui soit restée de ses vues.

Le petit conte que l'on fait de la facilité avec laquelle Bernard de Jussieu reconnaissait les plantes mutilées ou défigurées que ses élèves lui présentaient pour l'éprouver, et ce mot, qu'on attribue à Linnæus, *que Dieu seul ou M. de Jussieu*

pouvaient les reconnaître dans cet état, n'ont ni importance ni vraisemblance ; mais ils montrent du moins l'idée qu'on s'était faite de son savoir, même dans le public non botaniste.

Ce savant respectable jouit d'une vie aussi heureuse que tranquille. Il éprouva, vers la fin de ses jours, une grande diminution dans la vue ; il mourut après une courte maladie, âgé de soixante-dix-neuf ans, et vivement regretté de sa famille et des nombreux élèves qu'il avait dans toute l'Europe.

C. V.

JUSTE LIPSE.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

A. Vandyck pinx.t *Landon direx.t*

JUSTE LIPSE.

Juste Lipse naquit en 1547, à Isth, village près de Bruxelles. A neuf ans il fit des poèmes, des discours à douze, et à dix-neuf il avait terminé son ouvrage intitulé : *Variæ Lectiones*. A cette époque, il fut emmené à Rome par le cardinal Grandvelle qu'il suivit en qualité de secrétaire. De retour en Allemagne, il professa l'histoire à Iéne et à Leyde; ensuite, les belles-lettres à Louvain où l'archiduc Albert et l'infante Isabelle, sa femme, vinrent entendre ses leçons. Henri IV. Paul V et les Vénitiens voulurent l'avoir, mais il ne se laissa éblouir ni par les présens, ni par les promesses.

Juste Lipse avait la figure commune, la conversation fort ordinaire, se montrait peu, travaillait beaucoup, changeait de religion toutes les fois qu'il changeait de pays ; et catholique à Rome, luthérien à Iéne, calviniste à Leyde, il redevint catholique à Louvain.

Les érudits de ce siècle regardaient comme les triumvirs de la république des lettres Scaliger, Casaubon et Juste Lipse ; on admirait celui-ci, et les jeunes auteurs se piquaient de l'imiter. Cependant, son style est incorrect, sautillant, semé de pointes, et Juste Lipse n'a pris que l'âpreté, l'obscurité de Tacite sur lequel il prétendait s'être formé. Malgré ses défauts, il était à la mode, et son mau-

vais goût a gâté celui de plusieurs écrivains flamands, français et allemands.

Presque tous ses ouvrages regardent la politique ou la jurisprudence; et, plus diffus qu'original, souvent il s'approprie les idées des autres. Dans ses œuvres, imprimées en 6 vol. in-fol. à Anvers 1637, on trouve sa *Réforme de la Doctrine des Stoïciens* dont il a mal compris les axiômes, son *Traité sur la Constance* qui n'était pas sa première vertu, son *Essai sur l'Intolérance* qui lui a valu de fortes et justes censures. On y lit qu'il faut exterminer par le fer et le feu ceux qui sont d'une autre religion que celle de l'état, afin qu'un membre périsse plutôt que le corps.

Juste Lipse aimait les chiens et surtout les fleurs, au point, disait-il, que certains oignons de tulipe lui paraissaient préférables à des lingots d'or ou d'argent.

Sur la fin de ses jours, il devint si dévot à la Sainte Vierge, qu'au moment de fermer les yeux il prescrivit à sa femme de faire présent de sa robe de professeur à la Vierge de S. Pierre de Louvain : sa volonté fut accomplie ; mais, comme la robe ne put servir, Gérard Corsélius l'acheta et la porta en mémoire de Juste Lipse qui mourut, en 1606, âgé de 58 ans.

F. D.

JUSTINIEN.

BIBLIOTECA NACIONAL MANUEL B. CANTON

N. pinx.t *Landon direx.t*

JUSTINIEN.

Né à Tauresium, petit village de la Dardanie, en 483, Justinien dut son élévation à son oncle Justin, simple paysan dans les campagnes de la Thrace, et qui, dans un siècle où la force du corps tenait lieu de talent, passa du rang de simple garde de l'empereur, au poste éminent de général, de comte, de tribun, de sénateur; et se trouva, après la mort d'Anastase et sur le déclin de sa vie, maître de la plus belle partie de l'univers. Cet empereur porta sur le trône l'ignorance d'un sauvage. Son neveu Justinien, qu'il avait appelé près de lui, se montra d'abord cruel et vindicatif: il fit périr l'eunuque Amantius, traître envers la famille d'Anastase; et Vitallien, qui était resté à la tête d'un puissant corps de troupes, et qui, sur la foi des sermens et des traités, sous la garantie des honneurs consulaires, était entré en ami dans le palais de l'empereur. Il fut tué dans un festin, après avoir reçu les embrassemens de Justin et de son neveu. Celui-ci se déclara l'auteur de ce crime; il s'empara des dépouilles du mort, et le remplaça dans le grade de général des armées d'orient. Depuis ce moment, Justinien eut soin de gagner l'affection du peuple par des libéralités excessives: il donna entre autres plusieurs spectacles, dans l'un desquels il fit conduire vingt lions, trente léopards, et un grand nombre d'autres bêtes féroces.

Le peuple, dont il était l'idole, vit avec joie son association à l'empire qui eut lieu le 1er août 527: il était alors âgé de quarante-cinq ans. Justinien reçut le diadème des mains de son oncle. Peu de jours après, sa mort rendit Justinien seul maître de l'empire. Théodora, sa femme, avait été déclarée impératrice: elle prit alors le plus grand ascendant sur son esprit, et se mêla, pour le malheur des peuples, des affaires du gouvernement. Cette femme, que l'histoire a signalée comme l'opprobre de son sexe, était de la plus basse origine: son père, Acace, était chargé du soin de nourrir les bêtes pour les spectacles. Sa mère en fit une courtisane, célèbre par ses débauches. Justinien grossit la foule de ses adorateurs. Elle fut d'abord sa maîtresse, mais bientôt, aveuglé par sa passion, il en fit sa femme. Il n'était alors que sénateur. Monté sur le trône, il eut à se louer de la fermeté de son caractère. Constantinople était livré à tous les feux de la sédition. Les *bleus* et les *verds*, dit Procope, se battaient avec acharnement. Justinien ayant ordonné d'arrêter les séditieux et de les mettre à mort, la révolte devint générale; Hypace, neveu d'Anastase, est proclamé empereur. Justinien voulait fuir en Thrace: il allait, par cette lâche démarche, perdre la couronne, ou s'en montrer tout-à-fait indigne; Théodora ranima son courage, par un discours et par des sentimens qui semblaient devoir appartenir à un autre caractère. La conspiration fut éteinte, et les deux prétendans à l'empire,

Hypace et Pompée, qui paraissaient être les chefs de l'insurrection, furent immolés aux pieds du prince triomphant.

Le règne de Justinien se fût écoulé sans gloire s'il n'avait pas eu Bélisaire pour général. Les Goths et les Vandales avaient obtenu des établissemens en Afrique et en Europe, qu'ils conservaient plus par la faiblesse que par la volonté des empereurs. Justinien, animé par un zèle fanatique contre les ariens, résolut de combattre Gelimer, qui protégeait cette communion, malgré les avis de Jean de Cappadoce, ministre habile, que les intrigues de Théodora avaient réduit à une condition privée, mais qui croyait toujours devoir des conseils à son prince. Les talens de Bélisaire couronnèrent du plus brillant succès une entreprise qui paraissait téméraire. Toutes les places importantes de l'Afrique, la Sardaigne, la Corse, Majorque et Minorque, se soumirent au joug du vainqueur ; et le roi des Vandales orna le triomphe de l'illustre général. Un eunuque nommé Salomon ne fut pas moins heureux contre les Maures, qu'ils soumit à l'empire après une victoire éclatante. Bélisaire obtint les succès les plus brillans en Italie, où le crime de Théodat, qui avait fait périr Amalafonte, fille de l'illustre Théodoric, avait fourni un prétexte de guerre à Justinien. Après une longue et opiniâtre résistance de la part des barbares, l'empire des Goths fut détruit. Tant de succès allumèrent la jalousie de l'empereur, et Bélisaire n'obtint point un second triomphe, qui eût été aussi mérité que le

premier. Les victoires de Cosroës, roi de Perse, forcèrent de le rappeler d'occident en orient. Il trouva les troupes dispersées ou battues, les généraux découragés: il rappela la confiance et la victoire; mais elles abandonnèrent l'armée à l'instant où de nouvelles intrigues le forcèrent à s'éloigner de ce nouveau théâtre de gloire. Une conspiration se forma contre Justinien. Artaban, auquel il avait refusé sa nièce, résolut de s'en venger en le faisant périr. L'attentat fut prévenu, et l'empereur, par une générosité qui ne semblait point tenir de son caractère, lui conserva la vie, et même lui confia ensuite des emplois délicats.

Bélisaire, constamment l'objet de la jalousie, lui fut utile jusqu'au dernier moment de sa vie. Les Huns s'avançaient vers Constantinople; des tremblemens de terre avaient détruit les fortifications qui la défendaient; les troupes étaient dispersés en Perse, en Italie, en Afrique: Bélisaire paraît; les jeunes gens, les vieillards se réunissent sous ses ordres; et les ennemis, malgré leurs premières victoires, sont forcés de repasser le Danube.

Justinien mourut en 565, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, après en avoir régné trente-huit.

Considéré comme prince, Justinien ne montra ni indépendance dans l'esprit, ni fermeté dans le caractère. On ne le vit point à la tête des armées. La faiblesse de son administration, et sa jalousie contre les talens, décelaient un homme instrument servile des actions d'autrui. Il se mêla de théologie, et fut

intolérant. Les Juifs et les Ariens éprouvèrent les tristes effets de son zèle persécuteur. Fastueux et vain, il assigna des sommes immenses pour des édifices. Il fit rebâtir l'église Sainte-Sophie, brûlée dans les guerres des *bleus* et des *verds*; mais il montra la parcimonie d'un ignorant barbare en abolissant les écoles de la Grèce, qui avaient été les pépinières de tant de personnages illustres. Ses édits imposèrent silence aux philosophes. Il supprima la dignité de consul, qui n'offrait plus qu'un titre consacré par de grands souvenirs, mais dépouillé d'autorité réelle. Il fit gémir le peuple sous le poids des taxes. Il affaiblit l'esprit militaire, en tolérant le mariage des soldats romains avec les veuves et les filles des barbares; en les laissant sans récompense; en souffrant que des vétérans couverts de blessures fussent réduits à solliciter la pitié. Cependant les tributs étaient exigés avec une rigueur révoltante; les confiscations, les monopoles, ajoutaient au poids des impôts, et achevaient d'accabler les sujets de l'empire. Le seul monument qui ait immortalisé le nom de Justinien est le code qu'il fit rédiger. Cette entreprise eût exigé une tête philosophique, mais il n'existait alors que des jurisconsultes. Les lois qui furent portées sous le règne de cet empereur conservent l'empreinte de son caractère versatile et de son génie fiscal; sans cesse on les voit reparaître sous de nouvelles formes. Un heureux concours de circonstances fit éclore des hommes habiles sous son règne, tels que Bélisaire et Narsès. Son ingratitude

ne put fatiguer la fidélité du premier, et il ne vécut point assez pour punir le dernier de ses services. Ce fut sous son règne que des moines apportèrent de la Chine l'insecte qui produit la soie, objet d'un luxe inconnu jusqu'alors.

Cette époque fut encore remarquable par une foule de convulsions de la nature : il ne se passa presque point d'année où l'empire ne fût affligé par un tremblement de terre ou par des hivers rigoureux.

L.....e.

JUVÉNAL.

BIBLIOTHECA REGIA NATIONALE

Landon direx.

JUVÉNAL.

L'année de la naissance de ce poète célèbre est inconnue. On sait seulement qu'il était né à Acquin, ville d'Italie, quoique quelques auteurs, comme Pierre Pithou, ayent cru qu'il était gaulois. Juvénal vint à Rome, étant fort jeune, et étudia sous le grammairien Fronton. Des déclamations commencèrent sa réputation littéraire, et il finit par des satires.

Juvénal élevé dans les cris de l'école
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Et le dépit, comme il le dit lui-même, lui tint lieu de génie. *Facit indignatio versum.*

La crainte de Néron ne put retenir le Satiriqne. Il s'éleva contre la passion de l'empereur pour les spectacles, et il n'épargna pas surtout l'acteur Pâris, favori de ce prince. Le fier Comédien fit bannir le poète en Egypte. On envoya Juvénal, à 80 ans, commander un régiment dans la Pentapole, sur les frontières de la Lybie. Le poète octogénaire survécut à son persécuteur. Il revint à Rome, après la mort de Pâris. On croit que la sienne arriva l'an 128 de J. C.

Juvénal nous a laissé seize Satires qui sont quelquefois des harangues emportées ; il ne sait point, comme Horace,

. . . . . *D'une voix légère*
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Horace plaida la cause du goût ; Juvénal celle de la vertu opprimée. Né dans le siécle des tyrans, il ne cessa de réclamer contre un pouvoir usurpé, et de rappeler aux Romains les beaux jours de leur indépendance. Dans ces conjonctures, il dédaigne l'arme du ridicule, si familière au favori de Mécène, et met les vicieux tout nus, pour leur mieux faire sentir le fouet de la satire. Son style rapide, harmonieux, plein de force, manque souvent d'élégance, de pureté, et est presque toûjours monotone. Mais il faut ajouter, avec Despréaux, que

Ses ouvrages tous pleins d'affreuses vérités
Etincellent pourtant de sublimes beautés.

On ne peut dissimuler que Juvénal a mérité de justes reproches, non pour avoir dénoncé de grands noms déshonorés, mais pour avoir alarmé la pudeur.

Les meilleures éditions de ce poète sont celles de *Casaubon*. Lug. Bat. 1695, in-4.°. *Ad usum Delphini*, in-4.°, 1684 (un des vol. les plus rares de la collection). *Cum notis Variorum*, Amst. 1684, in-8.°. Juvénal a été traduit en français par *André Duchêne*, Paris, 1607. *Marolles*, Paris, 1653. *La Valterie*, Paris, 1681. *Tarteron*, Paris, 1689, traduction estimée avant celle que M. Dussaulx publia en 1770, qui est d'une élégance et d'une fidélité remarquables.

Ph. L. R.

KANT.

NATIONAL

Roy del.t *Landon direx.t*

KANT.

Emmannel Kant, d'origine suédoise, né en Poméranie en 1724, d'un caporal au service du roi de Suède, et mort à Kœnisberg le 12 fevrier 1804, âgé de quatre-vingt ans, fit ses études dans l'université de cette ville, où il devint répétiteur, et ensuite professeur de philosophie. A vingt-quatre ans, il débuta par des *Pensées sur la Véritable évaluation des Forces vitales*, imprimées en 1748. En 1755 il donna son *Histoire naturelle de l'Univers*, et sa *Théorie du Ciel, d'après les principes de Newton*, où se trouvent des conjectures et une hypothèse sur des corps célestes qui devaient exister au-delà de Saturne. (Herschell ne découvrit Uranus que vingt-six ans plus tard. L'année 1762 vit éclore un *Traité des premiers élémens des connaissances humaines* (en latin), et un *Essai de la manière dont on pourrait introduire, dans la philosophie, l'idée des grandeurs négatives* (en allemand); mais ce fut en 1764 que Kant fixa sur lui l'attention générale par son écrit intitulé, *Unique Base possible à une démonstration de l'existence de Dieu.* Depuis, l'auteur a désavoué, combattu et détruit tout ce qu'il avait employé de paradoxes dans cette prétendue base unique.

C'est de 1764 à 1781 que s'est préparée la doctrine qui occupe aujourd'hui tant de raisonneurs. Dans le courant de cette dernière année parut le fa-

meux livre qui devait confondre toutes les idées et opérer une révolution en philosophie. La *Critique de la raison pure* fut vivement censurée par la plupart des journaux allemands, qui, entre autres reproches, firent à l'auteur celui d'être inintelligible.

Mais l'obscurité trouve toujours des admirateurs ; on a fait des principes de Kant une affaire de parti, une nuée de disciples l'ont proclamé chef d'école, et Kant s'est vu placé à la tête des méthaphysiciens du nord, et célébré comme un des génies les plus profonds. Sa doctrine a déja pénétré partout. On la prêche aujourd'hui publiquement dans quelqnes églises de Kœnisberg, sous le nom de *Christianisme National.* La morale de Kant, dit le docteur anglais Willich, semble avoir pour objet de favoriser l'ancien adage ; « Pense avec les sages, et agis avec le vulgaire ». En suivant sa méthode la philosophie sera dorénavant resserrée dans un cercle plus étroit d'initiés, auxquels on imposera la tâche de couvrir les armes de la logique d'un voile énigmatique, qui puisse préserver les classes inférieures du fleau de l'impiété, et épargner aux autres les dangers de l'indiscrétion.

R. L.

Angelique Kaufmann del.t *Landon direx.t*

ANGÉLIQUE KAUFFMANN.

Marie-Angélique Kauffmann, née à Coire, dans le pays des Grisons, en 1742, fille de Joseph Kauffmann, peintre de portraits, natif de Bregentz, sur le lac de Constance, reçut de son père des leçons de peinture et de musique. Ce dernier art obtint d'abord la préférence ; mais étant allée avec son père à Milan, elle s'appliqua sérieusement à l'étude de la peinture, et copia un grand nombre d'ouvrages des plus grands maîtres d'Italie. De Milan elle se rendit à Naples, en 1763, et de-là à Rome, où elle continua ses travaux avec beaucoup de succès. En 1765 elle passa en Angleterre, où sa réputation l'avait précédée ; elle fut reçue à l'académie de peinture de Londres en 1767, et jouit de toute la considération que méritaient ses talens. Enfin, elle retourna à Rome en 1782, où elle demeura jusqu'à sa mort, arrivée en.....

Angélique s'était mariée en Angleterre, mais par malheur elle s'était méprise dans son choix, et cette union ne lui causa que des chagrins. De retour à Rome elle forma un second engagement plus heureux que le premier.

Peu de femmes ont peint l'histoire avec autant d'avantage qu'Angélique Kauffmann. Ses figures, de moyenne grandeur, sont svelles et gracieuses ; ses compositions, toutes poétiques, sont ingénieuses, et ses expressions sont pour la plupart heureuses et

spirituelles. Son coloris, harmonieux et moëlleux, est dans la meilleure manière des italiens modernes. Sur les derniers temps, elle donna plus de force à ses teintes, en étudiant les maîtres vénitiens. Elle a formé son style sur l'antique, et a su donner le caractère de la beauté grecque à ses figures de femmes, elle a moins réussi dans ses figures d'hommes. La plupart de ceux qu'elle a peints manquent de nerf et de caractère, et ont des physionomies de femmes.

L'œuvre d'Angélique a occupé les plus habiles graveurs de l'Europe; elle a gravé elle-même à l'eau forte une vingtaine de pièces, dans une manière facile et spirituelle.

Un écrivain allemand, Sturz, a tracé un portrait de cette femme charmante. Les bornes de cet article nous empêchent de le rapeler ici : il la représente avec un maintien noble et doux, une dignité virginale.

« Le caractère de sa physionomie est du genre de « ceux qu'a peints le Dominiquin, qui avait atteint « Raphaël, noble, timide, expressif, intéressant... « Lorsqu'assise à son harmonica, elle chante le « *Stabat* de Pergolèse, elle lève religieusement « ses grands yeux langoureux, *pietosi a riguardar,* « *a muover parchi,* et qu'elle suit d'un regard fixe « l'expression touchante du chant, elle devient « l'image animée de Sainte Cécile..... »

KELLER.

BIBLIOTECA NAZIONALE MARCIANA

Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

KELLER.

L'art du fondeur, considéré comme partie accessoire de la sculpture, ne jouit pas de toute la considération qu'il mérite : cet art a pourtant quelque chose de fier, de gigantesque qui doit faire supposer de grands moyens à celui qui s'y distingue. Jean Balthazar Keller n'était assurément pas un homme ordinaire. Il naquit à Zurich, en Suisse, et vint s'établir à Paris dans le plus beau temps du règne de Louis XIV. On remarqua bientôt la hardiesse avec laquelle il entreprenait la fonte des morceaux les plus considérables. Les plus fameux artistes étaient alors employés à l'embellissement de Versailles, et Keller y eut sa part de travaux et de gloire.

Vers la fin du dix-septième siécle, la ville de Paris ayant voulu signaler son amour pour le roi, par un monument impérissable, Girardon fit le modèle d'une statue équestre haute de 21 pieds. A différentes époques, les statues de Marc-Aurèle, de Côme de Médicis, de Henri IV, de Louis XIII, avaient été coulées par parties détachées; Keller entreprit de couler celle de Louis-le-Grand d'un seul jet. Il lui fallut ajouter de nouveaux moyens à ceux qui étaient connus, faire des essais nombreux, créer des instrumens, et former l'intelligence des ouvriers qu'il employait. Enfin 80,000

pesant de métal furent jetés dans le moule, et la statue de Louis XIV en fut retirée comme en triomphe, et élevée sur la place Vendôme, au milieu des acclamations du peuple, de ce peuple qui, un siécle après, l'a renversée de son piédestal. Cet ouvrage faisait sans contredit autant d'honneur à Keller qu'à Girardon. On pourrait même dire que les beautés du modèle n'égalaient pas la hardiesse et la perfection du jet; cependant le nom de Keller n'est connu maintenant que parmi les artistes, et l'on n'a conservé rien de précis sur la vie de cet homme habile. Seulement on sait que le roi lui donna l'inspection de la fonderie de l'Arsenal; que les ministres ne l'oublièrent point dans la distribution des bienfaits du monarque, et qu'il finit sa carrière en 1702.

Lorsque l'on fondit la statue de Louis XV que l'on voyait sur la place de ce nom, il fallut recourir aux Mémoires de quelques artistes, pour s'instruire des procédés que Keller avait suivis.

L.

KÉPPLER.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI FIRENZE

Heidon del.t *Landon direx.t*

KÉPLER.

Le privilége des grands-hommes, dit l'éloquent auteur de l'Histoire de l'Astronomie, est de changer les idées reçues, et d'annoncer des vérités qui répandent leur influence sur le reste des siécles. A ces deux titres Képler mérite d'être regardé comme un des plus grands-hommes qui aient paru sur la terre : il est le véritable fondateur de l'astronomie moderne.

Képler naquit à Wiel, dans le Wirtemberg, en 1571. Il alla, en 1589, étudier la philosophie à Tubingen, et y trouva un astronome estimé, Michel Moestlin, qui fut son maître en mathématiques et en astronomie. Moestlin avait été un des premiers partisans du système de Copernic; Képler qui semblait pressentir, dès ses premiers pas, toute la fécondité de cette hypothèse, l'adopta sans hésiter. Sa réputation le fit bientôt appeler à Gratz, en Stirie, pour y professer. C'est là que s'établit entre lui et Tycho-Brahé une correspondance qui inspira à celui-ci le plus vif desir d'avoir auprès de lui l'homme qu'il regardait déja comme son successeur. Les instances de ce célèbre astronome et le titre de mathématicien de l'empereur déterminèrent Képler à s'établir à Prague, avec sa famille, en 1600. Tycho-Brahé mourut l'année suivante, et laissa à son disciple le riche dépôt de ses observa-

tions et le soin de continuer *les Tables Rudolphïnes* qu'il avait commencées. Képler était physicien autant qu'astronome : doué à la fois d'une imagination vive et d'une pénétration sans exemple, il se sentait emporté comme malgré lui vers la science des causes ; il ne rencontrait pas un fait sans en rechercher l'explication. Dans l'immense recueil de vérité dont il se trouvait possesseur, il entrevit les matériaux de l'édifice du monde, et il s'occupa sans relâche de le construire. Ses méditations se portèrent d'abord sur la marche de la lumière et sur le phénomène de la réfraction encore mal connu. Il créa une nouvelle science qu'il intitula *Astronomie optique ;* cette heureuse application de la physique à l'astronomie fut le prélude des plus étonnantes découvertes.

L'opinion des mouvemens circulaires considérés comme la marche la plus simple et le moyen unique de la nature céleste, est le caractère de l'antiquité. Lorsque ce caractère s'efface, ainsi que l'observe Bailly, le règne des anciens est fini, celui des modernes et leur supériorité commencent. Or cette révolution, ce fut Képler qui la fit: il déchira le voile étendu sur vingt siécles, en découvrant la vraie forme des orbites planétaires, dans son célèbre *Commentaire sur le mouvement de Mars,* l'un des plus étonnans ouvrages exécutés par l'homme armé de la patience et du génie. Dès lors l'astronomie changea de face ; les épicycles de

Copernic et de Tycho lui-même furent détruits ; la simplicité des loix de la nature fut enfin aperçue ; elle remplaça les hypothèses compliquées qu'il avait fallu inventer pour expliquer les mouvemens célestes. Dans cet ouvrage publié en 1609, et dans celui qu'il intitula *Harmonices mundi*, et qu'il donna en 1619, Képler établit les trois grandes vérités suivantes, que l'on regarde avec raison comme le fondement de l'astronomie moderne, et qui portent encore aujourd'hui le nom de *Loix de Kepler* : les orbites des planètes sont des éllipses dont le foyer est au centre du soleil ; les planètes décrivent ces éllipses avec un mouvement inégal, et avec des vîtesses telles que les aires sont toujours proportionnelles aux temps ; les carrés des temps de leurs révolutions sont comme les cubes de leurs distances au soleil. En découvrant la dernière de ces loix, Képler n'osait se persuader qu'il eût enfin trouvé une vérité cherchée pendant 17 ans. *Je croyais d'abord rêver*, dit-il, *et mettre en principe ce qui était en question* : qu'aurait-il pensé s'il eût pu prévoir les conséquences qu'on a tirées de cette loi ? Il s'ensuivait nécessairement que la force centrale, ou la gravité des planètes vers le soleil, était en raison inverse du carré de la distance, c'est-à-dire la plus belle découverte de Newton. C'est ainsi que les ouvrages de Képler renferment le germe de presque toutes les idées modernes. Il approfondit les loix du mouvement, et reconnut le premier

la force d'inertie ; conduit par une série de conséquences, il devina la rotation du soleil avant l'invention des lunettes ; il doua cet astre d'une force particulière pour retenir et faire circuler les planètes dans leurs orbites, etc. Nous ne devons cependant pas dissimuler qu'au milieu de ces grandes vérités, quelquefois aperçues et désignées plutôt que démontrées, Képler consigna dans ses ouvrages des erreurs qui paraissent aujourd'hui ridicules. En réformant son siécle sur tant de points, il a bien fallu qu'il lui cédât sur quelque chose, et qu'il payât aussi son tribut à l'éducation, à l'habitude et à la faiblesse humaine. *Les Tables* nommées *Rudolphines*, qui furent pour Képler l'objet de tant de travaux et l'occasion de tant de découvertes, parurent en 1627. C'est le plus beau monument qu'un disciple ait jamais élevé à la gloire de son maître ; ce fut presque le dernier ouvrage de ce grand homme. Il mourut à Ratisbonne, le 16 novembre 1631. Sa vie, si occupée et si utile aux sciences, fut continuellement troublée par le soin de pourvoir à la subsistance de sa famille. Sans autre fortune que des pensions modiques et souvent mal payées, il était obligé, ainsi qu'il le dit lui-même, de composer pour vivre des almanachs à prédictions, les seuls ouvrages qu'on achetât et qu'on lût à la cour. La gloire et la pauvreté, voilà le sort de Képler : ce fut celui de beaucoup de grands hommes.

F.

KIRCHER.

NAT

A Bloemart del.t *Landon direx.t*

KIRCHER.

Athanase Kircher, savant jesuite allemand, naquit à Fulde, en 1601. Il entra en 1618 dans la compagnie de Jésus, et professa la philosophie, les mathématiques et les langues orientales à Wurtzbourg, en Franconie. Les succès des Suédois en Allemagne l'ayant obligé de quitter cette ville, il vint en France, s'arrêta quelque temps à Avignon, et fut enfin appelé à Rome où il continua à enseigner les mathématiques et les langues. Il y est mort en 1680, âgé de 79 ans.

Le père Kircher passe avec raison pour un des savans les plus distingués de son temps, et pour un des plus féconds écrivains de la célèbre société à laquelle il appartenait. Philosophie, mathématiques, physique, cosmographie, histoire naturelle, philologie, histoire, antiquités, il avait tout étudié, il a écrit sur tout. Depuis 1631 jusqu'à 1677, on compte 35 ouvrages différens, formant près de 40 volumes, la plupart in-folio, sortis de la plume de cet infatigable et intrépide érudit. Il est devenu assez difficile de compléter la volumineuse collection de ses œuvres : heureusement, une bonne partie des ouvrages qui la composent peuvent être placés parmi les livres que l'on est convenu d'appeler curieux, mais que personne ne lit, parce qu'ils n'apprenent rien. Tels sont presque

tous ceux qui traitent des sciences : quelques vues ingénieuses, quelques faits intéressans y dédommagent rarement du fatras de mauvaise physique dans lequel ils sont noyés. On consulte plus volontiers les ouvrages de Kircher sur les antiquités : nous ne placerons point dans cette classe la *Turris Babel* et l'*Arca Noë ;* l'esprit de critique qui préside aujourd'hui à l'étude et à la discussion des faits et des monumens de l'antiquité, a condamné à l'oubli toutes ces pieuses visions ; mais nous citerons le *Latium*, l'*Œdipus ægyptiacus*, etc. Nous devons ajouter cependant que ces savans ouvrages eux-mêmes sont loin d'avoir obtenu toute la confiance que les longs travaux et la vaste érudition de leur auteur devaient leur mériter. Le penchant que Kircher avait à prendre pour des découvertes les rêves de son imagination, n'a pas peu contribué à décrier ses plus importantes productions. Dans son *Œdipus ægyptiacus*, par exemple, il prétend avoir trouvé et il essaye de donner la véritable signification des caractères hyéroglyphiques. On raconte, à ce sujet, que des jeunes gens ayant fait graver des caractères de fantaisie sur une pierre, le père Kircher à qui la pierre fut portée, étudia les caractères de très-bonne foi, et finit, après beaucoup d'application, par leur donner le plus beau sens du monde.

F.

616607